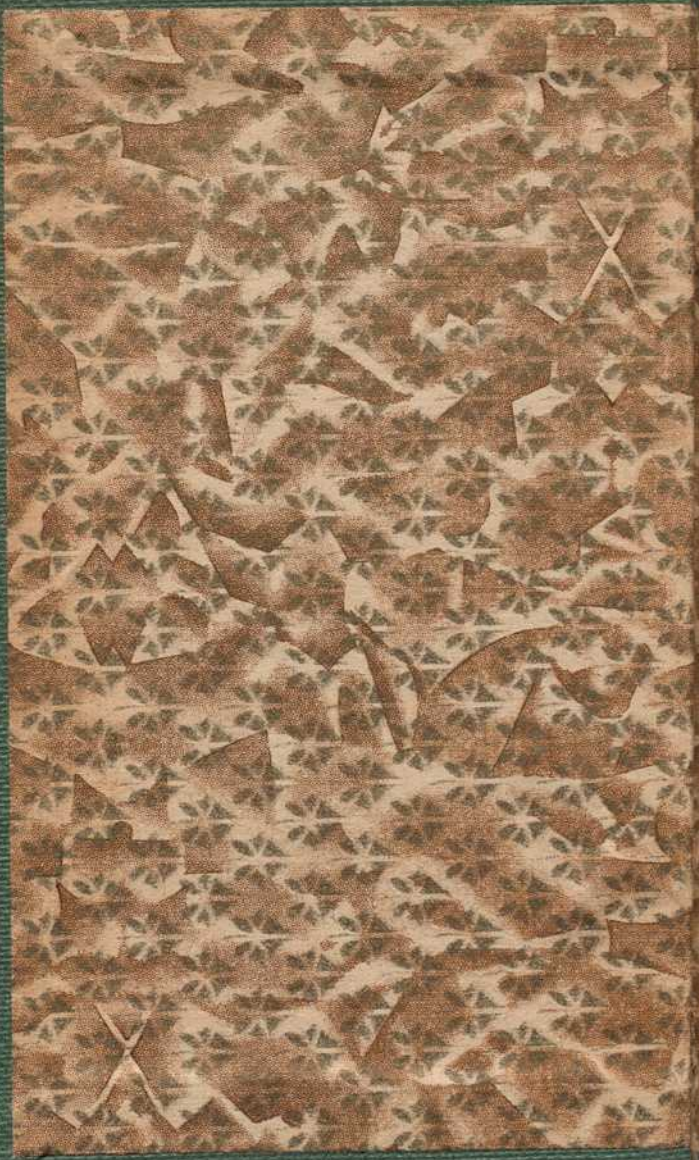
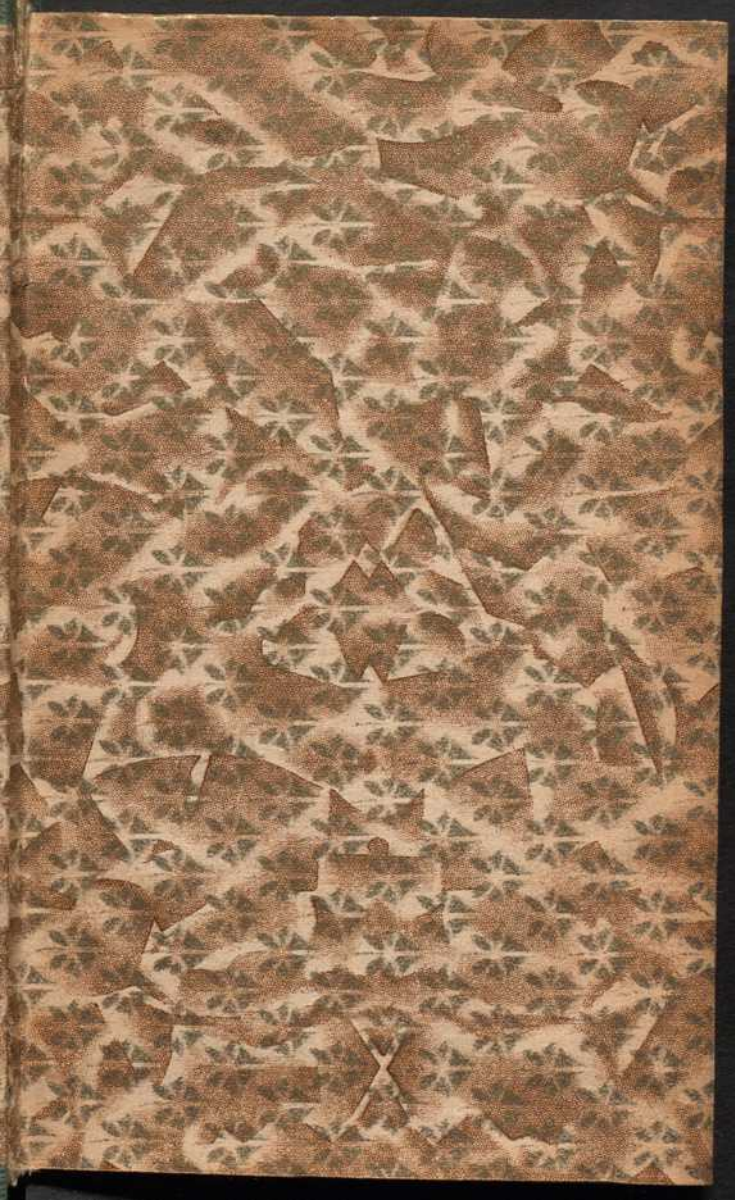
Consultation
sur place
BIBLIOTHEQUE DE SCIENCES-PO
1 557 910





HISTOIRE
DÉMOCRATIQUE
DES
PEUPLES ANCIENS ET MODERNES

PAR

AGRICOL PERDIGUIER

REPRÉSENTANT DU PEUPLE.

FONDATION NATIONALE DES SC
BIBLIOTHÈQ

Temps Anciens.

Préface. — Introduction. — Hébreux. — Assyriens.

1 fr. 25 c.

G 2264

TOME I.

PARIS,

MARCEL, rue du faubourg Saint-Antoine, 123, Cour de la Bonne-Graine, 16, au

GOSSET, libraire, rue des Trois-Bornes, 19, cité Holzbacher, 11, près du boulevard du Temple.

1849.

G
2264

FONDATION NATIONALE DES SCIENCES POLITIQUES
BIBLIOTHÈQUE

HISTOIRE DÉMOCRATIQUE

DES

PEUPLES ANCIENS ET MODERNES

PARIS, IMPRIMERIE DE LACOUR ET Cie,
Rue Saint-Hyacinthe-Saint-Michel, 33, et rue Soufflot, 11.

63.452

HISTOIRE
DÉMOCRATIQUE
DES
PEUPLES ANCIENS ET MODERNES

PAR

AGRICOL PERDIGUIER

REPRÉSENTANT DU PEUPLE.

FONDATION NATIONALE DES SCIENCES POLITIQUES
BIBLIOTHÈQUE

Temps Anciens.

G 2264

TOME I.

PARIS,

Chez **MARCEL**, rue du faubourg Saint-Antoine, 123, Cour de la Bonne-Graine, 16, au premier.

Chez **COSSET**, libraire, rue des Trois-Bornes, 19, cité Holzbacher, 11, près du boulevard du Temple.

1849.

G 236 L

CONCEPTION ET PLAN DE L'OUVRAGE.

Mon désir est d'instruire, de porter vers un bon jugement ; et voici la conception et le plan de ce livre :

D'abord des questions sur l'ancienneté du monde, et les réponses incertaines que chaque cosmogonie et chaque peuple peuvent y faire ; ensuite un coup d'œil sur la création du monde d'après quelques sectes philosophiques de l'antiquité, et telle que la comprenaient les Egyptiens et d'autres peuples : c'est à Diodore de Sicile que j'emprunte mes détails à cet égard, ou plutôt c'est lui-même que je charge du soin de parler. Il nous dit comment le chaos fut débrouillé ; comment l'homme et les animaux naquirent, et d'autres choses qui ont de l'intérêt, bien que Dieu ne paraisse pas prendre à cet enfantement du monde une part active. M'appuyant sur la donnée de Diodore, qui n'est autre que celle de Lucrèce et d'Epicure, je suppose une société dans son enfance ; je la suis dans ses progrès ; je vois des hommes passer successivement de l'état sauvage à celui de

chasseurs ; devenir ensuite pasteurs, puis laboureurs, et enfin artisans et commerçants.

Je traite des progrès de l'industrie et des arts ; de la formation des premiers gouvernements et de leurs différences. Mais ces raisonnements hypothétiques sur une société naissante, se formant elle-même par ses propres efforts, ne pouvaient nous intéresser qu'un moment : il nous faut une tradition recevable, un peuple dont le nom soit connu, des événements qui se développent sous nos yeux et dont l'histoire ne refuse pas d'enregistrer les dates chronologiques.

J'accepte Adam comme le premier homme, Eve comme la première femme : j'aime à voir le genre humain sortir d'un seul couple ; cela prouve en faveur de la fraternité que j'aime tant.

Nous arrivons ensuite à une rapide analyse de l'histoire des Hébreux. Sur Jacob, sur ses fils, sur Moïse et ses lois, dont je transcris de nombreux fragments, j'ai cru devoir être moins bref. Dès que nous touchons au temps de Samuel, je m'éloigne de la Judée ; je passe dans l'empire des Chaldéens, à Ninive, à Babylone. Je parle des rois, des reines de ce pays, de Bélus, de Ninus, de Sémiramis et de leurs successeurs. De grands travaux furent exécutés dans cet empire, des multitudes d'artisans y furent employées ; je devais ne point les passer sous silence.

Je dis quelques mots de l'Ethiopie. Arrivé à l'Egypte, j'entre dans des détails de mœurs, de lois, de coutumes. Sur les constructions gigantesques, sur les ouvriers de ce pays, je rappelle tout ce que l'antiquité a pu nous apprendre de plus intéressant.

Je donne un second coup d'œil sur la Judée. Saül, David, Salomon, le temple, les ouvriers qui le construisirent, nous occupent à bon droit. Je suis beaucoup plus bref sur les successeurs de ces premiers rois.

Je dis comment vers le temps que Moïse quittait l'Egypte à la tête des siens, Cecrops, Danaüs, Cadmus, etc., quittèrent, les uns le même sol, les autres d'autres contrées et allèrent s'établir en Grèce. Je traite, m'appuyant sur la tradition, de la fondation d'Argos, de Thèbes, d'Athènes, de Sparte et autres villes. Je dis quelques mots de l'expédition des Argonautes, de la guerre de Thèbes et de celle de Troie.

Arrrivé à Homère, je prends de l'espace. Je donne de nombreux extraits des œuvres de ce grand poète : je veux que tant de beautés ne soient pas ignorées du peuple. C'est avec le secours d'Homère; c'est appuyé sur lui que je peints l'esprit et les mœurs de la vieille Grèce. Je complète cette exposition avec le secours d'Hésiode. Ce sont là deux poètes amis du peuple, dont ils étaient sortis.

Je retrace les migrations des Grecs dans l'Asie-Mineure, dans la Sicile et dans l'Italie; je dis les changements qui se firent dans l'esprit grec, lorsque les fils des familles puissantes n'eurent plus que des richesses et point de vertus. Lycurgue précipita les tendances des grands vers le mépris du travail et des travailleurs : son œuvre fut impopulaire, et ne mérite pas, selon moi, les éloges qu'on lui a prodigués. A Lycurgue je préfère Solon, et je dis pourquoi.

Après avoir fait connaître l'état de la Grèce pen-

dant et après Solon, après avoir parlé de l'usurpation de Pisistrate et de l'exil de ses fils, qui lui avaient succédé, sentant le besoin de rendre ce travail le plus complet possible, et afin qu'aucune partie considérable du monde n'y soit omise, je fais une excursion en Chine. Je suis rapide sur les premiers temps de cet empire; je m'arrête sur les règnes de Yao, de Chun , de Yu. Après ce dernier empereur, on voit des dynasties naître, se former, se corrompre, tomber, et de nouvelles dynasties les remplacer, pour faire place à leur tour, et quand le jour de leur chute est arrivé, à d'autres dynasties.

Ce fut dans des temps de misères publiques qu'on vit apparaître Lao-Tzeu, puis Confucius, ensuite Mancius. Je mets sous les yeux de mes lecteurs des morceaux puisés dans leurs écrits; et je puis avancer ici qu'il est impossible, à moins de les avoir lus, de se faire une idée de l'esprit populaire et fraternel de ces vieux philosophes chinois.

Je passe de la Chine à l'Inde; et là, en plein brahmanisme, je vois le prêtre gouverner les hommes, et les fanatiser, et les pervertir, et les diviser par castes, et faire de l'homme l'ennemi de l'homme. J'ai présenté sur tant d'abus, sur tant de révoltantes inégalités, les réflexions dont j'étais pénétré. Tant de scélératesse organisée, présentée dans le langage le plus benin, le plus doucereux, ne peut que soulever le cœur.

Je passe en Perse, et là je remonte aux Bactrians, aux Mèdes ; je dis comment les Perses maîtrisèrent les Mèdes; comment ils reçurent chez eux la religion de Zoroastre, née dans l'Arie ou dans la Bactriane : après avoir traité de Cyrus et

de Cambyse, j'accompagne un moment Darius dans ses expéditions; mais quand son fils Xerxès lui a succédé et qu'il veut venger l'affront que son père a reçu à Marathon, je ne le quitte pas. Je le suis dans l'Asie-Mineure, je traverse avec lui l'Hellespont, la Thrace, la Macédoine, la Thessalie.

J'assiste aux batailles des Thermopyles et de l'Artimisium. Je me trouve présent à la bataille de Salamine, à celle de Platée, à celle de Mycale. Cette guerre de l'indépendance, si glorieuse pour la Grèce, pour les amis de la liberté et de la démocratie, m'a fait battre le cœur, m'a transporté d'enthousiasme; et j'espère que mes lecteurs éprouveront de semblables émotions.

Je passe rapidement sur la guerre du Peloponnèse; guerre de Sparte contre Athènes, des Grecs contre les Grecs.

Là, je cesse momentanément de m'occuper de guerre; je donne un nouveau coup d'œil sur les premiers poètes grecs; je traite des anciens sages, de Thalés, de Solon, et autres. Les poètes moralistes, Théogonis, Phocylide, Démocrate; les poètes tragiques, Eschyle, Sophocle, Euripide, méritent notre attention. Je présente de nombreux extraits de leurs œuvres; j'en fais ressortir les idées religieuses, morales, politiques, sociales: elles me sont utiles pour bien peindre leur époque, qui a souvent trait à la nôtre.

Socrate arrive : je fais passer sous les yeux du lecteur ses grandes idées sur Dieu, sur la morale, la politique, le travail. Je parle de ses disciples, au nombre desquels se trouvaient des artisans.

On remarquera que Socrate aimait les ouvriers, qu'il ne dédaignait pas d'en avoir pour apôtres, et

que Xénophon et Platon, ses deux plus illustres élèves, insultèrent avec passion au travail et aux travailleurs; le second surtout : aussi j'ai cru devoir faire ressortir les inconséquences, les contradictions, les absurdités, les impiétés même de plusieurs philosophes qu'on a trop légèrement décorés des titres de sage et de divin. Mais le lecteur ne pourra comprendre à fond la nature de mon travail qu'après en avoir pris une ample connaissance.

Aucun philosophe remarquable, aucun système de philosophie, n'y sont passés sous silence; je parle de tout, je juge de tout librement, et le plus souvent autrement qu'on ne l'a fait jusqu'ici.

Platon, Aristote, d'autres philosophes, exercèrent leur influence, influence trop souvent fatale; l'esprit d'aristocratie s'étendit; les rois de Macédoine se montrèrent redoutables; Démosthène et le peuple, comprenant la liberté et l'indépendance de la patrie, firent tout pour elle, tandis que les grands, élèves des écoles philosophiques, avaient perdu toute vigueur et ne comprenaient plus rien, pas même leur égoïsme. Je donne de longs extraits des sublimes et patriotiques discours de Démosthènes, le plus grand et le plus logique de tous les orateurs.

Alexandre se manifeste; je le suis dans son expédition en Perse. Après qu'il a vaincu, après qu'il a cessé de vivre, je juge cet homme et ses travaux. Nos savants politiques pourront juger mon jugement, s'ils pensent qu'il en vaille la peine.

Les lieutenants de ce héros déchirent l'empire, qu'ils avaient aidé à former, et leur œuvre de décomposition mérite qu'on ne la passe pas sous

silence. Les peuples sont la proie des ambitieux, et le tableau scandaleux qu'ils nous offrent en est un exemple des plus frappants.

En ce temps, Athènes pousse un dernier cri de liberté; le peuple croit et espère encore, mais les grands courent au-devant du joug, et la Grèce s'affaisse pour ne plus se relever.

Je termine sur ce pays par une comparaison raisonnée de Sparte et d'Athènes, de l'oligarchie et de la démocratie; je mets en présence les résultats des deux principes. Je vois d'un côté des barbares orgueilleux, ne sachant que se battre et tuer; je vois du côté opposé des généreux guerriers, des poètes, des orateurs, des artistes, des philosophes, un peuple travailleur plein de vie; et je suis pour les producteurs contre les destructeurs, pour la vie contre la mort. Athènes fut toujours calomniée et l'est encore; en sera-t-il toujours ainsi?

De la Grèce je passe dans la Sicile et dans la partie de l'Italie appelée Grande-Grèce. J'assiste à l'établissement des premières colonies; je vois des états se former et se développer rapidement. Je parle de Charondas, de Zaleucus, de divers autres législateurs, de Pythagore et de son école, appelée école *italique*.

La ville de Syracuse, tantôt soumise à des rois, appelés tyrans ou chefs couronnés du parti démocratique; tantôt à la faction républicaine bourgeoise, et que tant de luttes politiques et sociales ont agitée et déchirée, m'a fourni le sujet d'un enseignement pratique des plus profitables pour l'homme qui veut penser.

Carthage nous appelle ensuite; mais comme j'avais traité en son lieu de ses guerres contre la

Sicile, guerres si féroces, je passe rapidement; et même, avant d'être arrivé au grand Annibal, je saute à Rome, parce que la suite de Carthage doit se lier et se confondre avec l'histoire des Romains, histoire qui aura de l'étendue.

Ainsi que je l'ai fait pour tous les autres peuples, je parle des traditions du peuple romain, de Romulus, de Rémus et de la louve qui les nourrit, dit-on; je traite des rois, de l'institution de la république, des discordes intérieures, de la lutte des ordres, de la fierté et du dédain des patriciens, du courage et de la constance des plébéiens. On verra que ceux-ci n'obtinrent jamais une liberté, jamais un droit quelconque de la noblesse, sans le lui arracher avec violence.

C'est quand les deux ordres sont également admis à tous les emplois que la république voit cesser ses luttes intérieures, prend son essor, et devient toute puissante.

Je traite des conquêtes de Rome, des guerres d'esclaves, des guerres civiles, des séditions, des transformations, de la politique des Romains, et, croyez-le, ces nobles sénateurs, que l'on a tant vantés, furent d'illustres scélérats; l'histoire n'est à leur égard qu'un menteur et lâche panégyrique. Mon travail étant en quelque sorte un travail de critique, j'ai dû mettre à nu, sans égard pour les idées reçues, les lâchetés, les bassesses, les cruautés de ceux que l'esprit de parti, ou la servilité, ou l'aveugle routine, flattent depuis trop longtemps, et que moi je châtie, quels que fussent les talents dont ils étaient doués. Ce que je veux trouver dans un homme, ce n'est point un art sophistique; c'est la vraie sagesse, c'est la vraie vertu, c'est la logique

dans les idées, la constance dans les actions, et, pour principe et pour mobile de ces mêmes actions, le bien général. Ceux qui parlent bien et agissent mal, ou qui ne sont que contradiction, on doit les flétrir; nous les flétrissons suivant nos forces.

J'ai traité de Marius, de Sylla, de Catilina, des tribuns du peuple, de Cicéron, de Pompée, de César, de Brutus, d'Auguste; on verra comment. C'est au règne de Tibère que je me suis arrêté.

A partir de là, je ne suis plus le même ordre, et, par des articles particuliers qui lient ensemble des détails disséminés dans toute l'étendue de l'ouvrage, il m'est facile de me compléter, et de soumettre à mes lecteurs tout ce que je juge propre à les intéresser.

J'aborde le caractère des divers gouvernements dans les divers pays, et cela me fournit l'occasion de reproduire plusieurs ordonnances des anciens empereurs chinois, qui devraient être le désespoir des souverains actuels, s'ils étaient sensibles; ces ordonnances, j'aurais pu les placer dans la partie consacrée à la Chine, mais craignant de fatiguer là par une sorte de monotonie de beauté, j'ai préféré les transporter où elles devaient faire contraste.

Je traite des religions et des mœurs, et cela me conduit chez les Scythes, chez les Lybiens, chez d'autres peuples, qui n'ont pour toute histoire et tout gouvernement que la religion et les mœurs. L'art, la science, la philosophie des anciens m'occupent encore : Zénon, Épicure, ont là des articles particuliers; je compare, je juge leurs doctrines. Ailleurs, j'ai apprécié d'autres savants et d'autres doctrines.

Aux poètes, aux historiens, aux orateurs, aux artistes, aux inventeurs, aux artisans célèbres, aux grands hommes sortis du peuple, j'ai consacré de courts articles, qui ne sont souvent que des listes de noms; ces listes ont de l'intérêt toutefois. Les articles relatifs aux artisans et aux esclaves sont très étendus, et forment des traités assez complets.

Les mœurs corrompues de Rome me ramènent à cette ville; je voudrais trouver ce qui pourrait la retirer, et avec elle le monde, du bourbier où elle s'enfonce. Mes regards se reportent sur les grands philosophes, y compris Cicéron; j'examine une dernière fois leur philosophie; n'y trouvant que contradiction, haine pour le travailleur, insulte à ce qu'elle appelle dédaigneusement la populace, je conclus à sa radicale impuissance.

Je remonte à l'enfance du monde: je me demande si les hommes eurent plusieurs berceaux; je parle de leur dispersion sur le globe; je dis comment les grands empires ont successivement passé sur la terre; comment Rome devint le plus vaste qu'on eut jamais vu; et cela me fournit l'occasion de reprendre une à une chaque nation, de faire ressortir brièvement les points les plus saillants de leur histoire, de compléter ce qui me restait à en dire, de joindre aux peuples dont j'avais parlé ceux dont je n'avais encore pu m'occuper, et de dire comment, et à quelle date, ils vinrent tous se précipiter dans l'empire romain.

Rome ayant tout absorbé; quelques Romains, et ceux qu'ils protégent, s'étant emparés de la fortune publique, et se vautrant dans les orgies, pendant que la multitude, dans le monde entier, souffre, maudit et espère, nous concluons qu'un tel

état de choses ne peut durer; qu'un changement doit se produire, qu'une morale nouvelle, infiniment plus pure, plus fraternelle, plus efficace, plus philosophique que celle des philosophes, doit se manifester; nous annonçons le Christ, et nous fermons là notre travail: ainsi nous avons traité des temps anciens. Ce n'est que plus tard que nous passerons dans la région des nouvelles idées et des temps nouveaux.

Tel est le plan du travail que j'offre au public; c'est dans cet ordre que j'en ai assemblé toutes les parties.

Il faut qu'on le sache, je parle moi-même le moins possible; c'est la Bible, c'est Flavius Joseph, qui nous font connaître les Israélites; c'est Hérodote, c'est Diodore de Sicile qui traitent des Babyloniens, des Egyptiens et des Perses; c'est le Chou-King, c'est Confucius qui expliquent la Chine; le livre des lois de Manou nous fait connaître l'Inde.

Pour la Grèce, pour la Sicile, pour la Grande-Grèce, je me sers d'Hérodote, de Thucydide, de Xénophon, de Diodore de Sicile et de Plutarque; pour Carthage et pour Rome, Polybe, Salluste, Tite-live, Cornélius Népos, Paterculus, Florus, Suétone, Tacite, Diodore de Sicile, Justin, Plutarque, prennent eux-mêmes la parole.

Je n'ai nommé que les principaux d'entre les écrits et les écrivains dont je me suis servi pour chaque pays.

Je le répète, ce n'est pas moi qui raconte les faits; ce sont les plus anciens, les plus célèbres auteurs qui parlent, je les cite textuellement. Mon histoire est faite en partie par eux-mêmes; je me

borne à les grouper, et à faire ressortir de l'exposition des faits les conséquences nécessaires.

Tout en s'instruisant sur l'histoire, mon lecteur apprendra à connaître les historiens; il aura lu les morceaux les plus remarquables de leurs œuvres, et pourra juger de leur manière de penser et d'écrire.

De Moïse, de Confucius, de Socrate, d'Homère, d'Hésiode, de Solon, d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide, d'Aristophane, de Platon, d'Aristote, de Démosthène, d'Épicure, de Virgile, d'Horace et d'une foule d'autres écrivains, je fais de longues citations. On connaîtra par leurs paroles, par leurs œuvres, les législateurs, les poètes, les orateurs et les philosophes de l'antiquité; mais je dois en avertir, je n'entre pas dans des raisonnements littéraires à leur égard. Je ne pèse pas la forme de leurs écrits, mais le fond; de plus, ce que je fais ressortir avec leur secours, ce sont les idées, les mœurs, l'esprit, les tendances des temps. J'identifie, autant que possible, mon lecteur avec le passé, pour l'attirer ensuite vers l'avenir, et lui inculquer, si je le puis, un esprit progressif et fraternel.

Je ne demande point pardon à mon lecteur de ma tentative; elle est audacieuse, téméraire, je le sais, mais elle m'a été inspirée par l'amour du bien et par le désir de me rendre utile à la classe des travailleurs, et même, le dirais-je, à toutes les classes.

Ici on m'accusera peut-être d'orgueil et de présomption, et cette exclamation pourra s'échapper de bien des cœurs : Comment, un homme qui n'a point fréquenté les colléges, qui n'a point fait ses humanités, point appris sa langue seulement, un

ouvrier, un simple ouvrier, avoir la prétention d'éclairer les classes éclairées! Cela se peut-il? N'a-t-il pas perdu la tête?...

Non, messieurs, non, je n'ai pas perdu la tête; mais pensez un moment que Moïse fut berger, Confucius menuisier, Jésus charpentier, Rousseau apprenti-graveur, et que cependant ils n'ont pas laissé que d'être fort éclairés et fort utiles à leurs contemporains et même à la postérité!... Je n'ai pas la prétention d'être quelque chose à côté de ces illustres personnages, mais ils me prouvent, par leur seule apparition, que les hommes de colléges ne sont pas tout pour l'humanité; qu'il sort des lumières du sein de la multitude, des rangs obscurs du peuple, et ils me donnent une confiance qui résiste et qui résistera à tout ce que m'ont dit et pourront me dire des amis trop officieux.

Oui, je traite des questions déjà traitées par d'autres, et je ne les traite pas comme les autres; je raisonne sur l'histoire malgré toutes les histoires faites par nos modernes, et je ne raisonne pas comme ces modernes, ni même comme les anciens avec le secours desquels j'ai travaillé. Les faits seront les mêmes; je n'en porterai pas le même jugement, je n'en tirerai pas les mêmes conséquences.

Les Rollin, les Ségur, les Barthélemi, les Anquetil, les Vertot, les Bossuet, les Millot et autres, tous gens bien plus instruits, bien plus savants que moi, ne purent voir qu'avec les yeux de l'antiquité; ils flattent ceux que l'antiquité flatte, ils calomnient ceux que l'antiquité calomnie. Sous ce rapport, vous en lisez un, vous les lisez tous. Les banalités, les mensonges sans cesse reproduits

depuis des milliers d'années abondent chez eux. Eh bien! moi, je vois avec mes yeux, je juge avec mon jugement, et je casserai bien des arrêts injustes, sanctionnés par les siècles, si je le puis.

Maintenant, que je ne réussisse point au gré de mes désirs; que je ne produise qu'un travail très défectueux, rien d'impossible! mais il n'en est pas moins vrai que ce travail que je tente est un travail nouveau; que j'essaie de remplir une lacune, et que, pour faible que je puisse être, je dois nécessairement, placé dans la région la plus inférieure de la société, sur un point particulier qui ne fut jamais celui des historiens, indiquer de nouvelles vues, de nouveaux horizons, et être utile, ne serait-ce que grâce à cela seul, non-seulement aux classes laborieuses, trop dépourvues de bons livres, mais encore aux autres classes auxquelles tous les enseignements sont prodiguéss

Je savais combien je devais froisser de préventions, de préjugés; je savais combien je devais m'attirer de critiques, de railleries ou de dédains; car on peut attaquer un homme et surtout un homme du peuple, de plusieurs manières; et pourtant toutes ces considérations ne m'ont point retenu, point refroidi; j'ai travaillé avec courage, avec persévérance, le plus rapidement possible, ne sortant point, pensant au galop, écrivant de même, me sentant pressé, poussé par le temps, par quelque chose de nouveau, d'inconnu qui s'avance, et j'ai terminé mon entreprise: voilà mon ouvrage. De quelque manière qu'on le reçoive ou qu'on le juge, je l'ai conçu, croyant bien faire, et je ne puis rien avoir à me reprocher. Cependant je l'espère, je le crois, s'il doit rencontrer

des hommes hostiles, il rencontrera aussi des amis qui l'accueilleront et le protégeront.

Je demande deux choses au lecteur : c'est de se tenir en garde contre ses passions, et de juger avec sa conscience.

La carrière est ouverte pour tous ! qu'ils fassent mieux ceux qui possèdent la force, le génie, la science, et des loisirs et des facilités que je ne possède pas ! Puissè-je seulement avoir contribué en quelque chose à ouvrir ou à signaler une nouvelle voie, et là déjà il y aurait pour moi motif de contentement et dédommagement à toutes mes peines.

J'ai fini ! Puisse mon lecteur lire cette préface ; puisse-t-il la relire après avoir étudié le travail dans son entier, afin de bien comprendre le plan, les liens et les rapports de toutes les parties de l'ensemble que je lui offre.

Agricol PERDIGUIER.

Paris, 10 février 1848.

P. S. La préface qu'on vient de lire, l'introduction qui la suit, et l'*histoire démocratique des peuples anciens* jusqu'à Jésus, ont été conçus, écrits avant février 1848 ; et j'étais au moment de commencer ma publication, quand la Révolution, que je sentais venir, éclata avec tant de force.

Ce long travail, que je croyais utile sous le règne de Louis-Philippe, je le crois indispensable maintenant, et je ne regrette qu'une chose, c'est qu'il n'ait pas pu être publié plus tôt ; le peuple en a besoin ; telle est du moins ma conviction..... C'est ce sentiment profond qui m'a donné la force de l'entreprendre et qui me pousse maintenant à le faire paraître, sans plus tar-

der, quels que soient les nuages qui couvrent notre pays et menacent notre avenir...

En tête de la partie qui traite depuis Jésus jusqu'à ce jour, on trouvera une seconde préface qui complétera celle-ci, et dans laquelle je ferai mieux comprendre les motifs de mon entreprise et l'ensemble du travail que j'avais conçu avec le dessein de le pousser jusqu'au bout.

Quand je m'impose une tâche, je ne puis l'abandonner; il faut qu'elle ait son entier accomplissement, à moins qu'une force supérieure à la mienne ne vienne m'en séparer et réduire mes efforts à l'impuissance.

Me rendre utile au peuple, voilà ce que je veux; puissé-je donc lui faire un peu de ce bien que je lui souhaite avec tant d'ardeur!...

AGRICOL PERDIGUIER,
Représentant du peuple.

Paris, 20 février 1849.

INTRODUCTION.

Le monde existe-t-il de toute éternité? Le monde s'est-il formé de lui-même? Le monde doit-il son existence à la toute-puissance de Dieu?.. S'il a toujours existé, il n'y a rien à dire sur la création; mais s'il s'est formé de lui-même, comment ce miracle a-t-il pu s'accomplir? S'il a été créé par la toute-puissance divine, à quelle cosmogonie devons-nous nous arrêter? Sera-ce à celle des payens? à celle des Indiens? à celle des Hébreux? ou à toute autre? car les opinions sur la création sont si diverses!...

Les Indiens donnent au monde quatre millions d'années; les Japonais et les Chinois deux ou trois millions; les Babyloniens parlent de quarante-sept mille ans; les Egyptiens de trente-six mille; les Pheniciens de trente mille; les Hebreux, dont les chrétiens ont adopté la cosmogonie et la chronologie, le font infiniment plus jeune, ils lui donnent cinq mille huit cent cinquante ans d'existence.

Mais qui peut connaître d'une manière positive,

incontestable l'antiquité de l'univers et de tout ce qui se meut et vit en lui

Pour le moment, je n'emprunterai rien ni à Moïse ni à Manou, je parlerai d'eux en temps et lieu; mais je mettrai sous les yeux de mes lecteurs un système de création admis par beaucoup de philosophes grecs et romains, et exposé par un grave historien de l'antiquité. C'est Diodore de Sicile qui parle (1) :

« Parmi les naturalistes et les historiens les plus « célèbres, dit-il, il y a deux opinions différentes « sur l'origine des hommes. Les uns admettent « que le monde est incréé et impérissable, et que « le genre humain existe de tout temps, n'ayant « point eu de commencement. Les autres préten- « dent, au contraire, que le monde a été créé, qu'il « est périssable, que le genre humain a la même « origine que le monde, et qu'il est compris dans « les mêmes limites.

« A l'origine des choses, le ciel et la terre, con-

(1) Diodore *de Sicile*, dont nous nous servirons très souvent dans le cours de cet ouvrage; surtout pour la Chaldée, la Grèce, la Sicile et Carthage, naquit à Agyrium, en Sicile, comme son nom l'indique : il vivait avant Jésus-Christ, sous Jules César. Il travailla trente ans à sa *bibliothèque historique*, vaste arsénal de connaissances humaines. De quarante livres qui la composaient, il ne nous en reste plus que quinze; les autres sont perdus; c'est un malheur réel pour les amis de l'histoire et des lumières. Diodore ne reçoit généralement pas de ceux qui se servent de lui toute la reconnaissance à laquelle il a droit. Quant à nous, nous sommes loin de contester son mérite, et nous le remercions des services qu'il nous a rendus. La traduction dont je me suis servi est celle de M. Ferdinand Hoefer (édition Charpentier).

» fondus ensemble, n'offraient d'abord qu'un as-
« pect informe. Ensuite les corps se séparèrent
« les uns des autres, et le monde revêtit la forme
« que nous lui voyons aujourd'hui ; l'air fut doué
« d'un mouvement continuel ; l'élément igné s'é-
« leva dans les régions supérieures, en vertu de
« sa légèreté. C'est pourquoi le soleil et toute l'ar-
« mée des astres, qui sont formés de cet élément,
« sont entraînés dans un tourbillon perpétuel.
« L'élément terrestre et l'élément liquide restèrent
« encore mélangés ensemble, en raison de leur
« poids ; mais l'air, tournant continuellement au-
« tour de lui-même, les particules humides pro-
« duisirent la mer, et les particules plus compactes
« formèrent la terre molle et limoneuse. Sous l'in-
« fluence des rayons du soleil, la terre prit de la
« consistance ; par l'action combinée de la chaleur
« et de l'humidité, sa surface se souleva comme
« une matière fermentescible : il se forma en beau-
« coup d'endroits des excroissances recouvertes
« de minces membranes, ainsi qu'on le voit en-
« core aujourd'hui arriver dans les lieux maréca-
« geux, lorsqu'à une température froide succède
« subitement un air brûlant, sans transition suc-
« cessive. La matière ainsi vivifiée se nourrit pen-
« dant la nuit de la vapeur qui se condense, tan-
« dis qu'elle se solidifie pendant le jour par l'effet
« du soleil. Enfin, ces germes, après avoir atteint
« leur dernier degré de développement et rompu
« les membranes qui les enveloppaient, mirent au
« monde tous les types d'animaux. Ceux en qui
« la chaleur domine s'élevèrent dans les airs : ce
« sont les oiseaux. Ceux qui participent davantage
« du mélange terrestre se rangèrent dans la classe

« des reptiles et des animaux qui vivent sur la « terre. Ceux qui tiennent davantage de la sub- « stance aqueuse trouvèrent dans l'eau un séjour « convenable : on les appelle animaux aquatiques. « La terre, se desséchant de plus en plus sons l'in- « fluence de la chaleur du soleil et des vents, finit « par ne plus engendrer aucun des animaux par- « faits. Depuis lors, les animaux se propagèrent « par voie de génération, chacun selon son espèce. « Euripide, disciple d'Anaxagore le physicien, « semble avoir les mêmes idées sur l'origine du « monde, lorsqu'il dit dans *Ménalippe :*

« AINSI LE CIEL ET LA TERRE ÉTAIENT CONFONDUS DANS « UNE MASSE COMMUNE, LORSQU'ILS FURENT SÉPARÉS L'UN « DE L'AUTRE. TOUT PRENAIT VIE ET NAISSAIT A LA LU- « MIÈRE : LES ARBRES, LES VOLATILES, LES ANIMAUX « QUE LA TERRE NOURRIT, ET LE GENRE HUMAIN. »

Diodore de Sicile ajoute : « Voilà ce que nous « savons sur l'origine du monde. Les hommes « primitifs devaient mener une vie sauvage, se « disperser dans les champs, cueillir les herbes et « les fruits des arbres qui naissent sans culture. « Attaqués par les bêtes féroces, ils sentaient la « nécessité de se secourir mutuellement, et, réunis « par la crainte, ils ne tardaient pas à se familia- « riser entre eux. Leur voix était d'abord inartic- « lée et confuse ; bientôt ils articulèrent des paroles, « et, en se représentant les symboles des objets « qui frappaient leurs regards, ils formèrent une « langue intelligible et propre à exprimer toutes « choses. L'existence de semblables réunions « d'hommes en divers endroits du continent a « donné naissance à des dialectes différents sui- « vant l'arrangement particulier des mots de cha-

« cun. De là encore la variété des caractères de « chaque langue, et le type naturel et primitif qui « distingue toute nation. Dans leur ignorance des « choses utiles à la vie, les premiers hommes me- « naient une existence misérable; ils étaient nus, « sans abri, sans feu et n'ayant aucune idée d'une « nourriture convenable. Ne songeant point à « cueillir les fruits sauvages et à en faire provision « pour la mauvaise saison, beaucoup d'entre eux « périssaient par le froid et le défaut d'aliments. « Bientôt instruits par l'expérience, ils se réfu- « giaient dans des cavernes pendant l'hiver, et « mettaient de côté les fruits qui pouvaient se con- « server. La connaissance du feu et d'autres choses « utiles ne tarda pas à amener l'invention des « arts et de tout ce qui peut contribuer à l'entre- « tien de la vie commune. Partout le besoin a été « le maître de l'homme; il lui a enseigné l'usage « de sa capacité, de ses mains, de la raison et de « l'intelligence, que l'homme possède de préfé- « rence à tout animal. »

Il ne faut pas conclure, dirons-nous après d'autres, qu'il doive résulter des explications qui précèdent, que Dieu fut étranger à la création, ou que Dieu n'existe pas. Si Dieu n'a pas pétri toutes choses de ses mains, au moins leur a-t-il donné, par sa seule volonté, la vertu de naître, de se former, et de se reproduire elles-mêmes. De quelque manière que l'on considère la création, elle est toujours une chose des plus miraculeuses et toute divine.

Comme le dit Diodore de Sicile, les hommes, sortis ainsi de la terre et livrés à eux-mêmes, durent se trouver dans le plus grand embarras; ils

ne purent moins faire que de beaucoup souffrir, et les premiers besoins qui se firent sentir, furent les besoins physiques. Ils eurent faim, et les premiers aliments qu'ils rencontrèrent, herbes, fruits, poisons même, assouvirent ce premier besoin, funeste à plusieurs; ils étaient fatigués, ils se reposèrent en quelque lieu qu'ils se trouvassent, sur le sein de la terre; ils avaient froid, ils se blotissaient dans une excavation naturelle ou dans le creux d'un rocher, où ils s'habituèrent à passer les sombres nuits.

Les expériences qu'ils faisaient au péril de leur vie, leur apprirent à distinguer, parmi les aliments, ceux dont ils n'avaient rien à redouter. Une ombre d'industrie se manifeste : ils se couvrent avec de larges feuilles et des écorces d'arbres; des huttes grossières, faites de branchages et de boue, se dressent de toutes parts. Les couples se sont rapprochés, les enfantements sont connus, et l'entendement humain commence à poindre. On tue des animaux, on se nourrit de leurs chairs sanglantes, on se couvre de leurs peaux velues.

Un bruit affreux se fait entendre dans la nue; la foudre éclate avec fracas, elle tombe, et le ciel fait à la terre le don le plus précieux : les faibles créatures humaines possèdent le feu, et leurs aliments reçoivent une utile préparation.

Les familles se multiplient, les hommes se rapprochent; ils s'unissent. Ils doivent résister aux bêtes rugissantes ou se livrer à des chasses périlleuses, d'où ils tirent en partie leur nourriture.

Des cases plus spacieuses se forment. Les bêtes les plus douces, guidées par la sociabilité de leurs instincts, marchent d'elles-mêmes les unes vers les

autres; les troupeaux sont formés ; l'homme les prend sous son commandement. Il a maintenant chaque jour sous sa main le lait, la chair et la toison d'où il tire de chauds vêtements.

L'homme, qui dans sa sauvagerie n'avait vécu que d'herbe et de fruits, et ensuite des produits de sa chasse, connaît maintenant la vie pastorale. Il connaît aussi les plantes nourrissantes; il les a vues dans leur maturité; il a vu des grains s'en détacher, tomber à terre, et tout autour de la tige-mère s'élever une multitude de nouvelles tiges ; il sait comment les plantes, comment les arbres peuvent se reproduire, et se multiplier à l'infini, par les soins qu'il dépend de lui de leur donner : de là le travail des champs.

Les hommes sont d'abord sauvages, puis chasseurs rustiques, ensuite bergers et cultivateurs. Mais il reste d'autres progrès à tenter.

Il leur faut, à eux, des habitations plus gracieuses, à leurs troupeaux de chauds abris ; et un commencement d'architecture se manifeste. Il leur faut des vêtements plus commodes et mieux conditionnés, et après avoir fait quelques grossières nattes, on arrive au tissage, l'un des premiers métiers; on a découvert des métaux, il faut les mettre en œuvre ; car on a besoin de la bèche pour remuer la terre, de la serpette pour tailler les arbres ou cueillir les fruits, et d'armes guerrières, et voilà que le forgeron paraît à la vie. Ainsi commence l'industrie, ainsi se forme la classe des artisans.

Les premiers hommes proférèrent des sons rauques et inarticulés; mais leurs langues se délient insensiblement, et les idiomes finissent par se former par l'échange mutuel de paroles entre les

couples et entre les enfants et ceux qui les ont mis au jour.

Le père de la famille en est le chef naturel. Les familles se multiplient, et les chefs des plus anciennes familles deviennent les chefs des premières tributs : ainsi nous sommes arrivés à l'état patriarcal.

Des germes de discorde apparaissent entre des tribus voisines ; les hostilités commencent ; des combats à outrance se livrent ; et de là ressort la nécessité des armées et de créer des chefs à divers degrés. Les guerres se renouvellent, on connaît le pillage, le meurtre sur une grande échelle, et bientôt on connaîtra l'esclavage.

Une tribu a conquis une tribu, puis un grand nombre de tribus, et la voilà devenue une nation. D'autres tribus, par crainte, s'associent volontairement, elles forment un état fédératif.

Il faut des généraux à l'armée ; il faut des chefs au civil, on en eut ; on voit de bonnes actions, on en voit de mauvaises, il faut donc des rétributions et des punitions, une justice enfin : de là les juges et leurs magistratures. Mais il existe des crimes, il existe des vertus qui échappent aux regards des hommes, et cependant rien ne doit rester impuni ou inrécompensé ; il est un Dieu, il est un juge au-dessus de nos têtes, que la création atteste et que rien ne peut tromper, il fut invoqué et les lois furent placées sous sa protection : de là le prêtre et son puissant ministère, de là le sacerdoce.

Il y eut des engagements volontaires entre particuliers ; il y eut des sortes de débats judiciaires, et des arrêts furent rendus ; de plus, après des

luttes entre peuples, des conventions furent stipulées; en outre, on sentit le besoin de transmettre à l'avenir les faits du présent : excités par la nécessité, les hommes essayèrent de mille combinaisons, et l'écriture fut inventée.

Quelles furent les formes des premiers gouvernements? Il est à présumer que ce fut, comme nous l'avons déjà dit, le patriarcat; puis d'un autre côté, par suite de la guerre, le despotisme militaire; et d'autre part, par l'union de diverses tribus menacées, un gouvernement mixte, plus ou moins populaire. Il y eut dans les gouvernements des combinaisons et des variétés infinies, et le prêtre, inaperçu d'abord, devint bientôt une puissance dans l'Etat.

Les hommes, de brutes qu'ils étaient, devinrent chasseurs sur les divers éléments; de chasseurs ils devinrent bergers, de bergers cultivateurs et artisans; le commerce naquit de l'échange des objets de première nécessité entre les particuliers.

Le vent, en soufflant dans le feuillage des cèdres et des palmiers, produit un murmure confus et des soupirs prolongés qui saisissent l'homme au cœur, et l'excitent à la mélancolie et à la réflexion; les oiseaux qui voltigent ou se posent dans le voisinage de nos demeures, et que le ciel a doués d'un gosier si sonore, modulent des sons doux, gracieux, que les échos répètent, et l'espace s'emplit d'harmonie. L'homme écoute, il s'émeut, il chante à son tour, et il a trouvé l'art musical. Il éprouve une nouvelle émotion; Dieu, l'amour, la gloire agissent sur son être; des paroles enthousiastes sortent de son cœur, et la poésie, ce rayon divin, est descendue sur la terre.

Comment naquirent l'art de la peinture, celui de la sculpture? de l'esprit d'imitation sans doute, mais ce fut dans des temps bien moins reculés qu'ils purent atteindre à quelque hauteur.

Ainsi donc, se nourrir d'herbes, se blottir dans un antre, se couvrir d'une écorce, s'armer d'un bâton, fut le début de la vie humaine. Longtemps après, il n'y avait encore parmi les hommes qu'un seul métier, qui consistait à construire la hutte, à tresser des nattes, à préparer ses armes et son manger, et qui embrassait ainsi tous les objets dont on faisait usage.

Un grossier tissage, une imparfaite boulangerie étant inventés, les femmes s'y livrèrent avec ardeur.

Le forgeron battait l'enclume; il produisait les instruments du cultivateur, et l'arme offensive et défensive du guerrier.

Les constructeurs de cabanes coupaient les arbres au pied dans la forêt, les équarrissaient, les transportaient, les enfonçaient dans la terre, dans des espaces mesurés, les croisaient de pièces moins fortes qu'ils garnissaient de broussailles et enduisaient de boue; ils posaient les combles et la couverture; ils confectionnaient les portes et les meubles grossiers, qui consistaient en bancs, tables, berceaux. Mais ces constructeurs se divisèrent en plusieurs métiers. D'eux sortirent les maçons, les coupeurs de gros bois et les assembleurs. Ces métiers se subdivisèrent encore, l'art s'enrichit et les architectes se recrutèrent parmi les artisans intelligents, et en furent comme les chefs élus. Avec de nouveaux besoins, de nouveaux métiers se manifestèrent.

Au dire de plusieurs savants, le monde que nous habitons a subi de nombreuses révolutions physiques ; on veut que le noyau primitif de la terre n'ait d'abord recélé que des coquillages et des herbes marines ; que la couche qui l'entoura immédiatement n'ait jamais produit que des plantes et des arbres, et que ce ne fut que sur des couches plus hautes et plus neuves que l'on découvrit des traces de poissons, de molusques et de quadrupèdes. L'homme n'a pris sa place sur la terre que beaucoup plus tard, à ce que nous disent ces savants modernes.

Arrivons maintenant à de nouvelles hypothèses. Sur quelle partie de la terre les hommes ont-ils d'abord ouvert les yeux à la lumière ? Diodore de Sicile nous dit :

« Les Egyptiens disent que leur pays est le berceau du genre humain, à cause de la fertilité du sol et de la nature du Nil. Ce fleuve fournit des aliments appropriés aux nombreuses espèces d'animaux qu'il renferme ; on y trouve, en effet, la racine du roseau, le lotus, la fève d'Egypte, le corséon et plusieurs autres produits qui peuvent également servir de nourriture à l'espèce humaine. Ils essaient de démontrer la fertilité de leur sol en racontant que l'on voit encore aujourd'hui dans la Thébaïde une contrée où naissent spontanément, dans de certains temps, des rats si prodigieux par leur grosseur et leur nombre que le spectateur en est frappé de surprise, et que plusieurs de ces animaux, formés « seulement jusqu'à la poitrine et les pattes de devant, se débattent, tandis que le reste du corps, encore informe et rudimentaire, demeure en-

« gagé dans le limon fécondant. Il est donc évi-
« dent, continuent-ils, qu'après la création du
« monde un sol aussi propice que celui d'Egypte
« à dû produire les premiers hommes. En effet,
« nous ne voyons ailleurs rien de semblable à ce
« qui se passe dans ce pays, où les animaux s'en-
« gendrent d'une manière si extraordinaire; de
« plus, si le déluge de Deucalion a fait périr la
« plupart des animaux, il a dû épargner ceux qui
« vivent dans le midi de l'Egypte, et qui est d'or-
« dinaire exempt de pluie; et si ce déluge les a
« tous fait périr sans exception, ce n'est que dans
« ce pays qu'ont pu s'engendrer des êtres nou-
« veaux. Les grandes pluies, tempérées par la cha-
« leur du climat, devaient rendre l'air très propre
« à la génération primitive des animaux; car nous
« voyons encore aujourd'hui quantité d'êtres ani-
« més se former dans le résidu des eaux qui inon-
« dent une partie de l'Egypte. Au moment où ces
« eaux se retirent, le soleil, qui dessèche la sur-
« face du limon, produit, dit-on, des animaux dont
« les uns sont achevés, tandis que les autres ne
« le sont qu'à moitié et demeurent adhérents à
« la terre. »

Telles sont, d'après Diodore, les prétentions des Egyptiens; mais les Ethiopiens, les Athéniens, et une foule d'autres peuples ont aussi des prétentions semblables; ils se disent autochtones, c'est-à-dire nés de la terre de leur patrie; et toutes ces prétentions, nous jeteraient dans un grand embarras, si nous voulions y attacher une trop grande importance.

Sur quel point les premiers hommes sont-ils

nés? Faut-il admettre une donnée moderne d'après laquelle la terre les aurait formés sur trois grandes montagnes à la fois, qui sont : le mont Caucase, le mont Himalaya et le mont de la Lune. Avons-nous la race *caucasienne*, la race *mongolienne* et la race *éthiopienne*, dont l'une est blanche, l'autre jaune et la dernière noire? Ces trois races sont-elles tout-à-fait séparées, tout-à-fait distinctes?

Comment se sont-elles répandues sur la face de la terre? Quels ont été les pays les premiers peuplés? peut-on donner un détail bien précis des premières migrations? Peut-on les suivre pas à pas sur la boule du monde? Est-il possible sur toutes ces choses de parler autrement que par hypothèses? Non.

Je n'irai donc pas plus loin à ce sujet pour le moment. Toutefois, voilà des questions, non suivies de réponses, que j'ai cru devoir présenter, parce que je traite de l'origine des peuples et de la marche des idées, et que tout ce qui peut intéresser mon lecteur et le faire penser sur l'homme et l'humanité, doit au moins lui être soumis.

Pourquoi me suis-je appuyé sur Diodore de Sicile, écho d'Epicure et des Egyptiens, et en dernier lieu sur quelques données modernes, plutôt que sur la Bible? Parce qu'il m'a semblé qu'en commençant ainsi, je trouvais le moyen de présenter des probabilités qui ne sont pas dépourvues de tout intérêt: quant au livre par excellence, nous y arrivons.

Je me suis adressé au commencement de cette introduction plusieurs questions sur l'âge du monde, questions qu'on ne peut résoudre d'une manière satisfaisante. A quoi bon donner au monde

des millions d'années d'existence quand les hommes qui l'ont habité n'ont point laissé de traces, ou quand on ne trouve partout que des dates sans faits ou des faits dépouillés de toute ombre de certitude? La Bible, en plaçant le berceau du monde beaucoup plus près de nous, fait le monde encore assez vieux. C'est donc à elle qu'il faut arriver; c'est elle qu'il faut laisser parler.

Mais ce n'est que quand je toucherai au temps où vécut Moïse, que je reproduirai le plus magnifique système de création ; les premières pages de la Genèse sont trop belles pour que nous puissions les passer sous silence; nous ferons aussi une exposition semblable du début des lois de Manou et généralement de tout ce qui nous paraîtra vraiment beau et capable d'élever la pensée.

HÉBREUX.

—

Le monde est créé; Dieu forme Adam (4004 ans avant Jésus-Christ); il tire sa femme de lui. De ce couple primitif est sorti le genre humain. C'est beau, c'est noble; nous sommes tous frères !...

Caïn est leur premier né, Abel le second; ils on grandi, ils sont des hommes. Celui-ci est pasteur de brebis; l'autre s'applique à l'agriculture.

Caïn offre au Seigneur des fruits de la terre; Abel des premiers-nés de son troupeau. Dieu regarde favorablement celui-ci et ses présents; et il repousse celui-là et ses dons. Caïn éprouve la jalousie, nourrit en lui une colère concentrée. Étant avec son frère dans les champs, il le tue (3875 ans avant Jésus-Christ).

Voilà le premier meurtre, il commence avec les premiers hommes; ce qui prouve que l'ignorance est mère de la colère et de la brutalité.

Mais aussi, pourquoi admettre les présents d'Abel

et rejeter ceux de Caïn? Pourquoi préférer le berger au cultivateur et exciter ainsi sa jalousie?

Flavius Joseph (1) nous dit : « Dieu témoigna avoir « plus agréable le sacrifice d'Abel qui était une pro- « duction libre de la nature, que ce que l'avarice de « Caïn *avait extorqué d'elle comme par force.* » N'est-ce pas là insulter au premier des cultivateurs, et jeter l'anathême au travail des bras?

Le Seigneur dit à Caïn, suivant la Bible (2) : « Vous serez maintenant maudit sur la terre, qui a « ouvert sa bouche, et qui a reçu le sang de votre « frère, lorsque votre main l'a répandu. Lorsque « vous l'aurez cultivée, elle ne vous rendra point son « fruit. Vous serez fugitif et vagabond sur la terre. « Caïn répondit au Seigneur : Mon iniquité est trop « grande pour pouvoir en obtenir le pardon. Vous « me chassez aujourd'hui de dessus la terre, et j'irai « me cacher de devant votre face. Je serai fugitif et « vagabond sur la terre; *quiconque donc me trouvera,* « *me tuera.* » Le Seigneur lui répondit, non; et que quiconque tuerait Caïn en serait puni très sévèrement.

(1) Flavius Joseph, né l'an 37 de l'ère chrétienne, à Jérusalem. Il servit son pays comme général, et écrivit, en grec, une *Histoire de la guerre des Juifs et des antiquités Judaïques.* Joseph était de la famille sacerdotale, et fort attaché à la religion des Hébreux. La traduction dont je me sers, est celle d'Arnauld d'Andilly.

(2) Pour la Bible, je me sers généralement de la traduction de Lemaistre de Sacy.

Il y avait donc déjà des habitants sur d'autres lieux de la terre, puisque Caïn redoute leur brutalité.

Caïn s'en va dans les régions orientales d'Éden. « Et, dit la Bible, ayant connu sa femme, elle conçut et enfanta Hénoch. Il bâtit ensuite une ville qu'il nomma Hénoch (1), du nom de son fils. »

De qui était-elle fille, la femme de Caïn? La Bible ne le dit pas; et jusque-là il n'a pas été question qu'Adam et Eve eussent eu des filles. Mais Joseph, dans son *Histoire ancienne des Juifs*, dit que notre première mère avait déjà enfanté trois filles. La femme de Caïn pouvait donc aussi être sa sœur.

On vient de lire ces paroles de Caïn : « *Quiconque me trouvera me tuera;* » paroles qui font supposer l'existence d'autres hommes. Joseph corrige ici la Bible, et fait éprouver à Caïn la crainte des bêtes seulement; de quoi Dieu le rassure. Mais si la Bible nous dit que Caïn bâtit une ville, Joseph répète les mêmes paroles; et ajoute ensuite, à propos de ce fugitif : « Il s'abandonna à toutes sortes de voluptés « et usa même de la violence; il ravit pour s'enri- « chir le *bien d'autrui, rassembla des méchants et des « scélérats dont il se rendit le chef*, et leur apprit à « commettre toute sorte de crimes et d'impiétés. » Enfin, d'après l'historien juif, Caïn inventa les poids et les mesures : « Il fut le premier, dit-il, qui mit des bornes pour distinguer les héritages, et qui bâtit

(1) Cette ville est la première dont parle l'Ecriture.

une ville qu'il enferma de murailles et qu'il peupla d'habitants. » Ainsi Joseph et la Bible placent une population qui vient on ne sait d'où, à côté de la famille d'Adam; et il eût été bon, selon moi, de pouvoir éviter ce qui jette nécessairement quelque confusion dans l'esprit et la croyance. Mais revenons à la tardition.

Les descendants de Caïn et d'Hénoch son fils, furent, suivant la Bible : « JABEL, qui fut père de « ceux qui demeuraient dans les tentes, et des « pasteurs; JUBAL fut le père de ceux qui jouent « de la harpe et de l'orgue; TUBALCAIN eut l'art de « travailler avec le marteau, et fut habile en toute « sorte d'ouvrages d'airain et de fer. » La postérité de Caïn fut donc une famille travailleuse? La souche première de tous les artisans? On croit même que NOÉMA, la sœur de Tubalcain, inventa l'art de faire les étoffes de laine. Retournons à Adam. La Bible dit :

« Adam connut encore sa femme, et elle enfanta « (en 3874 avant Jésus-Christ) un fils qu'elle ap- « pela Seth, en disant : Dieu m'a donné un autre « fils au lieu d'Abel que Caïn a tué. Il naquit aussi à « Seth un fils qu'il appela Énos. Celui-là commença « d'invoquer le nom du Seigneur » (la Bible).

Jusque-là, on n'avait donc point invoqué le Seigneur? La religion ou le culte commencerait donc à Énos? Nous devrons, en ce cas, le considérer comme le premier prêtre.

Après avoir engendré Seth, Adam engendra en-

core des fils et des filles. Le fils de Seth, Énos, mit au monde, ainsi que son père, une nombreuse génération. Mais comme il serait trop long de parler de la postérité d'Adam et de ses fils, ainsi que de la longue existence des premiers patriarches, arrivons tout d'un coup à une grande époque.

Noé et ses fils. — Le déluge.

Nous sommes en l'année 1656 du monde; 2348 ans avant Jésus-Christ. La Bible dit :

« Après que les hommes eurent commencé à se « multiplier sur la terre, et qu'ils eurent engendré « des filles, les enfants de Dieu voyant que les filles « des hommes étaient belles, prirent pour leurs « femmes celles d'entre elles qui leur avaient plu, « et Dieu dit : Mon esprit ne demeurera pas toujours « avec l'homme, *parce qu'il n'est que chair*.

« Or, il y avait des GÉANTS sur la terre en ce « temps-là. Car depuis que les enfants de Dieu eu- « rent épousé les filles des hommes, il en sortit des « enfants qui furent des hommes puissants et fameux « dans le siècle. Mais Dieu, voyant que la malice des « hommes qui étaient sur la terre était extrême, et « que toutes les pensées de leur cœur étaient en « tout temps appliquées au mal, il se repentit d'avoir « fait l'homme sur la terre, et étant touché de dou- « leur jusqu'au fond du cœur, il dit : J'exterminerai « de dessus la terre l'homme que j'ai créé; et j'ex- « terminerai tout, depuis l'homme jusqu'aux ani- « maux, depuis tout ce qui rampe sur la terre jus-

« qu'aux oiseaux du ciel, car je me repens de les « avoir faits. »

Les enfants de Seth et les enfants d'Adam s'étaient pervertis tout comme les enfants de Caïn ; et Dieu les punit par le déluge. Mais Noé devait trouver grâce devant le Seigneur, car c'était un homme juste et parfait au milieu des hommes de son temps, si corrompus et si remplis d'iniquités. Dieu fit alliance avec Noé, le prévint de son dessein ; lui donna l'idée de l'arche, de sa forme, de son étendue, de la mission qu'il aurait à remplir. Noé, et ses trois fils, Sem, Cham et Japheth, se mirent à l'œuvre, et ce grand travail de pièces de bois aplanies, enduites de bitume, sortit enfin de leurs mains. Ils firent entrer dans l'arche leurs femmes, et une couple ou plusieurs couples de toutes les espèces d'animaux. Noé ayant suivi les conseils de Dieu, attendit en paix les événements. La Bible dit :

« L'année 600 de la vie de Noé, le dix sep- « tième jour du second mois de la même année « (2348 ans av. J.-C.), les sources du grand abîme « des eaux furent rompues, et les cataractes du ciel « furent ouvertes; et la pluie tomba sur la terre « pendant quarante jours et quarante nuits..... Le « déluge se répandit sur la terre, et les eaux s'étant « accrues, élevèrent l'arche en haut, au-dessus de la « terre. Elles inondèrent tout, et couvrirent toute la « surface de la terre ; mais l'arche était portée sur « les eaux. Les eaux crurent et gonflèrent prodigieu- « sement au-dessus de la terre, et toutes les plus

« hautes montagnes qui sont sous le ciel furent cou-
« vertes. L'eau ayant gagné le sommet des monta-
« gnes, s'éleva encore de quinze coudées plus haut.

« Toute chair qui se meut sur la terre en fut con-
« sumée; tous les oiseaux, tous les animaux, toutes
« les bêtes et tout ce qui rampe sur la terre; tous les
« hommes moururent, et généralement tout ce qui
« a vie et qui respire sur la terre... Tout périt de
« dessus la terre; il ne demeura que Noé seul, et
« ceux qui étaient avec lui dans l'arche. Et les eaux
« couvrirent toute la terre pendant cent cinquante
« jours. »

Dieu se souvint de Noé et de tout ce qui était avec lui. Il fit souffler sur la terre un vent frais. Les sources de l'abîme furent fermées, les cataractes du ciel et les pluies qui tombaient s'arrêtèrent.

Les eaux étant agitées de côté et d'autre, se retirèrent, et décrurent après cent cinquante jours.

Le vingt-septième jour du septième mois, l'arche se reposa sur les montagnes d'Arménie.

Les eaux allèrent en diminuant jusqu'au dixième mois, au premier jour duquel le sommet des montagnes commença de paraître.

Quarante jours s'étant encore passés, Noé ouvrit la fenêtre de l'arche, et laissa aller un corbeau, qui revint ayant trouvé la terre encore inondée. Il envoya une colombe sept jours après le corbeau; la colombe n'ayant pu trouver où mettre son pied, revint également, et Noé étendant la main, la prit et la remit dans l'arche. Après sept jours, il renvoya de

nouveau la colombe; elle revint sur le soir, portant dans son bec un rameau d'olivier dont les feuilles étaient toutes vertes. Ainsi Noé fut instruit que les eaux s'étaient retirées de dessus la terre. Il attendit néanmoins encore sept jours. Il envoya de nouveau la colombe, et elle ne revint plus.

Vingt-sept jours plus tard, Noé sortit de l'arche avec sa femme, ses enfants et toutes les espèces d'animaux. Dieu parle, et ordonne à tout de croître et de multiplier. A peine sorti de l'arche, Noé dresse un autel, et remercie le Seigneur.

Je suis entré dans les détails bibliques relativement au déluge, parce que la croyance en une grande inondation est vraiment universelle, et parce que je n'aurais pu trouver dans aucun autre livre, pas même dans le Chou-King, une description aussi grande et aussi imposante. Ce grand déluge aurait duré un an entier.

Le grand déluge eut lieu, suivant les Juifs, du temps de Noé, et Noé fut le sauveur de la race humaine.

Il y eut chez les Grecs un déluge d'Ogygés et un déluge de Deucalion. Ce fut avec des cailloux que Deucalion fit de nouveaux hommes, et sa femme, Pirra, de nouvelles femmes. Dans la tradition biblique, tout se repeuple par voie de génération.

Dieu a fait alliance avec Noé et prononcé ces paroles qui s'adressent à tout ce qui a vie : *Croissez et multipliez*. C'est des trois fils de Noé, Sem, Cham et Japheth qu'est sortie « *toute la race des hommes qui*

sont sur la terre. » Nous étions frères par Adam, nous le sommes encore par Noé.

Ce second père des hommes laboure les champs, plante la vigne, en cueille le fruit et s'enivre. Jetons un voile sur cet égarement passager; et puisse Dieu ne point exaucer la malédiction irréfléchie lancée sur Cham, l'un des fils du bon vieillard !

Comment les enfants de Noé peuplent la terre.

Au moment où de nouvelles migrations vont commencer, disons sur quel point de la terre a dû se trouver le berçeau du genre humain. Voici une tradition des plus accréditées, que je trouve dans une ancienne édition de la Bible.

« Le Paradis terrestre, où Dieu plaça le premier homme, était dans l'Asie, vers les sources de l'Euphrate et du Tigre : dans l'Arménie, selon l'opinion commune; ou, selon d'autres, un peu plus bas vers le golfe Persique, où ces deux fleuves vont se rendre. L'homme, chassé de ce lieu de délices, fut obligé d'en sortir; mais il paraît ne pas s'en être éloigné beaucoup. Ses descendants purent sans doute, dans l'intervalle de seize siècles, se répandre sur toute la terre habitable; mais il y a lieu de présumer que la tige des patriarches demeura près de ce lieu, puisque l'arche où Noé se sauva du déluge avec sa famille, s'arrêta sur le Mont-Ararat, dans l'Arménie; car cela suppose, ou qu'elle y fut construite, ou qu'elle y fut ramenée par les eaux. »

Les enfants et les petits-enfants de Noé, « en se multipliant, s'étendirent dans les campagnes voisines et vinrent, de l'Arménie, dans la *terre de Sénaar*, entre les deux fleuves de l'Euphrate et du Tigre. De là ils se dispersèrent sur la terre, de manière que les descendants des trois fils de Noé se répandirent de l'Orient à l'Occident, et du Nord au Midi, dans les trois parties de notre hémisphère.

« Les *enfants de* JAPHETH se portant vers le Nord, s'étendirent vers l'Orient et vers l'Occident; mais de manière qu'ils habitèrent principalement l'*Europe*.

« Les *enfants de* CHAM descendirent vers le Midi, en s'allongeant vers l'Occident et vers l'Orient; mais de telle façon, qu'ils peuplèrent spécialement l'*Afrique*, et que quelques-unes de leurs colonies pénétrèrent dans l'Asie jusqu'à la Chine.

« Les *enfants de* SEM restèrent où ils étaient; mais ils s'étendirent autour de leur première demeure, de manière qu'ils occupèrent particulièrement le centre de l'*Asie :* ce fut là que vécut la famille des patriarches jusqu'à ABRAHAM. »

Les hommes s'étaient répandus sur la terre; ils la couvraient de toutes parts.

Nemrod, petit-fils de Cham, homme vaillant et audacieux, excite les peuples qu'il veut dominer à construire la fameuse *Tour de Babel;* il pense qu'ils pourront de là braver Dieu et un nouveau déluge. La confusion des langues commence à la construction de cette tour, bâtie en l'an 2247 avant Jésus-

Christ, dans la terre de Sénaar, où devait s'élever Babylone.

Nous reviendrons aux grands travaux de cette époque; et nous puiserons nos renseignements à des sources diverses. La Chaldée, l'Égypte, avaient alors atteint un assez haut degré de civilisation. Mais, pour le moment, reprenons la tradition biblique; il n'est pas de livre où le récit historique soit aussi bien enchaîné que dans celui-là.

Abraham.

Abram, ou Abraham, était dans la *terre de Sénaar*, ou Chaldée; plus connue sous le nom d'Assyrie. Le Seigneur lui apparut et lui dit : « Sortez de votre « pays, de votre parenté, et de la maison de votre « père, et venez en la terre que je vous montre- « rai. »

Dieu lui promit de le bénir, de faire sortir de lui un grand peuple, et de rendre son nom célèbre. C'était en 1921 avant Jésus-Christ.

Abraham obéit; il part d'Haram alors âgé de soixante-quinze ans, avec Saraï sa femme, avec Loth, son neveu, et une nombreuse suite attachée à sa famille. Il possédait de grands biens, en troupeaux surtout.

Abraham passe au travers de pays divers, et arrive en un lieu appelé Sichem, sur la terre de Chanaan, qui était au midi entre la *mer et le désert d'Arabie*. La famine les ayant surpris, il va en Égypte (1920 avant Jésus-Christ), avec Saraï, sa femme,

qu'il fait passer pour sa sœur auprès du roi Pharaon. Il reçut du roi, à cause d'elle, des brebis, des bœufs, des ânes, des serviteurs et des servantes, des ânesses et des chameaux. Abraham sort de l'Égypte, et retourne vers la terre de Chanaan, avec de grandes richesses en argent, en or et en troupeaux. S'il faut en croire Flavius Joseph, Abraham se montra supérieur en savoir aux prêtres et aux sages de la cour de Pharaon, « il voulut bien même, dit-il, leur en« seigner l'arithmétique et l'astrologie qui leur « étaient inconnues, et c'est par lui que les sciences « sont passées des Chaldéens aux Egyptiens, et des « Égyptiens aux Grecs. »

Abraham étant retourné dans la terre de Chanaan avec ses troupeaux et tout son monde, il s'éleva une querelle entre ses gens et ceux de Loth, son neveu, ce qui les obligea de se séparer. « Abraham, dit la Bible, demeura dans la terre de Chanaan, et Loth dans les villes qui étaient aux environs du Jourdain; et il habita dans Sodome. Or, les habitants de Sodome étaient devant le Seigneur des hommes perdus de vices; et leur corruption était montée à son comble.

« En ce temps-là, Amraphel, roi de Sénaar; Arioch, roi du Pont; Chodorlahomor, roi des Élamites; et Thadal, roi des Nations, firent la guerre contre Bara, roi de Sodome; contre Bersa, roi de Gomorrhe; contre Senaab, roi d'Adama; contre Séméber, roi de Séboïm; et contre le roi de Bala, qui est le même que Segor » (*la Bible*).

Les quatre premiers rois étaient des Assyriens; ils avaient précédemment battu, forcé les cinq autres rois à leur payer tribut pendant douze ans; ceux-ci, à la treizième année, qui était le terme du traité, avaient cru ne plus rien devoir ; mais les Assyriens ne l'entendirent pas ainsi, et de là la nouvelle invasion. Les rois des bords du Jourdain s'étaient mis en défense, mais ils furent encore vaincus. « Les vainqueurs, dit la Bible, ayant pris toutes les richesses et les vivres de Sodome et de Gomorrhe, se retirèrent, et ils emmenèrent aussi Loth, fils du frère d'Abraham, qui demeurait dans Sodome, et tout ce qui était à lui » (1912 avant Jésus-Christ).

Abraham, instruit du sort de son neveu, rassemble ses gens, se met à la poursuite des Assyriens vainqueurs, les atteint, les attaque, les met en fuite, délivre Loth et reprend tout le butin. Les rois du pays, qui avaient été vaincus, allèrent au devant du patriarche et le félicitèrent, bien que la victoire qu'Abraham venait de remporter avec trois cent dix-huit de ses plus braves serviteurs, eût eu de quoi les faire rougir. Ces rois avaient félicité Abraham, « mais Melchisedech, roi de Salem (ou Jérusalem), *offrant du pain et du vin, parce qu'il était prêtre du Dieu très haut, bénit Abraham, en disant : Qu'Abram soit béni du Dieu très haut, qui a créé le ciel et la terre*, et que le Dieu très haut soit béni, lui qui, par sa protection, vous a mis vos ennemis entre les mains ; *alors Abram lui donna la dîme de tout ce qu'il avait pris* »(*la Bible*).

Saraï ne pouvait avoir d'enfant, elle dit à Abraham, son époux, de prendre Agar, la servante égyptienne. Cette servante conçut; en devint très fière, et méprisa Saraï sa maîtresse; Saraï s'en plaignit à son époux, exigea impérieusement, et Agar fut chassée; puis elle revint, un ange le lui ayant ordonné. Agar enfanta *Ismaël* (1910 avant Jésus-Christ), qui devint le père de ces *Ismaélites* qui formèrent l'une de ces peuplades arabes, peuplades intrépides que l'on peut battre, soumettre et non conserver dans la soumission.

La *circoncision* devint la marque de l'alliance de Dieu avec Abraham (1910 avant Jésus-Christ). Dieu lui dit : « Vous circoncirez votre chair, afin que « cette *circoncision* soit la marque de l'alliance que « je fais avec vous. L'enfant de huit jours sera circon- « cis parmi vous; et dans la suite de toutes les gé- « nérations, tous les enfants mâles, tant *les esclaves* « qui seront nés en votre maison, que tous ceux « que vous *aurez achetés* et qui ne seront point de « votre race, seront circoncis..... *tout* mâle dont la « chair n'aura point été circoncise, sera exterminé « du milieu de son peuple. »

Ces dernières paroles que la Bible prête à Dieu, sont trop barbares pour émaner de la Divinité. Elles ne prouvent qu'une chose : l'intolérance et la rudesse de l'hébreu.

Passons rapidement sur la destruction des villes de Gomorrhe et de Sodome, dont les habitants étaient si corrompus, et sur lesquelles Dieu fit descendre

du ciel une pluie de soufre et de feu (1910 av.J-C.). Nous ne parlons pas de Loth et de ses deux filles, qui croyaient à la fin du monde, et que leur simplicité rendit incestueuses : les deux enfants qu'elles mirent au jour furent les chefs des *Moabites* et des *Ammonites*.

Jacob.

Abraham eut un fils de Saraï, ou Sara ; ce fils, c'est Isaac (1896 av. J.-C.). Isaac épousa dans la suite Rebecca, et en eut deux fils, Esaü et Jacob (1836 av. J.-C.). Le premier fut le cultivateur, le second le berger, ou plutôt, il vivait retiré dans la maison, auprès de sa mère. Esaü perdit son droit d'aînesse ; le laboureur fut frustré au bénéfice du futur pasteur.

Abel avait été préféré à Caïn ; Jacob l'emporta sur Esaü.

Celui qui veille sur les troupeaux obtient toujours sur celui qui mouille la terre de ses sueurs une préférence marquée. Cela devait être au milieu d'un peuple pasteur et nomade. Cependant le jeune Jacob n'avait obtenu la bénédiction et les droits de son aîné, que grâce aux ruses de Rebecca, et en trompant Isaac, son père, alors aveugle, auprès duquel il s'était fait passer pour Esaü.

Esaü menaçait de se venger ; Rebecca éprouvait de la crainte pour le plus chéri de ses fils ; Jacob n'était plus en sûreté et comprit qu'il devait fuir pour échapper au ressentiment d'un frère. Il partit

pour la Mésopotanie; arriva chez Laban, le père de sa mère, qui habitait Haran (1759 av. J.-C.). Il se mit à son service, et au bout de sept ans il épousa Lia, puis Rachel, ses deux cousines; il dut servir quatorze ans comme pasteur pour s'acquitter envers son oncle, qui lui avait donné ses deux filles en mariage. Je refuse de dire de quelle manière Laban avait trompé son neveu.

Jacob eut des enfants de ses deux femmes, ainsi que de leurs deux servantes, Bala et Zelpha.

Ayant fait un long séjour chez Laban, il s'était enrichi outre mesure, à tel point qu'un jour il entendit ses beaux- frères qui s'entredisaient : « Jacob a enlevé tout ce qui était à notre père, et il est devenu « puissant en s'enrichissant de son bien. »

La Bible, d'où j'ai tiré les paroles ci-dessus, poursuit ainsi : « Il remarqua aussi que Laban ne le regardait pas de même œil qu'auparavant; et de plus le Seigneur même lui dit : Retournez au pays de vos pères et de votre famille, et je serai avec vous. »

Jacob profita de ce que Laban était absent et s'enfuit avec ses femmes et ses richesses. Rachel avait dérobé les idoles de son père (1739). Laban se met à la poursuite de son gendre et l'atteint; ils se font de mutuels reproches, et finissent par se réconcilier. Ils avaient joué au plus fin; Jacob l'avait emporté; cela ne pouvait être un crime irrémissible aux yeux du beau-père, qui retourna sur ses pas, pendant que le gendre continuait sa route.

Mais Jacob sort d'un danger pour tomber dans

un autre.... Esaü, instruit de son arrivée va au devant de lui le cœur irrité. Les deux frères avancent l'un vers l'autre ; ils se voient.

La Bible dit : « Jacob levant les yeux vit Esaü qui s'avançait avec quatre cents hommes, et il partagea les enfants de Lia, de Rachel et des deux servantes. Il mit à la tête les deux servantes avec leurs enfants; Lia et ses enfants au second rang ; Rachel et Joseph au dernier. Et lui s'avançant, *adora Esaü, et se prosterna sept fois en terre jusqu'à ce que son frère fût proche de lui.*

« Alors Esaü courut au devant de son frère, l'embrassa, le serra étroitement, et le baisa en versant des larmes. Et ayant levé les yeux, il vit les femmes et leurs enfants, et il dit à Jacob : Qui sont ceux-là? Sont-ils à vous? Jacob lui répondit : Ce sont les petits enfants que Dieu a donnés à votre serviteur.

« Et les servantes s'approchèrent avec leurs enfants, le saluèrent profondément. Lia s'approcha avec ses enfants, et l'ayant aussi *adoré*, Joseph et Rachel l'*adorèrent* les derniers.

« Alors Esaü lui dit : Quelles sont ces troupes que j'ai rencontrées? Jacob lui répondit : Je les ai envoyées pour trouver grâce devant mon Seigneur. Esaü lui répondit : J'ai des biens en abondance, mon frère; gardez pour vous ce qui est à vous. »

Après avoir accepté les présents que Jacob lui offrait avec insistance, Esaü se retire en Seïr, par le même chemin qu'il était venu. Les deux frères s'étaient séparés en bonne intelligence.

« Et Jacob, dit la Bible, vint à Socoth, où ayant bâti une maison et dressé ses tentes, il appela ce lieu-là Socoth, qui veut dire, *les tentes*.

« Il passa ensuite jusqu'à Salem (Jérusalem), qui est une ville des Sichimites, dans le pays de Chanaan, et il demeura près de cette ville depuis son retour de Mésopotanie, qui est en Syrie (Assyrie).

« Il acheta une partie du champ dans lequel il avait dressé ses tentes, *et en paya cent agneaux* aux enfants d'Hémor, père de Sichem. Et ayant dressé là un autel, il y invoqua le Dieu très fort d'Israël » (1737 av. J.-C.).

Scène de mœurs Orientales.

Voici ce qui se passa dans ce même pays en 1729 avant Jésus-Christ. C'est une peinture de mœurs des plus remarquables ; et il ne faut pas oublier que c'est la Bible qui parle :

« Alors Dina, fille de Lia, sortit pour voir les femmes de ce pays-là; et Sichem, fils d'Hémor Hevéen, prince du pays, l'ayant vue, conçut un grand amour pour elle, l'enleva et dormit avec elle par force et par violence.

« Son cœur demeura fortement attaché à cette fille; et la voyant triste, il tâcha de la gagner par des caresses. Il alla ensuite trouver Hémor, son père, et lui dit : Faites-moi épouser cette fille.

« Jacob ayant été averti de cette violence lorsque ses enfants étaient absents et occupés à la conduite

de leurs troupeaux, il ne parla de rien jusqu'à ce qu'ils fussent revenus.

« Cependant Hémor, père de Sichem, vint pour lui parler. En même temps les enfants de Jacob revinrent des champs; et ayant appris ce qui était arrivé, ils entrèrent dans une grande colère, à cause de l'action honteuse que cet homme avait commise contre la maison d'Israël, en violant et traitant si outrageusement la fille de Jacob.

« Hémor leur parla donc, et leur dit : Le cœur de mon fils Sichem est fortement attaché à votre fille. *Donnez-la lui donc pour épouse, allions-nous réciproquement les uns les autres; donnez-nous vos filles en mariage, et prenez aussi les nôtres.*

« Sichem dit aussi au père et aux frères de la fille : Que je trouve grâce devant vous, et je vous donnerai tout ce que vous désirerez. Faites monter ses droits aussi haut que vous voudrez; demandez des présents, et je vous donnerai de tout cœur ce que vous voudrez; donnez-moi seulement cette fille, afin que je l'épouse.

« Les enfants de Jacob répondirent à Sichem et à son père, *avec dessein de les tromper*, étant tout transportés de colère, à cause de l'outrage fait à leur sœur, et ils leur dirent : Nous ne pouvons faire ce que vous demandez, ni donner notre sœur à un homme incirconcis ; ce qui est une chose défendue et abominable parmi nous. Mais nous pourrons bien faire alliance avec vous, pourvu que vous vouliez devenir semblables à nous, et que tous les mâles

qui sont parmi vous soient circoncis. Nous vous donnerons alors nos filles en mariage, et nous prendrons les vôtres ; nous demeurerons avec vous, et nous ne serons plus qu'un peuple avec vous.

« Si vous ne voulez point être circoncis, nous reprendrons notre fille, et nous nous retirerons.

« Cette offre plut à Hémor et à Sichem, son fils; et ce jeune homme ne différa pas davantage à exécuter ce qu'on lui avait proposé ; parce qu'il aimait cette fille avec passion. Or, il était le plus considéré de la maison de son père.

« Étant donc entré dans l'assemblée qui se tenait à la porte de la ville (1), ils parlèrent ainsi au peuple :

« Ces personnes sont des gens paisibles, qui veulent habiter avec nous. Permettons-leur de *trafiquer* (2) dans cette terre, et de la labourer, étant spacieuse et étendue comme elle est, et ayant besoin de gens qui s'appliquent à la cultiver ; nous prendrons leurs filles en mariage, et nous leur donnerons les nôtres. Il n'y a qu'une chose qui pourrait différer un si grand bien, qui est qu'auparavant nous devons circoncire tous les mâles parmi nous, pour nous conformer à la coutume de ce peuple. Et après cela, leurs biens, leurs troupeaux et tout ce qu'ils possèdent sera à nous ; donnons-leur seule-

(1) On voit fréquemment dans les Histoires anciennes que les assemblées populaires se tenaient aux portes des villes.

(2) On le voit, les juifs ont toujours *trafiqué*.

ment cette satisfaction, et nous demeurerons tous ensemble, *pour ne plus faire qu'un seul peuple.*

« Ils s'accordèrent tous à cette proposition ; et tous les mâles furent circoncis.

« *Mais le troisième jour d'après, lorsque la douleur des plaies de la circoncision est plus violente*, deux des enfants de Jacob, Siméon et Lévi, qui étaient frères de DINA, entrèrent hardiment dans la ville *l'épée à la main, tuèrent tous les mâles ; et entre autres Hémor et Sichem, et ensuite ils amenèrent*, de la maison de Sichem, leur sœur Dina.

« Après qu'ils furent sortis, *les autres enfants de Jacob se jetèrent sur les morts, pillèrent toute la ville pour venger l'outrage fait à leur sœur ; prirent les brebis, les bœufs et les ânes des habitants, ruinèrent tout ce qui était dans les maisons et dans les champs, et amenèrent leurs femmes captives avec leurs petits enfants.*

« Après cette exécution si violente, Jacob dit à Siméon et à Lévi : Vous m'avez mis tout en désordre, et vous m'avez rendu odieux aux Chananéens et aux Phérézéens qui habitent ce pays. *Nous ne sommes que peu de monde ; et ils s'assembleront tous pour m'attaquer et me prendront avec toute ma maison.*

« Ses enfants lui répondirent : Devaient-ils abuser ainsi de notre sœur comme d'une prostituée? »

Les enfants de Jacob ne commettent-ils pas là un odieux guet-à-pens ? Sichem, le fils du roi, est coupable ; mais que ne fait-il pas pour se faire par-

donner sa faute? Combien lui et son père se montrent liants, généreux envers des étrangers? Mais ces étrangers sont sans bonne foi et ont un cœur de roche : aussi massacrent-ils tous les mâles qu'ils peuvent atteindre; ils pillent les richesses; ils détruisent ce qu'ils ne peuvent emporter; ils réduisent en esclavage les femmes et les enfants..... Quelle hypocrisie, quelle barbarie, et comment pourrions-nous, après de telles exécutions, croire à la sainteté des vieilles mœurs!... Non, il n'est pas vrai que la perfection même soit à l'origine des choses, et qu'il n'y ait point de progrès à réaliser. Rien n'est plus orgueilleux, plus corrompu que le sauvage. Mais il est vrai qu'il unit à ses vices un certain enthousiasme qui fait sa force et sa vertu.

Lorsque Ésaü alla tout en colère au devant de son frère, et que ce frère en fut averti, « Jacob eut une grande peur, dit la Bible; et dans la frayeur dont il fut saisi, il divisa en deux bandes tous ceux qui étaient avec lui et les troupeaux, les brebis, les bœufs et les chameaux, en disant : Si Ésaü veut attaquer une des troupes, l'autre, qui restera, sera sauvée. » Ici le même caractère se manifeste.

Est-il possible que Jacob n'eût point connu l'affreux dessein de ses enfants? que tant de crimes se soient commis sous ses yeux sans qu'il ait pu s'y opposer? Ce patriarche était donc sans autorité, sans influence sur sa famille? et encore, qu'est-ce qui l'inquiète, qui le frappe le plus? que dit-il après le massacre dont ses fils se sont rendus coupables?

le voici : « Vous m'avez mis tout *en désordre*, et vous m'avez rendu odieux aux Chananéens et aux Phérézéens qui habitent ce pays. *Noue ne sommes que peu de monde ; et ils s'assembleront tous pour m'attaquer, et me prendront avec toute ma maison.* » Ainsi sa plainte n'a pas pour objet les malheureuses victimes, mais sa propre conservation ; et ce qui le prouve encore, c'est qu'il n'empêcha pas de prendre *les brebis, les bœufs, les ânes des habitants, et d'amener leurs femmes captives avec leurs enfants.* Ce tableau des mœurs patriarcales est des plus hideux. Jacob unit donc à sa poltronerie, la cupidité, la ruse et le désir de posséder le bien d'autrui, n'importe par quel moyen.

Cependant, disons-le, il se trouve dans cet homme de la naïveté, de la bonhommie, quelque chose qui attache, et ses malheurs futurs nous le feront aimer.

Je n'ai point parlé des rêves mystérieux de Jacob ; que l'on sache seulement que Dieu le bénit de nouveau et lui dit : Vous ne serez plus appelé Jacob ; mais *Israël* sera votre nom » (la Bible).

Les deux frères, Ésaü et Jacob, s'étant réconciliés après vingt ans de séparation et de haine, l'aîné retourna, comme nous l'avons dit, à Seïr ; et peu après, il se retira sur les montagnes de ce même pays, ce que la Bible exprime en ces termes : « Or, Ésaü prit ses femmes, ses fils, ses filles, et toutes les personnes de sa maison, son bien, ses bestiaux, et tout ce qu'il possédait dans la terre de Chanaan,

s'en alla en un autre pays, et se retira d'auprès de son frère Jacob. Car, comme ils étaient extrêmement riches, ils ne pouvaient demeurer ensemble, et la terre où ils étaient comme étrangers ne pouvait les contenir à cause de la multitude de leurs troupeaux. Ésaü, appelé aussi Edom, habita donc sur la montagne de Seïr. »

Ésaü, appelé aussi Edom, ou Iduméen, avait épousé des femmes d'entre les filles de Chanaan, c'étaient Ada et Oolibama; il épousa aussi Basémath, fille d'Ismaël et sœur de Nabajoth, qu'il *aima plus*, suivant Flavius Joseph, *que nulle autre de ses femmes*; il eut d'elle une nombreuse postérité, qui se répandit et forma des principautés diverses, qu'il serait trop long d'énumérer. Les Arabes seraient nés d'Ésaü, où ils auraient au moins puisé en lui de nouvelles forces.

Jacob, après le meurtre que ses enfants avaient commis sur Hémor, sur Sichem son fils, et sur tous les habitants de Salem ou Jérusalem, se hâta de se retirer à Luza, surnommée Bethel, dans le pays de Chanaan (1729 av. J.-C.); il avait douze fils de Lia, Rachel, Bala et Zelpha, ses quatre femmes, et voici comment la Bible nous en parle :

« Les fils de Lia étaient Ruben, l'aîné de tous, Siméon, Lévi, Juda, Issachat et Zabulon.

« Les fils de Rachel sont Joseph et Benjamin.

« Les fils de Bala, servante de Rachel, Dan et Nephthali.

Les fils de Zelpha, servante de Lia, Gad et Aser. Ce sont là les enfants de Jacob qu'il eut en Mésopotanie, qui est en Syrie, excepté Benjamin. »

Jacob avait habité vingt ans chez Laban, son beau-père, et Benjamin, le plus jeune de ses fils, était seul né dans le pays de Chanaan. On ne dit rien ici des filles de Jacob, mais il en avait, et nous avons parlé ci-dessus de Dina, qui fut violée par Sichem, et que ses frères vengèrent avec tant de cruauté, bien qu'ils ne fussent pas eux-mêmes d'une grande chasteté. La Bible dit : « Ruben dormit avec Bala, qui était femme de son père, et cette action ne put lui être cachée. » Cependant Jacob n'en témoigna son mécontentement que beaucoup plus tard.

Joseph, fils de Jacob, et ses frères.

L'histoire de Joseph, fils de Jacob, est pleine de charme et d'intérêt. Il faut donc que nous entrions à ce sujet dans les plus amples détails. Souvenons-nous que la famille du patriarche était toujours à Bethel, que nous croyons être Bethlem. Laissons parler la Bible :

« Jacob demeura dans le pays de Chanaan, où son père avait été comme étranger. Et voici ce qui regarde sa famille. Joseph, âgé de seize ans, et n'étant encore qu'enfant, conduisait le troupeau de son père avec ses frères, et il était avec les enfants de Bala et de Zelpha, femmes de son père. Il accusa alors ses frères devant son père d'un crime énorme.

« *Israël* (Jacob) aimait Joseph plus que tous ses autres enfants, parce qu'il l'avait eu étant déjà vieux, et il lui avait fait faire une robe de plusieurs couleurs.

« Ses frères voyant donc que leur père *l'aimait plus que tous les autres enfants, le haïssaient*, et ne pouvaient lui parler avec douceur.

« Il arriva aussi que Joseph rapporta à ses frères un songe qu'il avait eu, qui fut encore la semence d'une grande haine. Car il leur dit : Écoutez le songe que j'ai eu. Il me semblait que je liais avec vous des gerbes dans le champ, que ma gerbe se leva et se tint debout, et que les vôtres étant autour de la mienne l'adoraient

« Ses frères lui répondirent : *Est-ce que vous serez notre roi, et que nous serons soumis à votre puissance!* Ces songes et ces entretiens allumèrent donc encore davantage l'envie et la haine qu'ils avaient conçues contre lui.

« Il eut encore un autre songe qu'il raconta à ses frères, en leur disant : J'ai cru voir en songe que le soleil et la lune, et onze étoiles, m'adoraient. Lorsqu'il eut rapporté ce songe à son père et à ses frères, son père lui en fit réprimande, et lui dit : Que voudrait dire ce songe que vous avez eu? Est-ce que votre mère, vos frères et moi nous vous adorerons sur la terre ?

« Ainsi ses frères étaient transportés d'envie contre lui ; mais le père considérait tout ceci avec attention et dans le silence. »

C'était en l'année 1729 avant J.-C., les fils aînés de Jacob gardaient les troupeaux, lorsque leur père leur envoya Joseph, avec recommandation de les surveiller et de lui rapporter tout ce qui se passait. En le voyant venir, les frères de Joseph se dirent l'un à l'autre : *Voici notre songeur*, et, la colère les animant de plus en plus, ils résolurent de le tuer. Ils crurent qu'ils pourraient cacher leur crime et faire croire à Jacob que son jeune fils était devenu la proie d'une bête sauvage.

Cependant ils modifièrent leur résolution sur le conseil de Ruben, et au lieu de tuer leur frère de leurs propres mains, ils le descendirent dans une vieille citerne desséchée. Cependant le remords commençait à pénétrer en leurs âmes. Dans ces entrefaites, et pendant qu'ils prenaient leur repas, ils virent, dit la Bible, « des Ismaélites qui passaient et qui portaient sur leurs chameaux des parfums, de la résine et de la myrrhe, et s'en allaient en Égypte. »

Juda conseilla à ses frères de ne point laisser mourir Joseph, mais de le vendre plutôt à ces Ismaélites. Tous y consentirent. Ils le tirèrent donc de la citerne, et le vendirent *vingt pièces d'argent* (1) à ces marchands du pays de Madian, qui le menèrent en Égypte. Joseph avait alors dix-sept ans (1729 av. J.-C.).

Les fils de Jacob ayant retenu la robe de leur frère, la trempent dans le sang d'un chevreau, et

(1) On voit que les pièces d'argent datent de loin.

l'envoient à leur vieux père par des étrangers, qui, obéissant aux commandements qu'ils ont reçus, lui disent qu'ils l'ont trouvée.

« Le père l'ayant reconnue, dit : C'est la robe de mon fils ; une bête cruelle l'a dévoré ; une bête a dévoré Joseph. Et ayant déchiré ses vêtements, il se couvrit d'un cilice, pleurant son fils fort longtemps... » (la Bible).

« Cependant les Madianites (ou Ismaélites) vendirent Joseph en Egypte à Putiphar, *eunuque* de Pharaon, *et général* de ses troupes » (la Bible).

Joseph devint l'intendant de la maison de Putiphar, et il la fit prospérer. Mais la femme de Putiphar s'étant éprise du jeune Hébreu, lui dit : « *Dormez avec moi.* »

Joseph résista à la séduction, et demeura fidèle à son maître ; mais cette femme, se croyant méprisée, s'irrita, appela à son secours le mensonge et la ruse, et fit croire à son mari que l'intendant Joseph avait voulu la corrompre. Putiphar se montra crédule, et le fils de Jacob fut enfermé dans une prison. Le geôlier ou le gouverneur de cette prison s'intéressa au sort du captif (1718 av. J.-C.).

« Il arriva ensuite, dit la Bible, que deux *eunuques* du roi d'Égypte, son grand-échanson et son grand-panetier, offensèrent leur seigneur, et Pharaon, étant en colère, les fit mettre dans la prison du général de ses troupes, où Joseph était prisonnier. »

Joseph étant devenu le serviteur de ces deux

eunuques, que des songes tourmentaient, leur prédit ce qui devait leur arriver (1716).

Le grand-panetier, auquel il avait dit : « Les trois corbeilles signifient que vous avez encore trois jours à vivre, après lesquels Pharaon vous fera couper la tête, et vous fera ensuite *attacher à une croix* (1), où les oiseaux déchireront votre chair, » mourut en effet comme il le lui avait annoncé. La prédiction faite au grand-échanson se vérifia de même, mais d'une manière plus heureuse : il sortit de prison, reprit sa place auprès du roi, mais il oublia Joseph, l'interprète des songes auquel il avait fait les plus belles promesses.

« Deux ans après, dit la Bible, Pharaon eut un songe. Il lui semblait qu'il était sur le bord du fleuve du Nil, d'où sortaient sept vaches fort belles et extrêmement grasses qui paissaient dans le marécage ; qu'ensuite il en sortit sept autres toutes défigurées et extraordinairement maigres, qui paissaient aussi sur le bord du même fleuve, en des lieux pleins d'herbes ; et que ces dernières dévorèrent les premières qui étaient si grasses et si belles.

« Pharaon s'étant éveillé, se rendormit, et il eut un second songe : il vit sept épis pleins de grains et très beaux, qui sortaient d'une même tige ; il en vit aussi paraître sept autres fort maigres, qu'un vent brûlant avait desséchés, et ces derniers dévorèrent les premiers qui étaient si beaux. Pharaon, s'étant

(1) On voit que le supplice de la croix remonte fort haut.

éveillé le matin, fut saisi de frayeur ; et ayant fait venir les devins et tous les sages d'Égypte, il leur raconta son songe, sans qu'il s'en trouvât un seul qui pût l'interpréter. »

Le grand-échanson se souvint alors de Joseph, et il ne manqua pas d'en parler au roi. Le fils de Jacob fut tiré de sa prison, on le fit raser, on lui fit changer d'habits, et il fut présenté devant Pharaon, auquel il donna l'explication que voici :

« Les sept vaches si belles et les sept épis si pleins de grains signifient sept années d'abondance; les sept vaches maigres et défaites qui sont sorties du fleuve après les premières, et les sept épis maigres et frappés d'un vent brûlant, marquent sept autres années d'une famine qui doit arriver » (la Bible).

Il devait donc y avoir sept années d'abondance et ensuite sept années de stérilité, et de misère, et de mort ; le fils de Jacob avait trente ans lorsqu'il fit cette prédiction.

Pharaon crut à Joseph, l'établit son gouverneur sur toute l'Égypte, et de grands honneurs lui furent rendus ; le roi lui fit *épouser Aséneth*, fille de Papharé, *prêtre d'Héliopolis* (**1716** av. J.-C.).

La Bible dit : « Les sept années de fertilité vinrent donc, et le blé ayant été mis en gerbes, fut serré ensuite dans les greniers de l'Égypte. On mit aussi en réserve dans toutes les villes cette grande abondance de grains; car il y eut une si grande quantité de froment, qu'elle égalait le sable de la mer, et qu'elle ne pouvait pas même se mesurer. »

Ce fut pendant ces belles années que Joseph eut deux fils, Manassé et Éphraïm.

« Ces sept années de fertilité d'Égypte étant donc passées, les sept années de stérilité vinrent ensuite, selon la prédiction de Joseph : une famine survint dans tout le monde; mais il y avait du blé dans toute l'Égypte.

« Le peuple étant pressé de la famine, cria à Pharaon, et lui demanda de quoi vivre. Alors il leur dit : Allez trouver Joseph, et faites tout ce qu'il vous dira.

« Cependant la famine croissait tous les jours dans toute la terre; et Joseph, ouvrant tous les greniers, vendait du blé aux Égyptiens, tourmentés eux-mêmes de la famine. Et on venait de toutes les provinces en Égypte pour acheter de quoi vivre, et pour trouver quelque soulagement dans la rigueur de cette famine » (la Bible).

Dans ce temps de crise générale, Jacob manqua aussi de blé. Ayant entendu dire qu'on en vendait en Égypte, il y envoya ses enfants pour en faire provision. « Les dix frères de Joseph allèrent donc en Égypte, dit la Bible, pour acheter du blé » (1707 av. J.-C.).

Le plus jeune de tous, Benjamin, était resté seul auprès de son père.

« Ils entrèrent dans l'Égypte avec les autres qui y allaient pour y acheter du blé, parce que la famine était dans le pays de Chanaan » (la Bible).

Ils s'approchèrent de Joseph et l'adorèrent. Jo-

seph « les reconnut, et leur parla assez rudement, comme à des étrangers. Il leur dit : D'où venez-vous ? Ils lui répondirent : Nous venons du pays de Chanaan pour acheter ici de quoi vivre.

« Et quoiqu'il connût bien ses frères, il ne fut pas néanmoins connu d'eux.

« Alors se souvenant des songes qu'il avait eus autrefois, il leur dit : Vous êtes des espions, et vous êtes venus ici pour considérer les endroits les plus faibles de l'Égypte.

« Ils lui répondirent : Seigneur, cela n'est pas ainsi; nous sommes tous enfants d'un seul homme; nous venons avec des pensées de paix, et vos serviteurs n'ont aucun mauvais dessein. Ils ajoutèrent : Nous étions douze frères, tous enfants d'un même homme, dans le pays de Chanaan, et vos serviteurs. Le dernier de tous est avec notre père, et l'*autre* n'est plus au monde.

« Voilà, dit Joseph, ce que je disais : Vous êtes des espions; vous ne sortirez pas d'ici jusqu'à ce que le dernier de vos frères y soit venu. Envoyez l'un de vous pour l'amener... Il les fit mettre en prison pour trois jours, et le troisième jour, il les fit sortir de prison et leur dit : Faites ce que je vous dis, et vous vivrez; car je crains Dieu. Amenez-moi le dernier de vos frères, afin que je puisse reconnaître si ce que vous dites est véritable... Ils firent ce qu'il leur avait ordonné » (la Bible).

Dans le secret, ils s'entretenaient de Joseph et se reprochaient leur crime, mais ils ne se doutaient

pas que Joseph les entendait et les comprenait ; car jusque-là il ne leur avait parlé qu'avec le secours d'un interprète. Leurs paroles émurent Joseph, qui se retira pour un peu de temps, et versa des larmes. Il revint et leur parla de nouveau. La Bible dit :

« Il fit prendre Siméon, et le fit lier devant eux, et il commanda en secret à ses officiers d'emplir leurs sacs de blé, et de mettre dans le sac de chacun d'eux l'argent qu'ils avaient donné, en y ajoutant encore des vivres pour se nourrir pendant le chemin : ce qui fut exécuté aussitôt.

« Les frères de Joseph s'en allèrent donc, emportant leur blé sur leurs ânes ; et l'un deux ayant ouvert son sac dans l'hôtellerie pour donner à manger à son âne, vit son argent à l'entrée du sac, et il dit à ses frères : On m'a rendu mon argent ; le voici dans mon sac. Ils furent tous saisis d'étonnement et de trouble, et ils s'entredisaient : Quelle est cette conduite de Dieu sur nous » (la Bible) ?

Ils arrivèrent auprès de Jacob, et lui dirent ce qui leur était arrivé, et ce que demandait le gouverneur d'Égypte.

Jacob s'écria : « Joseph n'est plus au monde, Siméon est en prison, et vous voulez encore m'enlever Benjamin !... » Et il ne voulut point le laisser aller, malgré les promesses que lui fit Ruben, de le ramener *certainement*.

Cependant la famine s'était encore accrue, le blé apporté d'Égypte était épuisé, et Jacob commanda de nouveau à ses enfants de retourner à la provision.

Ils répondirent qu'ils ne le pouvaient sans amener Benjamin avec eux.

« *Israël* leur dit : C'est pour mon malheur que vous lui avez appris que vous aviez encore un frère. » Ils lui répondirent qu'ils y avaient été amenés par les paroles du gouverneur de l'Égypte, et qu'au reste, ils ne pouvaient pas prévoir qu'il leur dirait : *Amenez-moi avec vous votre jeune frère* » (la Bible).

Vaincu par les sollicitations de ses fils et par le besoin, Jacob consentit enfin à laisser partir Benjamin.

« Si c'est, dit-il, une nécessité *absolue*, faites ce que vous voudrez; prenez avec vous des plus excellents fruits de ce pays-ci pour en faire présent à celui qui commande; un peu de résine, de miel, de storax, de mirrhe, de térébenthine et d'amandes (1); portez aussi deux fois autant d'argent qu'au premier voyage, et reportez celui que vous avez trouvé dans vos sacs, de peur que ce ne soit une méprise. Enfin amenez votre frère avec vous, et allez vers cet homme » (la Bible).

Les fils de Jacob retournèrent donc en Égypte : c'était en 1706 av. J.-C.

« Joseph les ayant vus, et Benjamin avec eux, dit

(1) Je prie les lecteurs, ceux surtout pour lesquels j'écris plus particulièrement, de lire avec attention l'histoire de Joseph; ils apprendront à connaître les habitudes, les mœurs de l'Orient, et en même temps les productions naturelles de ces antiques et remarquables contrées.

à son intendant : Faites entrer ces personnes chez moi ; tuez des victimes et préparez un festin, parce qu'ils mangeront à midi avec moi.

« L'intendant exécuta ce qui lui avait été commandé, et il les fit entrer dans la maison.

« Alors étant saisis de crainte, ils s'entredisaient : C'est sans doute à cause de cet argent que nous avons emporté dans nos sacs, qu'il nous fait entrer ici pour faire retomber sur nous ce reproche, et nous opprimer en nous *réduisant en servitude*, et se saisissant de nos ânes.

« C'est pourquoi étant encore à la porte, ils s'approchèrent de l'intendant de Joseph et lui dirent : Seigneur, nous vous supplions de nous écouter » (la Bible). Ils lui dirent qu'ils avaient trouvé l'argent dans les sacs, qu'ils ne savaient pas qui pouvait l'y avoir introduit, et qu'ils étaient innocents.

L'intendant les rassura ; il fit ensuite sortir Siméon de prison, et le leur amena. La Bible dit :

« Après les avoir fait entrer dans la maison, il leur apporta de l'eau, ils se lavèrent les pieds, et il donna à manger à leurs ânes.

« Cependant ils tinrent leurs présents tout prêts, attendant que Joseph entrât sur le midi, parce qu'on leur avait dit qu'ils devaient manger en ce lieu-là.

« Joseph étant donc rentré dans sa maison, ils lui offrirent leurs présents qu'ils tenaient en leurs mains, *et ils l'adorèrent en se baissant jusqu'en terre.*

« Il les salua aussi en leur faisant bon visage, et il leur demanda : Votre père, ce bon vieillard dont

vous m'aviez parlé, vit-il encore? Se porte-t-il bien? Ils lui répondirent : Notre père, votre serviteur, est encore en vie et il se porte bien; et en se baissant profondément, *ils l'adorèrent.*

« Joseph levant les yeux, vit Benjamin son frère, fils de Rachel sa mère, et il leur dit : Est-ce là le plus jeune de vos frères dont vous m'aviez parlé? mon fils, ajouta-t-il, je prie Dieu qu'il vous conserve et vous soit toujours favorable.

« Et il se *hâta de sortir, parce que ses entrailles avaient été émues* en voyant son frère, et qu'il ne pouvait *plus retenir ses larmes. Passant donc dans une autre chambre, il pleura.*

« Et après s'être lavé le visage, il revint, se faisant violence, et dit à ses gens : Servez à manger.

« On servit Joseph à part, et ses frères à part; et les Égyptiens qui mangeaient avec lui furent aussi servis à part (car il n'est pas permis aux Égyptiens de manger avec les Hébreux, et ils croient qu'un festin de cette sorte serait profane).

« Ils s'assirent donc en présence de Joseph; l'aîné le premier, selon son rang, et le plus jeune selon son âge. Et ils furent extrêmement surpris en voyant les parts qu'il leur avait données, de ce que la part la plus grande était venue à Benjamin; car elle était cinq fois plus grande que celle des autres. Ils burent ainsi avec Joseph, et firent grande chère » (la Bible).

Après le dîner, « Joseph donna cet ordre à l'intendant de la maison, et lui dit : Mettez dans les sacs

de ces personnes autant de blé qu'ils pourront en tenir, et l'argent de chacun à l'entrée du sac; et mettez ma coupe d'argent à l'entrée du sac du plus jeune, avec l'argent qu'il a donné pour le blé. Cet ordre fut donc exécuté.

« Le lendemain, dès le matin, on les laissa aller avec leurs ânes chargés » (la Bible).

« Lorsqu'ils furent sortis de la ville, ainsi que Joseph l'avait ordonné, on les arrêta. Ils furent accusés par l'intendant d'avoir dérobé la coupe de son seigneur, et d'avoir rendu le mal pour le bien.

« Ils répondirent qu'ils étaient incapables d'une action si honteuse, et se disposèrent à se faire fouiller, en disant : « *Que celui* de vos serviteurs, que qu'il puisse être, à qui l'on trouvera ce que vous cherchez, *meure; et nous serons esclaves de mon seigneur* » (la Bible).

L'intendant leur répondit : Que ce que vous avez prononcé soit exécuté ! Mais celui-là seul qui se trouvera coupable sera mon esclave, et les autres s'en iront librement.

Les sacs furent mis à terre, et les onze frères ouvrirent chacun le sien.

« L'intendant les ayant fouillés, en commençant depuis le plus grand jusqu'au plus petit, trouva la coupe dans le sac de Benjamin.

« Alors, ayant déchiré leurs vêtements et rechargé leurs ânes ils revinrent à la ville.

« Juda se présenta le premier avec ses frères devant Joseph, qui n'était pas encore sorti du lieu où

il était ; et ils se prosternèrent tous ensemble à terre devant lui.

« Joseph leur dit : Pourquoi avez-vous agi ainsi avec moi? Ignorez-vous qu'il n'y a personne qui m'égale dans la science de deviner les choses cachées ?

« Juda lui dit : Que répondrons-nous à notre seigneur ? Que lui dirons-nous, et que pouvons-nous lui représenter avec quelque ombre de justice? Dieu a trouvé l'iniquité de vos serviteurs. Nous sommes tous les esclaves de mon seigneur, nous et celui à qui on a trouvé la coupe.

« Joseph répondit : Dieu me garde d'agir de la sorte. Que celui qui a pris ma coupe soit mon esclave ; et pour vous autres, allez en liberté retrouver votre père.

« Juda, s'approchant alors plus près de Joseph, lui dit avec assurance : Mon Seigneur, permettez, je vous prie, à votre serviteur de vous adresser la parole, et ne vous mettez pas en colère contre votre esclave ; car après Pharaon, c'est vous qui êtes mon Seigneur. Vous avez demandé d'abord à vos serviteurs : Avez-vous encore votre père ou quelque autre frère ? Et nous avons répondu, mon Seigneur : Nous avons un père qui est vieux et un jeune frère qu'il a eu dans sa vieillesse, dont le frère qu'il a eu de la même mère est mort ; il ne reste plus que celui-là, et son père l'aime tendrement. Vous dites alors à vos serviteurs : Amenez-le-moi ; je serai bien aise de le voir. Mais nous vous répondîmes : Mon

Seigneur : cet enfant ne peut quitter son père ; car s'il le quitte il le fera mourir. Vous dites à vos serviteurs : Si le dernier de vos frères ne vient avec vous, vous ne verrez plus mon visage.

« Lors donc que nous fûmes retournés vers notre père, votre serviteur, nous lui rapportâmes tout ce que vous aviez dit, mon Seigneur. Et notre père nous ayant dit quelque temps après : Retournez en Égypte pour nous acheter encore un peu de blé, nous lui répondîmes : Nous ne pouvons y aller seuls. Si notre jeune frère vient avec nous, nous irons ensemble ; mais à moins qu'il ne vienne, nous n'osons nous présenter devant celui qui commande en ce pays-là. Il nous répondit : Vous savez que j'ai eu deux fils de Rachel, ma femme. L'un d'eux étant allé aux champs, vous m'avez dit qu'une bête l'avait dévoré, et il ne paraît point jusqu'à cette heure. Si vous amenez encore celui-ci et qu'il lui arrive quelque accident dans le chemin, vous accablerez ma vieillesse d'une affliction qui la conduira au tombeau.

« Si je me présente donc à mon père, votre serviteur, et que l'enfant n'y soit pas, comme sa vie dépend de celle de son fils, lorsqu'il verra qu'il n'est point avec nous, il mourra, et vos serviteurs accableront sa vieillesse d'une douleur qui le mènera au tombeau.

« Que ce soit donc plutôt moi qui soit votre esclave, puisque je me suis rendu caution de cet enfant et que j'en ai répondu à mon père, en lui disant : Si je ne le ramène, je veux bien que mon

père m'impute cette faute, et qu'il ne me la pardonne jamais.

« Ainsi je demeurerai votre esclave, et servirai mon Seigneur à la place de l'enfant, afin qu'il retourne avec ses frères ; car je ne puis pas retourner vers mon père sans que l'enfant soit avec nous, de peur que je ne sois moi-même témoin de l'extrême affliction qui accablera mon père.

« Joseph ne pouvait plus se retenir ; et parce qu'il était environné de plusieurs personnes, il commanda que l'on fît sortir tout le monde, afin que nul étranger ne fût présent lorsqu'il se ferait connaître à ses frères. Alors les larmes lui tombèrent des yeux, il éleva fortement la voix, fut entendu des Égyptiens et de toute la maison de Pharaon, et dit à ses frères : *Je suis Joseph. Mon père vit-il encore ?* Mais ses frères ne purent point lui répondre, tant ils furent saisis de frayeur.

« Il leur parla donc avec douceur, et leur dit : Approchez-vous de moi. Et s'étant approchés de lui, il ajouta : Je suis Joseph, votre frère, que vous avez vendu à des marchands qui m'ont amené en Égypte.

« Ne craignez point, et ne vous affligez point de ce que vous m'avez vendu pour être conduit en ce pays-ci ; car Dieu m'a envoyé en Egypte avant vous pour votre salut. Il y a deux ans que la famine a commencé sur la terre, et il en reste encore cinq, pendant lesquelles on ne pourra ni labourer ni recueillir. Dieu m'a fait venir ici avant vous pour vous conserver la vie, et afin que vous puissiez avoir des vivres pour subsister. Ce n'est point par votre

conseil que j'ai été envoyé ici, mais par la volonté de Dieu, *qui m'a rendu comme le père de Pharaon, le grand maître de sa maison, et le prince de toute l'Égypte.*

« Hâtez-vous d'aller trouver mon père, et dites-lui : Voici ce que vous mande votre fils Joseph : Dieu m'a rendu comme le maître de toute l'Égypte, venez me trouver, ne différez point. Vous demeurerez dans la terre de Gessen ; vous serez près de moi, vous et vos enfants, et les enfants de vos enfants, vos brebis, vos troupeaux de bœufs et tout ce que vous possédez ; et je vous nourrirai là, parce qu'il reste encore cinq années de famine ; de peur qu'autrement vous ne périssiez avec toute votre famille et tout ce qui est à vous.

« Vous voyez de vos yeux, vous et mon frère Benjamin, que c'est moi qui vous parle de ma propre bouche. Annoncez à mon père quelle est la gloire dont je suis ici comblé, et tout ce que vous avez vu dans l'Égypte. Hâtez-vous de l'amener.

« Et s'étant jeté au coup de Benjamin, son frère, pour l'embrasser, il pleura ; et Benjamin pleura aussi en le tenant embrassé.

« Joseph embrassa aussi tous ses frères, il pleura sur chacun d'eux ; et après cela ils se rassurèrent pour lui parler.

« Aussitôt il se répandit un grand bruit dans toute la cour du roi, et on dit publiquement que les frères de Joseph étaient venus. Pharaon s'en réjouit avec toute sa maison ; et il dit à Joseph qu'il donnât ces ordres à ses frères : Chargez vos ânes de blé et retournez en Chanaan ; amenez de là votre père avec

toute votre famille, et venez me trouver ;... et hâtez-vous de revenir le plus tôt que vous pourrez, sans rien laisser de ce qui est dans vos maisons, parce que toutes les richesses de l'Égypte seront à vous.

« Les enfants d'Israël firent ce qui leur avait été ordonné ; et Joseph leur fit donner des charriots, des vivres pour le chemin, deux robes à chacun de ses frères, mais cinq des plus belles à Benjamin, et trois cents pièces d'argent.

« Il envoya autant d'argent et de robes pour son père, avec dix ânes chargés de tout ce qu'il y avait de plus précieux dans l'Égypte, et autant d'ânesses qui portaient du blé et du pain pour le chemin.

« Il renvoya donc ainsi ses frères, et leur dit en partant : Ne vous mettez point en colère pendant le chemin » (la Bible).

Les frères de Joseph, arrivés auprès de leur vieux père, lui dirent : « Votre fils Joseph est vivant, et *commande en Egypte.* » Ce que Jacob ayant entendu, « il se réveilla comme d'un profond sommeil. » On eut de la peine à lui persuader cette heureuse nouvelle ; et il dit enfin : « Je n'ai plus rien à souhaiter, puisque mon fils Joseph vit encore : j'irai, et je le verrai avant que je meure. » (la Bible)

Jacob se rendit au *Puits du jurement*, où il immola des victimes au Dieu de son père Isaac. Il eut une vision, et elle le raffermit dans ses résolutions. Il partit donc, amenant avec lui tout ce qu'il possédait dans le pays de Chanaan.

Il arriva sur les confins de l'Égypte, où il allait

se trouver réuni à ses douze fils, dont nous répétons les noms : Ruben, Siméon, Lévi, Juda, Issachar, Zabulon, Gad, Aser, Benjamin, Dan, Nephthali et Joseph. Les fils de Jacob étaient pères aussi, et la postérité du patriarche prenait un rapide accroissement.

Juda avait devancé son père. Joseph, averti de l'arrivée de sa famille, marche au-devant d'elle jusqu'en la terre de Gessen, où il la rencontra. Il vit son père, et *il se jeta à son cou et l'embrassa en pleurant.*

« Jacob dit à Joseph : Je mourrai maintenant avec joie ; puisque j'ai vu votre visage, et que je vous laisse après moi (1706 av. J.-C.).

« Joseph dit à ses frères et à toute la maison de son père : Je vais dire à Pharaon que mes frères et tous ceux de la maison de mon père, sont venus me trouver de la terre de Chanaan où ils demeuraient ; *que ce sont des pasteurs de brebis* qui s'occupent à nourrir des troupeaux, et qu'ils ont amené avec eux leurs brebis, leurs bœufs et tout ce qu'ils pouvaient avoir ; et lorsque Pharaon vous fera venir et vous demandera : Quelle est votre occupation ? vous lui répondrez : Vos serviteurs sont pasteurs depuis leur enfance jusqu'à présent, et nos pères l'ont toujours été comme nous. Vous direz ceci pour pouvoir demeurer dans la terre de Gessen ; parce que les Egyptiens ont en abomination tous les pasteurs de brebis. » (la Bible)

Joseph informa le roi de l'arrivée de sa famille, et lui présenta cinq de ses frères, qui, aux questions

de Pharaon, répondirent ainsi que leur frère le leur avait recommandé. Jacob fut également présenté : interrogé par le roi, il répondit : « Il y a *cent trente ans* que je suis voyageur ; » et ensuite il se retira en lui souhaitant toute sorte de bonheur.

Pharaon en avait donné l'ordre, et les proches de Joseph furent mis en possession de la ville de Rames, dans le pays le plus fertile de l'Égypte, où ils vécurent heureux. Ce fut dans cette terre, appelée terre de Gessen, que Jacob mourut, après avoir prophétisé et béni sa famille. C'était en l'année 1689 avant Jésus-Christ. Il avait cent quarante-sept ans ; et en avait passé dix-sept en Egypte.

Rien de plus touchant que les aventures de Joseph. Il y a d'ailleurs dans toute son histoire des peintures de mœurs orientales et patriarcales du plus haut intérêt. Je n'ai donc pas cru fatiguer mon lecteur en lui soumettant un tableau dont le charme est incontestable.

Notre jugement sur Joseph.

Quel jugement porter sur Joseph ? — Joseph était généreux, tendre, humain, plein de sympathie ; il aimait ses semblables plus que la chose ne paraît possible à un Hébreu de ce temps-là. Et cependant il reste à savoir si, malgré sa prévoyance, si, malgré sa générosité, il a fait plus de bien que de mal aux Égyptiens ; s'il a été plus utile que nuisible à l'avenir de l'Égypte.

Dans les années de prospérité, il fait remplir jusqu'aux combles les greniers de Pharaon. Les années

de stérilité arrivent, et Pharaon, le grand accapareur, se trouve l'unique marchand de blé de ce pays.

Le peuple a faim, et il apporte à l'intendant du roi tout l'argent qu'il possède ; le peuple a faim, et il amène à l'intendant du roi ses chevaux, ses brebis, ses bœufs et ses ânes; le peuple a faim, et n'ayant plus ni argent ni troupeaux, il donne à l'intendant du roi ses terres, et son corps après. Le peuple échange ainsi ses richesses et sa liberté contre un morceau de pain, et pourtant la Bible, ce magnifique livre, semble le glorifier par ces paroles :

« Ainsi Joseph acheta toutes les terres de l'Égypte, chacun vendant tout ce qu'il possédait, à cause de l'extrémité de la famine : *et il acquit de cette sorte à Pharaon toute l'Egypte, avec tous les peuples, depuis une extrémité du royaume jusqu'à l'autre*..... Après cela, Joseph dit au peuple : *Vous voyez que vous êtes à Pharaon, vous et toutes vos terres.* »

Les prêtres seuls restèrent en possession de leurs terres et autres biens ; le roi ne voulut pas les en déposséder, bien qu'ils eussent reçu de lui, durant les mauvaises années, le blé dont ils avaient eu besoin.

Pour le peuple, il était esclave. Ajoutons qu'il ne fut point chassé des terres qui lui avaient appartenu, qu'il les cultiva comme par le passé, et que la cinquième partie de son revenu dut être forcément réservée au roi comme tribut.

« Depuis ce temps-là jusqu'aujourd'hui, dit la Bible, on paie aux rois, dans toute l'Égypte, *la cinquième partie du revenu de toutes les terres, et ceci est*

comme passé en loi; excepté la terre des prêtres, qui eut demeurée exempte de cette sujétion. »

Joseph était bon fils, frère généreux et serviteur fidèle, mais son zèle pour son maître a été trop loin. Il lui a donné le peuple corps et biens, et cette cruelle donation n'a point été révoquée par les années; car ce qui existait il y a trois mille et trois cents ans, existe encore de nos jours ! Oui, Méhemet-Ali est le grand marchand, le grand propriétaire de l'Égypte, et le peuple égyptien, aujourd'hui comme jadis, reste la victime des hommes et des principes qui l'ont jeté à terre, pour ne plus le relever.

Ne peut-on pas conclure de ce rapide examen que la Bible n'est pas une histoire romanesque, que ses détails sur les mœurs et les gouvernements sont de la plus exacte vérité, et qu'on peut en tirer de graves enseignements ?

Hommes de nos jours, que l'histoire de Joseph, si intéressante d'ailleurs, vous fasse comprendre qu'il vaudrait mieux ne point donner l'aumône au peuple que d'user à son égard d'une aveugle et trompeuse philanthropie, qui tendrait à le réduire en servitude.

Au lieu de l'aumône, parlons du travail, et d'un travail justement rétribué. Joseph vivait dans des temps bien loin de nous ; il était jeune quand le gouvernement de l'Égypte lui fut confié, et nous pouvons lui pardonner sa fausse et désastreuse économie politique et sociale ; mais nous serions d'une rigueur extrême envers celui qui suivrait son funeste système, système qui a paru jusqu'à

ce jour tout sainteté ; et cela parce qu'on ne s'était pas donné la peine d'en considérer le fond par le résultat final.

Philosophes et philanthropes, donnez au peuple, dans les années désastreuses, le pain qui le fait vivre, mais gardez-vous de lui ôter, pour vous payer d'un service rendu, ses droits et sa liberté. Là où il n'y a plus ni droits ni liberté, les peuples croupissent, dépérissent, s'éteignent insensiblement, et ceux même qui avaient cru pouvoir s'élever sur leur abaissement, ne tardent pas à recevoir le châtiment que le Dieu des nations leur a justement réservé. Puissent donc les exemples du passé instruire le présent et l'avenir, et ouvrir les yeux de ceux qui ne respectent pas assez la dignité des peuples!

Coup d'œil rétrospectif.

Nous avons parlé d'Adam, de Noé, d'Abraham et de ses descendants, en omettant toutefois une infinité de détails. On a pu cependant remarquer que, bien qu'il y eût de la sainteté parmi les patriarches, il y avait aussi des choses que nous devons bien nous garder d'imiter.

A l'origine du monde, on voit la jalousie, la colère, le meurtre, le mensonge. La corruption monte à son comble, et le déluge vient débarrasser la terre d'une race perverse.

Noé seul et les siens survivent à ce grand anéantissement, et, à peine sorti de l'arche, Noé plante la vigne, s'enivre et maudit l'un de ses fils, parce qu'il s'était permis de rire à la vue de gestes auxquels il

n'était point habitué de nouvelles malédictions commencent donc avec une race nouvelle. Abraham fait passer sa femme pour sa sœur auprès de Pharaon, roi d'Égypte ; il en fait autant auprès d'Abimelech, roi des Philistins. Il livre de nombreux combats aux rois des contrées dont il vient de prendre possession, et il use, comme tout souverain pourrait le faire en pareil cas, de la violence et du pillage. Ses pasteurs et ceux de Loth, son neveu, se querellent et se frappent comme des furieux, bien qu'ils soient tous le même peuple.

Jacob, le bon Jacob, ravit à son frère Ésaü le droit d'aînesse, et s'enfuit ensuite chez Laban, qui le trompe et le fait doublement son gendre. Jacob trompe à son tour Laban, son oncle et son beau-père, et le quitte furtivement pour retourner dans son pays, vers lequel il ne marche qu'en tremblant; vu que s'il craint ceux qu'il vient de quitter et qui le poursuivent, il redoute également celui qui aurait dû lui être le plus cher, et qui l'attend avec colère, brûlant du désir de se venger des torts qu'il en a reçus. Cependant Ésaü se montra bon envers Jacob.

On se rappelle Sichem, Hémor, l'acte le plus barbare qui pût être commis, et dont les fils de Jacob se rendirent coupables, ces fils qui devaient un peu plus tard vendre leur propre frère !.. Ils le vendirent. Joseph leur pardonna; et dans sa générosité, il voulut leur laisser croire qu'ils avaient exécuté la volonté de Dieu et que leur crime était nécessaire à son élévation et au bonheur des populations. Toutefois, que

les frères se gardent bien de commettre des actions criminelles dans la pensée que Dieu le veut; et qu'ils pourront, ainsi que les fils de Jacob, en obtenir grâce un jour. Sans doute, le repentir, quand il est sincère, efface bien des fautes, mais il est mieux d'éviter le mal que de le déplorer après l'avoir commis; Dieu et les hommes vous en sauront beaucoup plus de gré.

L'un des enfants de Jacob, Ruben, a dormi avec Bala, l'une des femmes de son père; un autre enfant du même patriarche, Juda, se voyant attendu dans un carrefour par une femme voilée, qui le connaît, et qu'il prend, lui, pour une débauchée, s'en approche, la fait consentir par des dons *à son mauvais désir*. Cette femme était Thamar, épouse de ses deux fils défunts, Her et Onan, desquels je tais la déplorable histoire. Ainsi, le beau-père et la belle-fille eurent commerce ensemble, et de leur union clandestine naquirent deux enfants, Pharès et Zara.

Nous avons vu au sein des populations que nous avons suivies des, esclaves, des eunuques, la polygamie, l'adultère, l'inceste, la sodomie, des combats, des embûches, des trahisons, des rapines, des meurtres, des immoralités de toutes sortes, et cependant ces peuples antiques sont présentés comme des peuples saints... Mais ne soyons pas trop rigoureux : ils étaient vigoureusement trempés; leurs vertus leur appartenaient, et leurs vices étaient l'apanage de leurs temps.

Il y avait dans le pays de Chanaan et les pays environnants des multitudes de rois et de royaumes.

Les nommer, ce serait trop long ; exposer leur histoire, ne se peut guère, ils ne l'ont probablement pas écrite. Au reste, l'histoire hébraïque nous donne une assez forte peinture de l'esprit, du caractère et des mœurs de la plupart de ces peuples antiques. Nous devons donc nous en tenir à ce que nous avons exprimé, et continuer notre narration.

Oppression et servitude des Juifs en Egypte.

La Bible dit : « Voici les noms des enfants d'Israël qui vinrent en Égypte avec Jacob, et qui y entrèrent chacun avec sa famille : Ruben, Siméon, Lévi, Juda, Issachar, Zabulon, Benjamin, Dan, Nephthali, Gad et Asser. Tous ceux qui étaient sortis de Jacob étaient donc en tout soixante-dix personnes. Joseph était en Égypte.

« Et après sa mort (1689 av. J.-C.) et celle de tous ses frères, et de toute cette première génération, les enfants d'Israël s'accrurent et se multiplièrent extraordinairement; et étant devenus extrêmement forts, ils remplirent le pays où ils étaient.

« Cependant il s'éleva dans l'Égypte un roi nouveau, à qui Joseph était inconnu; et il dit à son peuple : Vous voyez que le peuple des enfants d'Israël est devenu très-nombreux, et qu'il est plus fort que nous, *opprimez-les donc avec sagesse*, de peur qu'ils ne se multiplient encore davantage, et que, si nous nous trouvons surpris de quelque guerre, ils ne se joignent à nos ennemis, et qu'après nous avoir vaincus, ils ne sortent de l'Égypte.

« Il établit donc des intendants des ouvrages,

afin qu'ils accablassent les Hébreux de fardeaux insupportables ; et ils bâtirent à Pharaon des villes pour servir de magasins, savoir : Phitom et Ramessès. *Mais plus on les opprimait, plus leur nombre se multipliait et croissait visiblement.*

« Les Égyptiens haïssaient les enfants d'Israël ; ils les affligeaient en leur insultant ; et ils leur rendaient la vie ennuyeuse, en les employant à des travaux pénibles de mortier et de brique, et à toute sorte d'ouvrages de terre dont ils étaient accablés. »

Flavius Joseph dit dans son histoire : « Ils les employaient à faire diverses digues pour arrêter les eaux du Nil, et divers canaux pour les conduire. Ils les faisaient travailler à bâtir des murailles pour enfermer les villes, et à élever des pyramides d'une hauteur prodigieuse ; *et ils les obligeaient même d'apprendre avec peine divers arts et divers métiers.* Quatre cents ans se passèrent de la sorte. »

On voit par les détails qui précèdent que les Hébreux étaient peu adonnés aux travaux industriels, et que les Égyptiens ne les instruisirent qu'en les opprimant et en les forçant aux travaux pour lesquels ils avaient le plus de répugnance.

« Le roi d'Égypte, dit la Bible, parla aussi aux sages-femmes qui accouchaient les femmes des Hébreux, et dont l'une se nommait Sephora, et l'autre Phua, et leur fit ce commandement : Quand vous accoucherez les femmes des Hébreux, au moment où l'enfant sortira, si c'est un enfant mâle, tuez-le, si c'est une fille, laissez-la vivre.

« Mais les sages-femmes furent touchées de la

crainte de Dieu, et ne firent pas ce que le roi d'Égypte leur avait commandé ; mais elles conservèrent les enfants mâles. Le roi les ayant donc fait venir, leur dit : Quel a été votre dessein lorsque vous avez épargné les enfants mâles ?

« Elles lui répondirent que les femmes des Hébreux n'étaient pas comme les Égyptiennes, et qu'elles s'étaient accouchées elles-mêmes.

« Alors Pharaon fit ce commandement à tout son peuple : Jetez dans le fleuve tous les enfants mâles qui naîtront parmi les Hébreux, et ne réservez que les filles. » Ces édits, ces commandements monstrueux datent de 1573 avant Jésus-Christ. Il est certain que la persécution avait commencé antérieurement.

Moïse.

Flavius Joseph parle de Moïse à peu près comme les chrétiens parlent de Jésus ; et nous croyons qu'il est bon de mettre sous les yeux des lecteurs la tradition toute particulière qu'il nous a laissée :

« Un de ces docteurs de la loi, dit-il, à qui les Égyptiens donnent le nom de scribes des choses saintes, et qui passent parmi eux pour de grands prophètes, dit au roi qu'il devait naître en ce même temps un enfant parmi les Hébreux, dont la vertu serait admirée de tout le monde, qui relèverait la gloire de sa nation, qui humilierait l'Égypte et dont la réputation serait immortelle. Le roi, étonné de cette prédiction, fit un édit suivant le conseil de celui qui donnait cet avis, par lequel il ordonnait qu'on

noierait tous les enfants mâles qui naîtraient parmi les Hébreux... Cet édit portait aussi que ceux qui seraient si hardis que de sauver et de nourrir quelques-uns de ces enfants, seraient punis de mort avec toute leur famille. »

Le père et la mère du prophète futur avaient su, avant qu'il vînt au monde, ce que serait leur fils : Dieu leur avait parlé par des songes et des visions. Enfin, toujours selon la tradition accréditée par Flavius Joseph, Moïse naît ; il flotte sur les eaux du Nil, enfermé dans son fragile berceau ; il est sauvé par les ordres de Thermutis, fille du roi, qui l'adopte. Encore enfant, il foule aux pieds le diadème royal ; enfin il grandit ; il devient un illustre général ; il bat les Éthiopiens, prend des villes ; la fille d'un roi d'Éthiopie lui livre son cœur et seconde secrètement ses projets guerriers ; Moïse voit croître sa gloire et sa renommée. Mais les Égyptiens se montrent ingrats, redoutent leur bienfaiteur ; les prêtres savent exploiter un sentiment de crainte ; la persécution commence et Moïse doit s'expatrier. Ainsi parle Flavius Joseph. Il nous apprend encore que « Moïse était fils d'Amram, Amram fils de Cathi, Cathi fils de Lévi, Lévi fils de Jacob, etc. ; que la mère de Moïse s'appelait Jocabel, et que le nom de MOISE veut dire *préservé de l'eau.* » Au moment de la naissance de Moïse, les Israélites étaient en Égypte au nombre de plus de *six cent mille hommes.*

Nous venons de parler d'après Flavius Joseph, auteur juif, qui exagère le merveilleux relativement à Moïse, et nous donne des prophéties qu'on ne

trouve point ailleurs. C'est du fondateur de sa religion qu'il nous parle, et l'on comprendra pourquoi le grand législateur ne pouvait paraître à la vie sans avoir été annoncé par les oracles. On rencontre plus d'un fait semblable dans l'histoire générale des peuples.

La Bible est plus simple, plus naturelle à l'égard du législateur des Hébreux. Je ne sais si elle s'est simplifiée sur ce point, et pour cause, ou si Flavius Joseph a fait de l'amplification. Quoi qu'il en soit, le livre saint laisse Moïse l'enfant des pasteurs opprimés et faits artisans contre leur gré; il le laisse l'enfant des pauvres, l'homme du peuple vivant avec le peuple, dont il sent les douleurs, dont il épouse les querelles. Ce n'est pas lui que l'Égypte persécute, c'est toute sa nation; et la cause de sa fuite est autre que celle dont parle l'historien juif, et nous paraît infiniment plus vraie et plus attachante.

Je m'étendrai longuement sur Moïse, sur ce cœur brûlant, sur cette intelligence merveilleuse, sur cet être tout pétri d'activité. « Il est, dit Bossuet, le « premier des historiens, le plus sublime des philo- « sophes et le plus sage des législateurs. » En effet, bien que plus de trois mille et quatre cents ans se soient écoulés depuis, le monde n'a pu trouver encore un homme aussi complet que Moïse le fut.

Rappelons-nous l'édit contre les enfants des Hébreux, et entrons dans tous les détails que la Bible nous fournit : c'est elle qui nous éclaire en ces termes :

« Quelque temps après, un homme de la maison

de Lévi ayant épousé une femme de sa tribu, sa femme conçut et enfanta un fils (1571 av. J.-C.); et voyant qu'il était beau, elle le cacha pendant trois mois. Mais comme elle ne pouvait plus tenir la chose secrète, elle prit un panier de jonc, et l'ayant enduit de bitume et de poix, elle mit dedans le petit enfant, et l'exposa parmi les roseaux, sur le bord du fleuve, et fit tenir sa sœur loin de là pour voir ce qui en arriverait.

« En ce même temps la fille de Pharaon (Thermutis) vint au fleuve pour se baigner, accompagnée de ses filles, qui marchaient le long du bord de l'eau, et ayant aperçu ce panier parmi les roseaux, elle envoya une de ses filles qui le lui apporta. Elle l'ouvrit, et trouvant dedans ce petit enfant qui criait, elle fut touchée de compassion, et elle dit : C'est un des enfants des Hébreux.

« La sœur de l'enfant s'étant approchée, lui dit : Vous plaît-il que je vous aille quérir une femme des Hébreux qui puisse nourrir ce petit enfant ?

« Elle lui répondit : Allez. La fille s'en alla donc, et fit venir sa mère. La fille de Pharaon lui dit : Prenez cet enfant, et me le nourrissez ; et je vous en récompenserai. La mère prit l'enfant et le nourrit ; et lorsqu'il fut assez fort, elle le donna à la fille de Pharaon, qui l'adopta pour son fils et le nomma Moïse, c'est-à-dire *tiré de l'eau*, parce que, disait-elle, je l'ai tiré de l'eau.

« Lorsque Moïse fut devenu grand, il sortit pour aller voir ses frères. Il vit l'affliction où ils étaient et il trouva que l'un d'eux, Hébreu comme lui, était

outragé par un Égyptien. Il regarda en même temps de tous côtés, et ne voyant personne auprès de lui, il tua l'Égyptien et le cacha dans le sable (1531 av. J.-C.).

« Le lendemain, il trouva deux Hébreux qui se querellaient, et il dit à celui qui outrageait l'autre : Pourquoi frappez-vous votre frère? Cet homme lui répondit : Qui vous a établi sur nous pour prince et pour juge? Est-ce que vous voulez me tuer comme vous tuâtes hier un Égyptien? Moïse eut peur et dit : Comment cela s'est-il découvert? »

Moïse s'enfuit dans le pays de Madian.

« Pharaon en ayant été averti, cherchait à faire mourir Moïse; mais il s'enfuit de devant lui et s'arrêta dans le pays de Madian (en Arabie), où il s'assit près d'un puits (1531 av. J.-C.).

« Or, le prêtre de Madian avait sept filles, qui étant venues pour puiser de l'eau, et en ayant rempli les canaux, voulaient faire boire les troupeaux de leur père. Mais des pasteurs étant survenus, les chassèrent; alors Moïse se levant, et prenant la défense de ces filles, fit boire leurs brebis.

« Lorsqu'elles furent retournées chez Raguel (ou Jéthro), leur père, il leur dit : Pourquoi êtes-vous revenues plus tôt qu'à l'ordinaire? Elles lui répondirent : Un Égyptien nous a délivrées de la violence des pasteurs; il a même tiré de l'eau avec nous, et a donné à boire à nos brebis. Où est-il? dit le père : pourquoi avez-vous laissé aller cet homme? appelez-le, afin que nous le fassions manger.

. . . . . .

« Moïse lui jura donc qu'il demeurerait avec lui. Il épousa ensuite sa fille, qui s'appelait Séphora ; et elle lui enfanta un fils qu'il nomma Gersan, c'est-à-dire *qui est le voyageur*, en disant : J'ai été voyageur dans une terre étrangère. Elle eut encore un autre fils, qu'il nomma Éliézer, c'est-à-dire *Dieu est mon secours*, en disant : Le Dieu de mon père, qui est mon protecteur, m'a délivré de la main de Pharaon.

« Longtemps après, le roi d'Égypte mourut, et les enfants d'Israël *gémissant sous le poids des ouvrages qui les accablaient, crièrent vers le ciel, et les cris que tirait d'eux l'excès de leurs travaux s'élevèrent jusqu'à Dieu ; il entendit leurs gémissements ;* il se souvint de l'alliance qu'il avait faite avec Abraham, Isaac et Jacob, et le Seigneur regarda favorablement les enfants d'Israël, et il les reconnut pour son peuple.

« Cependant Moïse conduisait les brebis de Jéthro, son beau-père, prêtre de Madian ; et ayant mené son troupeau au fond d'un désert, il vint à la montagne de Dieu, nommée Horeb. » (la Bible)

Mission de Moïse.

Alors le Seigneur lui apparut dans une flamme de feu qui sortait du milieu d'un buisson ; et lui ordonna de sauver le peuple d'Israël de la tyrannie des Égyptiens. Moïse se soumit aux volontés de Dieu (1492 av. J.-C.).

Si quelqu'un de mes lecteurs refusait d'ajouter foi à l'apparition de Dieu, aux choses surnaturelles, et voulait, enfin, que tout se fût passé dans les règles

ordinaires des choses humaines, qu'il se figure alors Moïse, le fugitif, au milieu d'un désert, seul avec son troupeau, se livrant à de profondes méditations, et rêvant sans cesse à ses frères d'Égypte, que Pharaon opprime et tient courbés sous le joug. L'idée de les délivrer vient là s'emparer de lui, idée généreuse, grande, divine en effet, car tout ce qui est grand à ce point ne peut être que divin, ou inspiré de Dieu.

Moïse fait part de son projet à Jéthro, son beau-père, qui lui répond : *Allez en paix*. Moïse prend avec lui sa femme, ses fils; les met sur un âne et retourne en Égypte : il avait demeuré quarante ans dans le désert. Cet homme n'avait *jamais eu la facilité de parler :* mais qu'importe ? Dieu *mettra ses paroles dans sa bouche*, et de plus, Aaron, son frère, qui l'attend sur la terre de Pharaon, le secondera.

Moïse et Aaron se présentent aux anciens d'Israël et au peuple ; ils en sont avoués ; les deux frères vont trouver Pharaon, le roi d'Egypte ; ils veulent raisonner, discuter avec lui, mais ils ne peuvent le convaincre, et le roi leur répond : « Moïse et Aaron, « *pourquoi détournez-vous le peuple de son ouvrage?* « *allez à votre travail.* » Les deux frères se retirèrent. Le roi opprima de plus en plus les Israélites, en disant :

« Ce peuple s'est fort multiplié dans mon royaume; « vous voyez que cette populace s'est beaucoup ac- « crue : combien croîtrait-elle davantage si on lui « relâchait quelque chose de son travail.

« Le roi donna, ce même jour, cet ordre à ceux

« qui avaient l'intendance des ouvrages du peuple « d'Israël.

« Vous ne donnerez plus, comme auparavant, de « paille à ce peuple, pour faire des briques ; mais « qu'ils (1) aillent en chercher eux-mêmes. Et vous « ne laisserez pas d'exiger d'eux la même quantité « de briques qu'ils rendaient auparavant, sans en « rien diminuer; car ils n'ont pas de quoi s'occuper. « C'est pourquoi ils crient, et disent l'un à l'autre : « Allons sacrifier à notre Dieu!....

« *Qu'on les accable de travaux, qu'ils fournissent tout* « *ce qu'on exige d'eux, afin qu'ils ne se repaissent plus* « *de paroles de mensonge.* » (la Bible)

C'est ainsi que les Pharaons detous les temps, et les coupables ministres de leurs volontés, accablent le peuple d'un travail au-dessus de ses forces, afin qu'il ne puisse ni s'instruire ni se livrer à l'espoir d'un avenir meilleur. On craint cet espoir, et le peuple a toujours *trop de loisir*, aux yeux de ceux qui le foulent aux pieds (2).

(1) On remarque que bien souvent, dans la Bible, on parle du peuple au singulier, et qu'ensuite on adopte un pluriel qui semble jurer avec ce qui précède, comme nous le voyons ci-dessus. Cela vient de ce que l'esprit de celui qui parle, passe du peuple, pris collectivement, aux individualités, aux multitudes qui composent ce même peuple. Nous en sommes choqués, et cependant il n'y a point là de contradiction réelle ; nous comprenons parfaitement la pensée du narrateur.

(2) Le ministre d'un roi de France, nommé Guizot, parlait un jour, dans l'exercice de ses fonctions, absolument comme le vieux Pharaon d'Egypte. Voici ses propres paroles :

« Qui n'est frappé de l'absurdité des idées répandues sur les

Les Israélites s'en prennent à Moïse du surcroît de travail dont on les accable. Ce qui prouve que ceux qui veulent servir le peuple, ne doivent pas se rebuter s'il murmure d'abord contre eux, et refuse longtemps de les croire et de les suivre. Il faut penser que les repus, que les malveillants les combattent, les calomnient, et insinuent ou disent tout haut que les réformateurs sont la cause de l'inquiétude qui règne dans le pays, de la ruine du commerce et de la misère des populations. Après cela, quoi d'étonnant si les populations trompées, égarées, maltraitent souvent leurs meilleurs amis!

Dieu avait dit à Moïse : Je vous ai établi le Dieu de Pharaon, et Aaron, votre frère, sera votre prophète.

Les deux frères, Moïse et Aaron, l'un âgé alors de *quatre-vingts ans*, l'autre de quatre-vingt-trois ans, retournent auprès de Pharaon, et lui demandent, au nom de Dieu, de laisser sortir les Israélites du pays, pour aller sacrifier au Mont-Sinaï.

« classes pauvres, sur l'organisation sociale, sur les droits des « individus, sur la constitution des gouvernements.

« Vous n'avez contre cette disposition révolutionnaire des « classes pauvres, vous n'avez aujourd'hui, indépendamment « de la force légale, qu'*une seule garantie efficace, puissante:* « *le travail*, LA NECESSITÉ INCESSANTE DU TRAVAIL. »

Le peuple hébreux échappa à Pharaon et à ses ministres par la fuite; le peuple français fit mieux, il chassa le ministre et le roi de France. Ce qui prouve que les moyens de compression et de tyrannie préconisés par le roi Pharaon et le ministre Guizot, ne sont pas toujours efficaces, bien qu'ils soient toujours infâmes.

Ce fut en cette occasion que les hommes saints et les magiciens luttèrent de science. Aaron jette sa baguette devant Pharaon et ses serviteurs, et cette baguette se change en serpent. Les sages d'Égypte et les hommes de magie, que le roi avait appelés en sa cour, en firent autant ; mais la baguette d'Aaron dévora les baguettes de ses rivaux, et obtint ainsi l'avantage.

Le cœur de Pharaon s'endurcit de plus en plus ; ce roi ne tint nul compte des vœux et des prières qui lui furent adressés par un peuple entier.

A plusieurs reprises, les conférences et les prodiges recommencent. Dieu ordonne à Moïse, Moïse ordonne à Aaron, qui exécute.

Les dix plaies d'Égypte.

Aaron élève la baguette, en frappe l'eau du fleuve devant Pharaon et ses serviteurs, et cette eau se transforme en sang : les poissons périssent et les Égyptiens ne savent plus où se désaltérer. — Aaron étend sa main sur les eaux, et des grenouilles couvrent toute la terre d'Égypte.

Les magiciens aussi changèrent l'eau en sang et firent surgir des grenouilles de toutes parts ; ce que les magiciens de nos jours ne sauraient faire, malgré leur habileté. Ces prodiges frappèrent en vain les yeux de Pharaon, qui s'obstina à ne point laisser partir les Israélites.

Après les deux premières plaies, qui sont celle du sang et celle des grenouilles, on en vit encore huit autres, et les magiciens d'Égypte furent vaincus.

Ces plaies, les voici énumérées et expliquées en peu de mots :

Les hommes et les bêtes sont assaillis par des moucherons. — Des multitudes de mouches tourmentent les Égyptiens et corrompent leurs aliments. — La peste s'étend sur l'Égypte, et toutes les bêtes des Égyptiens périssent. — Des ulcères et des tumeurs se forment dans les hommes et dans les animaux. — Le tonnerre gronde, tombe, fracasse ; la grêle détruit l'herbe, rompt tous les arbres, et les hommes et les animaux périssent en grand nombre. — Les sauterelles s'abattent sur l'Égypte, la édvorent, la surchargent et l'infectent. — Les ténèbres couvrent l'Égypte, et les Égyptiens, tremblants, ne peuvent plus se voir les uns les autres et n'osent se mouvoir. — « Tous les premiers nés, « dit la Bible, meurent dans les terres des Égyp« tiens, depuis le premier né de Pharaon, qui est « assis sur le trône, jusqu'au premier né de la ser« vante qui tourne la meule dans le moulin, et jus« qu'au premier né des bêtes. »

Les Israélites seuls furent préservés de tant de fléaux, de tant de calamités affreuses.

Les magiciens avaient presque égalé Aaron dans la science des prestiges; comme lui, ils avaient changé la verge en serpent, l'eau en sang, et fait surgir de toutes parts un nombre infini de grenouilles. Ce ne fut que du moment que Moïse prit la baguette en main que les magiciens de Pharaon furent vaincus, et que l'Égypte tomba dans l'épouvante.

Chacun croira ce qu'il pourra de ces récits bibliques ; mais il n'est pas moins vrai qu'anciennement il fallait des miracles pour conduire les peuples ; et que les hommes les plus intelligents et les plus braves étudiaient la magie et l'astrologie. Les premiers esclaves révoltés soit en Italie, soit en Sicile, accordèrent leur confiance à des sorciers ou à des physiciens, comme on le verra en son lieu.

Le peuple croyait alors aveuglément. Mais les temps sont bien changés, et les miracles trop exagérés l'éloignent aujourd'hui des lectures sacrées, et vont jusqu'à porter à sa foi la plus grave atteinte. Les merveilles que nous avons signalées en passant, sont peu de chose pour nous dans l'œuvre sublime de Moïse, et nous l'avouons, dussions-nous blesser les oreilles délicates de ceux qui, faisant trop peu de cas de la différence des temps et de la raison des peuples qui vivent sous leurs yeux, les choquent et les éloignent de toute croyance religieuse, pour vouloir les rendre trop croyants, ou, pour mieux dire, trop crédules et trop aveugles.

Le roi Pharaon, obstiné comme le sont tous les oppresseurs, ne s'était rendu à aucune prière, à aucun avertissement. Moïse (1), l'homme fort, se met

(1) Un peu avant le départ, le Seigneur dit à Moïse : « Vous « direz donc à tout le peuple : que chaque homme demande « à son ami, et chaque femme à sa voisine, des vases d'argent « et d'or, et le Seigneur fera trouver grâce à son peuple de- « vant les Égyptiens.

« Les enfants d'Israël firent aussi ce que Moïse leur avait « ordonné, et ils demandèrent aux Égyptiens des vases d'argent

à la tête du peuple; les Israélites s'ébranlent (1491 av. J.-C.), avancent dans le désert. Partis de Ramessès, ils passent à Socoth. Leur nombre était de six cent mille hommes de pied, sans compter les enfants. Une foule innombrable *de petit peuple* les suivait (1). Ils avaient avec eux des brebis, des bœufs, des bêtes de toutes sortes, et en grand nombre.

Les Israélites vont de Socoth camper à Etham, à l'extrémité de la solitude. Moïse institue dans cette marche pénible, et malgré la poursuite des ennemis, la fête de Pâque et celle des azymes ou des pains sans levain. Ils étaient dans un désert où on ne trouvait rien à manger. « Ils détrempèrent de la « farine avec de l'eau, dit Flavius Joseph, la pétri- « rent comme ils purent, la mirent sur le feu et s'en « nourrirent durant trente jours; mais au bout de « ce temps, elle leur manqua, quoiqu'ils l'eussent

« et d'or, et beaucoup d'habits. Et le Seigneur rendit favorable « à son peuple les Egyptiens, afin qu'ils leur prêtassent ce « qu'ils demandaient, et ainsi ils dépouillèrent les Egyptiens » (la Bible).

Quand on me dira que Dieu a conseillé des emprunts semblables, qui sont le vol le plus odieux, je répondrai toujours : *Je refuse de croire*. Flavius Joseph a cru devoir arranger cette affaire : selon lui, au lieu de prêts, les Egyptiens auraient fait des dons aux Hébreux. Cette version n'est point conforme au texte biblique, mais elle est plus favorable à Moïse; et nous comprenons les raisons de l'historien juif. Moïse a-t-il fait ou fait faire ce dont parle la Bible? ou les Hébreux cédèrent-ils à quelque chose d'instinctif?

(1) Ce *petit* peuple était des Egyptiens qui profitaient de l'occasion pour fuir la servitude. Nous en reparlerons.

« fort ménagée. » Le même écrivain ajoute : « C'est « en mémoire de cette nécessité qu'ils souffrirent, « que nous célébrons encore durant huit jours une « fête que nous nommons la fête des azymes, c'est-« à-dire des pains sans levain. » La *Pâque* fut aussi une fête commémorative de la fuite d'Egypte.

Après plusieurs marches et contremarches, après avoir fait des campements divers, toujours suivis par l'ennemi, les Israélites arrivèrent sur le bord de la *mer Rouge*, et là, serrés de plus près encore, ils ne savaient comment fuir.

Un miracle éclate en leur faveur : les eaux de la mer se séparent, reculent de droite et de gauche, et leur livrent un large passage. Moïse conduit les Israélites, Pharaon les poursuit, mais en vain; les fugitifs ont touché le sol de l'Arabie, ils sont sauvés, et à l'instant même les flots se referment, et Pharaon, auquel *Dieu*, ou plutôt l'abus de la toute puissance *avait endurci le cœur*, périt avec sa nombreuse armée sous la masse des eaux qui les engloutit (1491 av. J.-C.).

« Le lendemain de cette journée si mémorable, « dit Flavius Joseph, les flots et les vents poussèrent « les armes des Egyptiens sur le rivage où les Is-« raélites étaient campés. Moïse l'attribua à une « conduite particulière de Dieu, qui leur donnait « ainsi moyen de s'armer. » Le même historien ajoute cette réflexion remarquable : « Personne ne « doit considérer comme une chose impossible que « des hommes qui vivaient dans l'innocence et la « simplicité de ces premiers temps, aient trouvé

« pour se sauver un passage dans la mer, soit qu'elle « se fût ouverte d'elle-même, ou que cela soit arrivé « comme longtemps depuis aux Macédoniens quand « ils passèrent la mer de Pamphilie sous la conduite « d'Alexandre, lorsque Dieu voulut se servir de cette « nation pour ruiner l'empire de Perse, ainsi que « le rapportent tous les historiens qui ont écrit la « vie de ce prince. *Je laisse néanmoins à chacun d'en « juger comme il voudra.* »

De mon côté, je laisse à mes lecteurs la même liberté que Joseph laissait aux siens.

D'après Joseph, l'armée de Pharaon était de six cents charriots de guerre, de cinquante mille chevaux et deux cent mille hommes de pied bien armés. Tout périt sous les flots. Il ajoute : « Les Israé- « lites sortirent d'Egypte quatre cents ans depuis « qu'Abraham était venu dans la terre de Chanaan, « et deux cent quinze ans après que Jacob était venu « en Egypte. »

Moïse et les enfants d'Israël étaient en lieu de sûreté; et le joug de l'esclavage étant brisé pour eux, ils chantent dans leur joie l'hymne de la délivrance; composition du libérateur, de laquelle nous reproduisons les fragments suivants :

« Chantons des hymnes au Seigneur, parce qu'il « a fait éclater sa grandeur et sa gloire, et qu'il pré- « cipite dans la mer le cheval et le cavalier.

« Le Seigneur est ma force et le sujet de mes « louanges..... Le Seigneur a paru comme un guer- « rier, son nom est le Tout-Puissant.. Il a fait tomber « dans la mer les charriots de Pharaon et son armée.

« Votre droite, Seigneur, s'est signalée, et a fait « éclater sa force; votre droite, Seigneur, a frappé « l'ennemi de votre peuple..... Vous avez répandu « votre souffle, et la mer les a enveloppés; ils ont « été submergés sous la violence des eaux, et ils « sont tombés comme une masse de plomb » (la Bible).

Les Israélites quittent le bord de la mer Rouge, entrent au désert de Sur, et ayant marché trois jours dans la solitude, ils ne trouvent point d'eau. Ils arrivent à Mara, et les eaux de Mara sont amères. Ils murmurent, et Moïse, au moyen d'un *certain* bois, rend les eaux douces d'amères qu'elles étaient.

Les enfants d'Israël arrivent à Elim, où il y avait douze fontaines et soixante-dix palmiers; ils campent près des eaux. D'Elim, ils vont au désert de Sin, qui est entre Elim et Sinaï. En ce désert, ils murmurent, et disent à Moïse :

« Plût à Dieu que nous fussions morts dans l'É- « gypte, lorsque nous étions assis près *des marmites* « *pleines de viande* et que nous mangions du pain tant « que nous en voulions (1). Pourquoi nous avez-vous « amenés dans ce désert pour y faire mourir de faim « tout le peuple? » (la Bible)

Les Hébreux passent des plaintes à la menace, et Moïse leur répond : « Qu'ils ne devaient pas ainsi « s'imaginer que Dieu les eût abandonnés dans l'é-

(1) Constatons qu'en Egypte la viande et le pain ne manquaient pas aux malheureux. Et que leur manquait-il donc? La liberté et l'expansion de l'âme ; et c'était trop.

« tat où ils se trouvaient, mais plutôt se persuader « qu'il voulait éprouver leur constance et leur amour « POUR LA LIBERTÉ, *et connaître s'ils l'estimaient « assez pour l'acquérir par la faim et par la soif*, ou « *s'ils lui préféraient le joug d'une honteuse servitude « qui les soumettait à des maîtres qui ne les nourris- « saient comme on nourrit des bêtes, que pour en tirer « du service*; que, quant à lui, il ne craignait rien « pour son particulier, puisque une mort qu'il souf- « frirait injustement ne pourrait lui être désavanta- « geuse » (Flavius Joseph).

Le peuple se calma promptement, et reprit courage. Moïse sut lui procurer des aliments.

La manne tombe du ciel, et celui qui en recueille au delà de ses besoins voit son superflu se corrompre et s'emplir de vers. Qu'il en soit donc toujours ainsi dans les temps difficiles! Que ceux qui accaparent le blé et le pain voient, comme on le vit jadis, leur superflu se corrompre, ou s'enfuir de leurs mains!..

Les Hébreux, après avoir éprouvé la faim et la soif; après avoir combattu et vaincu les Amalécites et Amalec leur roi (1), qui s'opposaient à leur pas-

(1) Dans cette bataille contre les Amalécites, Josué commandait les Hébreux. Moïse et Aaron montèrent sur le haut d'une colline, et furent spectateurs de la mêlée.

« Et lorsque Moïse tenait les mains élevées, Israël était vic- « torieux; mais lorsqu'il les abaissait un peu, Amalec avait « l'avantage. Cependant, les mains de Moïse étaient lasses et « appesanties. C'est pourquoi ils prirent une pierre, et l'ayant « mise sous lui, il s'y assit, et Aaron et Hur lui soutenaient « les mains des deux côtés. Ainsi ses mains ne se lassèrent « point jusqu'au coucher du soleil. Josué mit donc en fuite

sage, approchent de SINAÏ. Moïse dresse un autel, et campe avec son peuple.

Jéthro, prêtre de Madian, prend avec lui Séphora, sa fille, ainsi que ses deux petits-fils, Gersan et Eliézer, qui, devançant Moïse, étaient venus annoncer son arrivée; il marche avec eux au-devant du libérateur. Etant arrivés auprès du camp des Hébreux, il envoya dire à Moïse: « C'est Jéthro, votre allié, qui vient vous trouver avec votre femme et vos deux enfants.

« Moïse étant allé au-devant de son beau-père, se baissa profondément devant lui, et il le baisa, et ils se saluèrent en se souhaitant l'un à l'autre toute sorte de bonheur. Jéthro entra ensuite dans la tente de Moïse.

« Jéthro se réjouit beaucoup de toutes les grâces, que le Seigneur avait faites à Israël, et de ce qu'il l'avait tiré de la puissance des Egyptiens; et dit : Béni soit le Seigneur qui vous a délivré de la main des Egyptiens et de la tyrannie de Pharaon, et qui a sauvé son peuple de la puissance de l'Egypte.

« Je connais maintenant que le Seigneur est grand au-dessus de tous les dieux, comme il a paru à l'égard des Egyptiens, lorsqu'ils se sont élevés insolemment contre son peuple.

« Jéthro, allié de Moïse, offrit donc à Dieu des

« Amalec, et fit passer son peuple au fil de l'épée » (la Bible).

Ce tableau expressif veut dire que les Israëlites étaient abattus, lorsqu'ils ne voyaient point Moïse; qu'ils étaient électrisés et bouillants d'ardeur lorsque le grand homme paraissait à leur vue. De là une parfaite coïncidence entre les bras élevés du chef et les succès de l'armée.

holocaustes et des hosties, et Aaron et tous les anciens d'Israël vinrent manger du pain avec lui devant le Seigneur.

« *Le lendemain, Moïse s'assit pour rendre la justice au peuple qui se présentait devant lui, depuis le matin jusqu'au soir.* Et son beau-père ayant vu tout ce qu'il faisait pour ce peuple, lui dit : D'où vient que vous agissez ainsi à l'égard du peuple? Pourquoi êtes-vous seul assis pour le juger, tandis que tout le peuple attend ainsi depuis le matin jusqu'au soir? Il y a de l'imprudence à se consumer ainsi par un travail inutile, vous et le peuple qui est avec vous: cette entreprise est au-dessus de vos forces et vous ne pouvez la soutenir seul.

« Donnez-vous au peuple pour toutes les choses qui regardent Dieu, pour lui rapporter les demandes et les besoins du peuple; et pour apprendre au peuple les cérémonies, la manière d'honorer Dieu, la voie par laquelle il doit marcher, et ce qu'il doit faire.

« *Mais choisissez d'entre tout le peuple, des hommes fermes et courageux et qui craignent Dieu, qui aiment la vérité, et soient ennemis de l'avarice*; et donnez aux uns la conduite de mille hommes; aux autres de cent; aux autres de cinquante, et aux autres de dix. Qu'ils soient occupés à rendre la justice au peuple en tout temps; mais qu'ils réservent pour vous les plus grandes affaires, et qu'ils jugent seulement les plus petites. Ainsi, ce fardeau qui vous accable deviendra plus léger, étant partagé avec d'autres » (la Bible).

J'ai reproduit les paroles de Jéthro avec détail. Elles prouvent que, sans être de la famille de Jacob, on pouvait avoir de la vertu et être aimé de Dieu. Les conseils de l'arabe Jéthro sont fort sages, et Moïse les accueillit avec joie et en fit son profit.

Jusqu'ici nous n'avons vu aucune trace de législation chez les Hébreux. Le chef de la tribu en était un prince plus ou moins absolu. Mais en fait de lois, on ne connaissait que l'usage, les coutumes, les mœurs.

Cependant quelque chose de nouveau et de progressif allait paraître.

Moïse s'était éclairé auprès des Egyptiens, dont l'état monarchique datait déjà de loin; il s'était éclairé auprès de Jéthro, son beau-père, dont les connaissances étaient incontestables; il s'était éclairé dans les espaces du désert, dans le silence de la solitude, en suivant son troupeau et en s'entretenant avec Dieu et avec lui-même; il s'était éclairé auprès du peuple, dont il avait partagé l'humiliation, les souffrances et les espérances. Le berger Moïse était du peuple par sa naissance, il était du peuple par sa générosité et par son impétuosité. Il avait grandi par les persécutions dont il avait été l'objet, par les misères qu'il avait endurées, et le peuple s'était attaché à lui. Ce peuple le suivra partout où il voudra le conduire, en murmurant toutefois, trop souvent excité par les ennemis secrets du grand homme.

Cosmogonie de Moïse.

Moïse comprend le peuple; il sait comment on doit l'approcher et comment on peut s'en faire écou-

ter; aussi lui présente-t-il de prime abord les plus grandes images; il l'élève, il l'émeut, il s'empare de son imagination. Il veut lui donner des lois, et il commence par une exposition magnifique, écrite avec pompe et simplicité, que nous devons transcrire ici.

« Au commencement, dit Moïse, Dieu créa le ciel « et la terre. La terre était informe et toute nue; « les ténèbres couvraient la face de l'abîme, et l'es- « prit de Dieu était porté sur les eaux.

« Or, Dieu dit : Que la lumière soit faite, et la lu- « mière fut faite.

« Dieu vit que la lumière était bonne, et il sépara « la lumière d'avec les ténèbres.

« Il donna à la lumière le nom de jour, et aux « ténèbres celui de nuit; et du soir et du matin se « fit le premier jour.

« Dieu dit aussi : Que le firmament soit fait au « milieu des eaux, et qu'il sépare les eaux d'avec « les eaux. Et Dieu fit le firmament; et il sépara les « eaux qui étaient sous le firmament de celles qui « étaient au-dessus du firmament, et cela il le fit « ainsi.

« Et il donna au firmament le nom de ciel; et du « soir et du matin se fit le second jour.

« Dieu dit encore : Que les eaux qui sont sous le « ciel se rassemblent en un seul lieu, et que l'élé- « ment aride paraisse, et cela se fit ainsi.

« Dieu donna à l'élément aride le nom de terre, « et il appela mers toutes ces eaux rassemblées, et « il vit que cela était bon.

« Dieu dit encore : Que la terre produise de l'herbe

« verte qui porte de la graine, et des arbres fruitiers qui portent des fruits, chacun selon son espèce, et qui renferment leur semence en eux-mêmes pour se reproduire sur la terre, et cela se fit ainsi.

« La terre produisit donc de l'herbe verte qui portait de la graine selon son espèce, et des arbres fruitiers qui renfermaient leur semence en eux-mêmes, chacun selon son espèce, et Dieu vit que cela était bon.

« Et du soir et du matin se fit le troisième jour.

« Dieu dit aussi : Que des corps de lumière soient faits dans le firmament du ciel, afin qu'ils séparent le jour d'avec la nuit, et qu'ils servent de signes pour marquer les temps et les saisons, les jours et les années; qu'ils luisent dans le firmament du ciel, et qu'ils éclairent la terre, et cela se fit ainsi.

« Dieu fit donc deux grands corps lumineux, l'un plus grand pour présider au jour, et l'autre moindre pour présider à la nuit. Il fit aussi les étoiles.

« Et il les mit dans le firmament du ciel, pour luire sur la terre, pour présider au jour et à la nuit, et pour séparer la lumière d'avec les ténèbres, et Dieu vit que cela était bon.

« Et du soir et du matin se fit le quatrième jour.

« Dieu dit encore : Que les eaux produisent des animaux vivants qui nagent dans l'eau, et des oiseaux qui volent sur la terre, sous le firmament du ciel,

« Dieu créa donc les grands poissons, et tous les « animaux qui ont la vie et le mouvement, que les « eaux produisent, chacun selon son espèce, et il « créa aussi tous les oiseaux selon leur espèce, il « vit que cela était bon.

« Et il les bénit, en disant : Croissez et multi- « pliez-vous, et remplissez les eaux de la mer; et « que les oiseaux se multiplient sur la terre.

« Et du soir et du matin se fit le cinquième jour.

« Dieu dit aussi : Que la terre produise des ani- « maux vivants, chacun selon son espèce, les ani- « maux domestiques, les reptiles et les bêtes sau- « vages de la terre, selon leurs différentes espèces, « et cela se fit ainsi.

« Dieu fit donc les bêtes sauvages de la terre se- « lon leurs espèces, les animaux domestiques et les « reptiles, chacun selon son espèce, et Dieu vit que « cela était bon.

« Il dit ensuite : Faisons l'homme à notre image « et à notre ressemblance, et qu'il commande aux « poissons de la mer, aux oiseaux du ciel, aux bê- « tes, à toute la terre et à tous les reptiles qui se « meuvent sur la terre.

« Dieu créa donc l'homme à son image; il le « créa à l'image de Dieu, et il *les* créa mâle et « femelle.

« Dieu les bénit, et il leur dit : Croissez et mul- « tipliez-vous, et remplissez la terre, et vous l'as- « sujétirez, et vous dominerez sur les poissons de la « mer sur les oiseaux du ciel, et sur tous les ani- « maux qui se meuvent sur la terre.

« Dieu dit encore : Je vous ai donné toutes les « herbes qui portent leur graine sur la terre, et tous « les arbres qui renferment en eux-mêmes leur se- « mence, chacun selon son espèce, afin qu'ils vous « servent de nourriture, et à tous les animaux de la « terre, à tous les oiseaux du ciel, à tout ce qui se « meut sur la terre, et qui est vivant et animé, afin « qu'ils aient de quoi se nourrir, et cela se fit ainsi.

« Dieu vit toutes les choses qu'il avait faites ; et « elles étaient très bonnes ; et du soir et du matin « se fit le sixième jour.

« Le ciel et la terre furent donc ainsi achevés « avec tous leurs ornements.

« Dieu accomplit le septième jour tout l'ouvrage « qu'il avait fait, et il se reposa le septième jour « après avoir achevé tous ses ouvrages.

« Il bénit le septième jour, et il le sanctifia, parce « qu'il avait cessé ce jour-là de produire tous les « ouvrages qu'il avait créés.

. . . . . .

« Le Seigneur Dieu forma donc l'homme du li- « mon de la terre ; il répandit sur son visage un « souffle de vie, et l'homme devint vivant et animé.

« Le Seigneur Dieu prit donc l'homme, et le mit « dans le paradis de délices, afin qu'il le cultivât, « et qu'il le gardât.

« Le Seigneur Dieu dit aussi : il n'est pas bon « que l'homme soit seul ; faisons-lui une aide sem- « blable à lui.

« Le Seigneur Dieu envoya donc à Adam un « profond sommeil ; et lorsqu'il était endormi, il

« tira une de ses côtes, et mit de la chair à la place.

« Et le Seigneur Dieu forma la femme de la côte « qu'il avait tirée d'Adam, et l'amena à Adam.

« Alors Adam dit : Voilà l'os de mes os, et la chair « de ma chair. Celle-ci s'appellera d'un nom qui « marque l'homme, parce qu'elle a été prise de « l'homme.

« *C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère « et s'attachera à sa femme, et ils seront tous deux dans « une seule chair.*

« Or Adam connut Éve, sa femme, et elle con- « çut et enfanta Caïn, en disant : je possède un « homme par la grâce de Dieu.

« Elle enfanta de nouveau, et mit au monde son frère Abel. »

Moïse montre au peuple Dieu créant le ciel et la terre, et tout ce qui la couvre. L'homme est formé, sa femme est tirée de lui, ils sont la même chair, ils sont les mêmes os ; les deux ne font qu'un, car séparés l'un de l'autre ils sont incomplets, et ne sauraient vivre et se perpétuer. Ce premier couple est la souche du genre humain ; tous les hommes ont la même origine, il n'y a qu'une seule race, qu'une seule famille : tous les hommes sont frères.

Moïse nous fait connaître la vie des premiers hommes, que la corruption envahit, que le déluge détruisit, à l'exception de Noé et des siens, destinés à repeupler la terre, et la race humaine conserve encore son unité. Ainsi les hommes sont frères par Adam, ils sont également frères par Noé, d'où descendent toutes les nations.

Moïse parle d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, de Joseph, de l'état humiliant des Israélites dans la terre d'Égypte, et des persécutions dont il fut, ainsi que ses frères, le témoin et la victime.

A l'âge de quarante ans il proteste contre l'esclavage, en s'expatriant, et le sol de l'Arabie le reçoit.

Pendant quarante ans il est berger au service de Jéthro, son beau-père; il soigne, il conduit des troupeaux; il erre dans les campagnes, et c'est au milieu d'un désert que l'esprit de Dieu vient le visiter, et qu'il se sent pénétré de l'idée de rendre à la liberté ses frères les Hébreux.

Il avait rêvé, il avait médité dans la solitude, si propice aux grandes inspirations, quand l'esprit a reçu cette noble culture que l'on doit un peu à l'éducation et beaucoup aux accidents de la vie.

Moïse repasse la mer, retourne en Égypte. Les prêtres, les sages, les magiciens de Pharaon sont confondus; l'Égypte est effrayée.

Les Israélites s'enfuient; Moïse marche à leur tête. La fête de Pâque et celle des Azymes sont instituées. La mer Rouge est passée, des obstacles sans nombre sont vaincus, des déserts sillonnés, et les Hébreux campent auprès du mont Sinaï; ils l'entourent enfin, et Moïse monte à son sommet: il va s'entretenir avec Dieu (1491 av. J.-C.).

Mont Sinaï; lois de Moïse.

Moïse descend de la montagne pour communiquer avec les anciens d'Israël et avec le peuple.

Plusieurs fois il va du peuple à Dieu et de Dieu au peuple. La Bible dit :

« Le troisième jour étant arrivé, sur le matin, « comme le jour était déjà grand, on commença « d'entendre des tonnerres et de voir briller des « éclairs; une nuée très-épaisse couvrit la mon- « tagne; la trompette sonna avec grand bruit, et le « peuple qui était dans le camp fut saisi de frayeur.

« Alors Moïse le fit sortir du camp pour aller au « devant de Dieu, et ils demeurèrent au pied de la « montagne.

« Tout le mont Sinai était couvert de fumée, « parce que le Seigneur y était descendu au milieu « des feux : la fumée s'en élevait en haut comme « d'une fournaise, et toute la montagne causait de « la terreur.

« Le son de la trompette s'augmentait peu à peu, « et devenait plus fort et plus perçant. Moïse par- « lait à Dieu et Dieu lui répondait.....

« Moïse descendit donc vers le peuple, et lui rap- « porta tout ce que Dieu lui avait dit » (1491 av. J. C.).

Le Seigneur parla ensuite à tout Israël, et lui donna ses dix commandements qui sont :

Qu'il n'y a qu'un Dieu, et que lui seul doit être adoré.

Qu'il ne faut adorer la ressemblance d'aucun animal.

Qu'il ne faut point jurer en vain le nom de Dieu.

Qu'il ne faut profaner par aucun ouvrage la sainteté et le repos du septième jour.

Qu'il faut honorer son père et sa mère.

Qu'il ne faut point commettre de meurtre.

Qu'il ne faut point commettre d'adultère.

Qu'il ne faut point dérober.

Qu'il ne faut point porter de faux témoignage.

Qu'il ne faut point désirer aucune chose qui appartienne à autrui.

« Or tout le peuple entendait le tonnerre et le son « de la trompette, dit la Bible, et voyait les lampes « ardentes et la montagne toute couverte de fumée; « et dans la crainte et l'effroi dont ils étaient saisis, « ils se tinrent éloignés, et ils dirent à Moïse : Par- « lez-nous vous-même et nous vous écouterons. »

Moïse s'était entouré de l'appareil le plus imposans, il avait mis tout en œuvre pour inspirer l'effroi et la soumission aux *têtes dures* qu'il avait à gouverner. Maintenant, bien qu'il continue à consulter Dieu, ou la justice, il parlera lui-même.

Après avoir donné les dix commandements, qui sont la base des lois, et dans lesquels il ne reconnaît qu'un seul Dieu, et repousse toute figure taillée de tout ce qui respire, blâme indirect du culte égyptien, qui mettait au rang des dieux, des ibis, des bœufs et des crocodiles, ainsi que les images taillées de ces bêtes divinisées, Moïse donne aux Israélites le code le plus complet jusque-là (1491 av. J.-C.)

A plusieurs reprises il était monté à la cime du Sinai, mais deux fois principalement il y resta quarante jours et quarante nuits à converser avec Dieu, ou absorbé dans ses profondes méditations.

Dans la suite il continua son œuvre de législateur

en marchant avec les enfants d'Israël ou en se recueillant dans l'arche sainte, ou temple portatif, qu'il fit construire et que les Hébreux dressaient à chaque campement. Il faisait donc des articles de lois à mesure que le besoin s'en faisait sentir; et cela doit nous avertir que nous ne devons pas chercher dans le code mosaïque un ordre méthodique, que les circonstances ne permettaient pas de suivre.

Ceux qui voudront connaître le code mosaïque à fond, liront la Bible; quant à moi, je ne puis qu'en donner quelques extraits, qui en révèleront cependant l'esprit et la tendance.

On sait quelle est la grandeur de l'œuvre que Moïse place sous la protection de Dieu. Voici comment le Seigneur parle suivant notre profond et sage législateur :

« Je suis le Seigneur votre Dieu, qui vous ai tirés « de l'Égypte, de la maison de servitude... Vous « n'aurez point de Dieux étrangers devant moi... « Je suis le Dieu fort et jaloux qui venge l'iniquité « des pères sur les enfants jusqu'à la troisième ou « quatrième génération, et qui fait miséricorde dans « la suite de mille générations à ceux qui m'aiment « et gardent mes préceptes.

« Vous ne vous ferez pas de dieux d'argent ni de « dieux d'or. Vous me dresserez un autel de terre, « et vous offrirez dessus vos holocaustes..... Si vous « me faites un autel de pierre, vous ne le bâtirez « point de pierres taillées; car il sera souillé si vous « y employez le ciseau » (la Bible).

Les Égyptiens avaient des quantités considérables

de Dieux; ils en adoraient les figures taillées, et leurs autels étaient splendides. Moïse, lui, ne veut qu'un seul Dieu; il repousse toute idole, et l'autel de la divinité doit être simple comme la nature. Il est dit que Dieu punit jusqu'à quatre générations, mais qu'il récompense jusqu'à mille en faveur des pères qui ont gardé ses préceptes.

La nature déploie aussi la même bonté et la même rigueur sur les générations des hommes. Si un père dissipe son bien, ses descendants végèteront; s'il se livre à la débauche, s'il s'épuise, s'il vicie son sang, sa race sera maladive et exténuée, et elle souffrira d'un crime qui ne fut pas le sien propre. Ainsi, vivons bien, non seulement en vue de nous-mêmes, mais encore dans l'intérêt de notre postérité, à laquelle il dépend de nous de laisser en partage ou le bien ou le mal. Dieu et la nature sont d'accord; soumettons-nous donc à leurs décrets, quelque sévères et rigoureux qu'ils puissent être.

« Le Seigneur dit à Aaron (et aux prêtres) : Vous « ne posséderez rien dans la terre des enfants d'Is- « raël, et vous ne partagerez point avec eux. C'est « moi qui suis votre part et votre héritage au milieu « des enfants d'Israël » (la Bible).

Du temps de Joseph, quand le peuple égyptien perdit ses biens et sa liberté, les prêtres seuls restèrent propriétaires, parce que Pharaon l'avait ainsi voulu. Chez les Israélites, il en sera autrement, le peuple possédera des terres à l'exclusion des prêtres, qui vivront des dîmes et de l'autel. Et, en effet, qu'ont-ils besoin, les prêtres, d'être propriétaires?

S'ils se font aimer du peuple, ne seront-ils pas pourvus de tout?

« Si vous achetez un esclave hébreu, il vous ser-
« vira durant six ans; et le septième, il sortira libre
« sans vous rien donner.

« Si la pauvreté réduit votre frère à se vendre à
« vous, vous ne l'opprimerez point en le traitant
« comme les esclaves. Mais vous le traiterez comme
« un *mercenaire :* il travaillera chez vous jusqu'à l'an-
« née du *jubilé ;* et il sortira avec ses enfants, et re-
« tournera à la famille et à l'héritage de ses pères...

« Si un étranger, qui est venu d'ailleurs, s'enri-
« chit chez vous par son travail, et qu'un de vos
« frères étant devenu pauvre, se vende à lui ou à
« quelqu'un de sa famille, il pourra être racheté
« après qu'il aura été vendu... » (la Bible).

On le voit, si la loi ne détruit pas l'esclavage, elle le modifie, et l'adoucit singulièrement en faveur de l'Hébreu; aucun législateur n'avait encore si bien traité les pauvres de sa patrie.

« Vous n'attristerez et n'affligerez pas l'étranger:
« parce que vous avez été étrangers vous-mêmes
« dans le pays d'Égypte.

« Que la justice se rende égale parmi vous, soit
« que ce soit un citoyen, ou un étranger qui ait
« péché, parce que je suis le Seigneur votre Dieu »
(la Bible).

Moïse pense souvent aux étrangers, et il dit au peuple : Aimez donc aussi les étrangers, parce que vous l'avez été vous-mêmes dans l'Égypte.

Dieu dit aux juges : « Vous ne recevrez point la « parole du mensonge, et vous ne prêterez point la « main à l'impie, pour porter un faux témoignage « en sa faveur. Vous ne vous laisserez pas emporter « à la multitude pour faire le mal; et dans les juge- « ments, vous ne vous rendrez point à l'avis du plus « grand nombre pour vous détourner de la vérité...

« Vous ne vous écarterez pas de la justice pour « condamner le pauvre. Vous fuirez le mensonge; « vous ne ferez point mourir l'innocent et le juste, « parce que j'abhorre l'impie.

« *Vous ne mettrez aucune différence entre les per-* « *sonnes, vous écouterez le petit comme le grand*, ET « VOUS N'AUREZ AUCUN ÉGARD A LA CONDITION DE « QUI QUE CE SOIT.

« Vous ne recevrez point de présents, parce *qu'ils* « *aveuglent les sages mêmes, et qu'ils corrompent les ju-* « *gements des justes* » (la Bible).

Voilà d'excellents principes de justice et d'égalité; ils durent étonner quand Moïse les lança dans le monde. Son avis aux juges de ne point accueillir des présents est toujours bon; ils en ont toujours le même besoin : puissent-ils s'en bien pénétrer et ne l'oublier jamais!

« Vous travaillerez durant six jours, dit Moïse, et « le septième vous ne travaillerez point; *afin que* « *votre bœuf et votre âne se reposent, et que le fils de votre* « *servante et l'étranger aient quelque relâche* » (la Bible).

C'est là une mesure d'humanité en faveur des travailleurs. Dieu s'est reposé le septième jour, et tout ce qui travaille a besoin de repos. Que Moïse

était bien plus généreux ; qu'il aimait le peuple bien autrement que ceux qui lui disent : Supprime les jours de repos, travaille sans relâche, et tu gagneras davantage. Ils le trompent, car ils épuisent ses forces, détruisent sa santé, et ajoutent à sa misère une misère plus profonde et plus invétérée.

Moïse avait institué le JUBILÉ : c'était une fête qui se célébrait tous les cinquante ans ; fête d'affranchissement et de joie.

« Vous sanctifierez la cinquantième année (dit « Moïse avec Dieu), et vous *publierez la liberté géné-* « *rale à tous les habitants du pays ;* parce que c'est « l'année du JUBILÉ. Tout homme *rentrera dans le* « *bien qu'il possédait*, et chacun retournera à sa pre- « mière famille.

« En l'année du JUBILÉ, tous rentreront dans les « biens qu'ils avaient possédés.

« *La terre aussi ne se vendra point à perpétuité, parce* « *qu'elle est à moi* (elle est à Dieu), *et parce que vous* « *y êtes comme des étrangers à qui je la loue* » (la Bible).

Ainsi Moïse, qui avait vu dans l'Égypte toutes les possessions passer entre les mains du roi, veut que ses concitoyens soient propriétaires quand même ; il s'oppose, de toutes ses forces, à ce que les uns agglomèrent toute la richesse, pendant qu'une misère sans terme serait le partage des autres.

Voici contre l'usure :

« Si votre frère est devenu fort pauvre, et qu'il ne « puisse plus travailler des mains, et si vous l'avez « reçu comme un étranger qui est venu d'ailleurs, « et qui ait vécu avec vous, *ne prenez point d'intérêt*

« *de lui, et ne tirez point de lui plus que vous ne lui* « *avez donné*. Craignez votre Dieu, afin que votre « frère puisse vivre chez vous. *Vous ne lui donnerez* « *pas votre argent à usure*, et vous n'exigerez pas de « lui plus de grains que vous ne lui en aurez donné. « N'accablez donc pas votre frère par votre puis- « sance, mais craignez Dieu » (la Bible).

Puissent nos riches ne point dédaigner les paroles de Moïse ! Qu'ils craignent Dieu ! car ses menaces ne sont pas sans effets ; les révolutions les réalisent, les transforment en faits vrais, positifs, et cela devrait sans cesse les faire réfléchir...

De magnifiques monuments, de hautes pyramides, des statues de toutes les formes couvraient l'Égypte, et engendraient chez l'Égyptien l'ostentation et la superstition. Moïse désapprouve cela dans les termes suivants :

« Vous ne vous ferez point d'idole ni d'image « taillée ; vous ne dresserez point de colonnes ni de « monuments; et vous n'érigerez point dans votre « terre de pierre remarquable par quelque super- « stition pour l'adorer, car je suis le Seigneur votre « Dieu » (la Bible).

Voici de beaux préceptes de morale et de charité; gravons-les dans notre cœur.

« Que chacun respecte avec crainte son père et « sa mère. Gardez mes jours de sabbat. Gardez-vous « bien de vous tourner vers les idoles, et ne vous « faites point de dieux jetés en fonte.... Lorsque « vous serez à la moisson dans vos champs, vous

« ne couperez pas jusqu'au pied ce qui sera crû sur « la terre, et vous ne ramasserez point les épis qui « seront restés. Vous ne cueillerez pas aussi dans « votre vigne les grappes qui restent, ni les grains « qui tombent; mais vous les laisserez prendre aux « pauvres et aux étrangers. Je suis le Seigneur vo- « tre Dieu.

« Vous ne déroberez point, vous ne mentirez « point, et nul ne trompera son prochain. Vous ne « jurerez pas faussement en mon nom, et vous ne « souillerez point le nom de votre Dieu. Vous ne « calomnierez pas votre prochain et vous ne l'op- « primerez point par violence. *Le prix du mercenaire « qui vous donne son travail ne demeurera point chez « vous jusqu'au matin.....*

« Vous ne refuserez point à l'indigent et au pau- « vre ce que vous lui devez, soit qu'il soit votre « frère, ou qu'étant venu du dehors, il demeure « avec vous dans votre ville; *mais vous lui rendrez le « même jour le prix de son travail avant le coucher du « soleil, parce qu'il est pauvre et qu'il n'a que cela « pour vivre;* de peur qu'il ne crie contre vous au « Seigneur, et que cela ne vous soit imputé à « péché.

« On ne fera point mourir les pères pour les en- « fants, ni les enfants pour les pères; mais chacun « mourra pour son péché.

« Vous ne violerez point la justice dans la cause « de l'étranger, ni de l'orphelin, et vous n'ôterez « point à la veuve son vêtement pour vous tenir « lieu de gage.....

« Si vous prêtez de l'argent à ceux de mon peuple « qui sont pauvres parmi vous, vous ne les presse- « rez point comme un *exacteur impitoyable*, et vous « ne les accablerez point par des *usures*. Si votre « prochain vous a donné son habit pour gage, vous « le lui rendrez avant que le soleil soit couché, car « c'est le seul habit qu'il ait pour se vêtir, c'est ce- « lui dont il se sert pour couvrir son corps, et il n'en « a point d'autre pour mettre sur lui quand il dort : « s'il crie vers moi, je l'exaucerai, parce que je suis « bon et compatissant.

« Vous ne parlerez point mal du sourd, et vous « ne mettrez devant l'aveugle rien qui puisse le faire « tomber.

« Vous ne ferez rien contre l'équité, et vous ne « jugerez point injustement. N'ayez pas d'égard « contre la justice à la personne du pauvre, et ne « respectez point contre la justice la personne de « l'homme puissant. Jugez votre prochain selon la « justice.

« Vous ne serez point parmi votre peuple, ni un « calomniateur public, ni un médisant secret. Vous « ne ferez point des entreprises contre le sang de « votre prochain. Vous ne haïrez point votre frère « dans votre cœur... *Ne cherchez point à vous venger*, « *et ne conservez point le souvenir de l'injure de vos con-* « *citoyens*. Vous aimerez votre ami comme vous- « même.

« Ne vous détournez point de votre Dieu pour « aller chercher les magiciens, et ne consultez point

« les devins, de peur de vous souiller en vous adres-
« sant à eux (1).

« Levez-vous devant ceux qui ont les cheveux
« blancs; honorez la personne du vieillard.

« Vous ne parlerez point mal des dieux et vous ne
« maudirez point le prince de votre peuple (2).

« Si un étranger habite dans votre pays et demeure
« au milieu de vous, ne lui faites aucun reproche;
« mais qu'il soit parmi vous comme s'il était né dans
« votre pays; et aimez-le comme vous-même; car vous
« avez été aussi vous-mêmes étrangers dans l'Égypte.

« *Vous ne ferez aucun tort à la veuve et à l'orphelin.*
« *Si vous les offensez en quelque chose, ils crieront vers*
« *moi, et j'écouterai leurs cris.*

« Ne faites rien contre l'équité, ni dans les juge-
« ments, ni dans ce qui sert de règle, ni dans les
« poids, ni dans les mesures. Que la balance soit
« juste, et les poids tels qu'ils doivent être; que le
« boisseau soit juste, et que le setier ait sa me-
« sure. Je suis le Seigneur Dieu qui vous ai tirés de
« l'Égypte.

« Si vous rencontrez le bœuf de votre ennemi, ou
« son âne lorsqu'il est égaré, vous le lui ramènerez.
« *Si vous voyez l'âne de celui qui vous hait tomber sous*
« *sa charge, vous ne passerez pas outre; mais vous l'ai-*
« *derez à se relever.* »

(1) Ce conseil peut encore s'adresser à plus d'un habitant de la capitale du monde civilisé; et nous sommes en 1849!

(2) Le *prince*, c'est le conducteur, le chef des Israélites; les *dieux*, ce sont les juges appelés à prononcer sur les différends du peuple.

Rien de plus élevé et de mieux exprimé que ces préceptes de morale et de charité; mais ils ne suffisent pas toujours; des crimes se commettent, et il faut des lois pour réprimer. Moïse commandait à un peuple ennemi de toute discipline, et qu'un long esclavage avait corrompu, abruti, et que vingt fois il appelle *têtes dures*. Aussi se montre-t-il sévère dans ses lois pénales; il tient en main la verge de fer, et peut-être avait-il besoin de toute sa rigueur pour s'acquitter de sa grande mission. Voici des articles de ces lois rigoureuses, qui ne pouvaient être faites que pour un peuple et pour des temps très vicieux :

« Si un homme d'entre les enfants d'Israël ou des « étrangers qui demeurent dans Israël, donne de ses « enfants à l'idole de Moloch (pour être sacrifiés), « qu'il soit puni de mort, et que le peuple du pays « le lapide » (la Bible).

Il était donc nécessaire de proscrire les sacrifices humains !

« Si un homme se détourne de moi (c'est Dieu « qui parle) pour aller chercher les magiciens et les « devins, et s'abandonne à eux par une espèce de « fornication, il attirera sur lui l'œil de ma colère, « et je l'exterminerai au milieu de mon peuple.

« Que celui qui aura outragé son père ou sa mère « soit puni de mort.

« Si quelqu'un abuse de la femme d'un autre, et « commet un adultère avec la femme de son pro- « chain, que l'homme adultère et la femme adultère « meurent tous deux.

« Si quelqu'un abuse de sa belle-mère, et viole à « son égard le respect qu'il aurait dû porter à son « père, qu'ils soient tous deux punis de mort.

« Si quelqu'un abuse de sa belle-fille, qu'ils « meurent tous deux, parce qu'ils ont commis un « grand crime.

« Si quelqu'un abuse d'un homme comme si c'é- « tait une femme, qu'ils soient tous deux punis de « mort, comme ayant commis un crime exécrable.

« Celui qui, après avoir épousé la fille, épouse en- « core la mère, commet un crime énorme : il sera « brûlé tout vif avec elle.

« Celui qui se sera corrompu avec une bête quelle « qu'elle soit, sera puni de mort; et vous ferez aussi « mourir la bête avec lui.

« La femme qui se sera aussi corrompue avec une « bête quelle qu'elle soit, sera punie de mort avec « la bête.

« Si quelqu'un frappe un homme avec dessein de « le tuer, qu'il soit puni de mort.

« Si quelqu'un tue son prochain de dessein pré- « médité, et lui ayant dressé des embûches, vous « l'arracherez même de mon autel pour le faire « mourir.

« *Celui* qui *aura enlevé un homme et l'aura vendu*, « s'il est convaincu de ce crime, *sera* puni de *mort* » (la Bible).

J'ai parlé de la punition des crimes, voici pour les délits :

« Si deux hommes se querellent, et que l'un « frappe l'autre avec une pierre ou avec le poing,

« et que le blessé n'en meure pas, mais qu'il soit « obligé de garder le lit; et s'il se lève ensuite, et « qu'il marche dehors, s'appuyant sur son bâton, « celui qui l'avait blessé sera regardé comme inno- « cent de sa mort; mais il sera obligé de le dédom- « mager pour le temps où il n'aura pu s'appliquer à « son travail, et de lui rendre tout ce qu'il aura « donné à ses médecins.

« Celui qui aura tué une bête en rendra une autre « à sa place.

« Celui qui aura outragé quelqu'un de ses conci- « toyens, sera traité comme il aura traité l'autre.

« Et en général on rendra œil pour œil, dent pour « dent, main pour main, pied pour pied, brûlure « pour brûlure, plaie pour plaie, meurtrissure pour « meurtrissure.

« Que la justice se rende égale parmi vous, que « ce soit un étranger ou un citoyen qui ait péché, « parce que je suis le Seigneur votre Dieu » (la Bible).

Des lois concernant le vol, les incendies, les dépôts, les impudicités, etc., je n'en parlerai pas.

Je dirai seulement qu'elles sont généralement justes, mais peu sévères; surtout celles relatives aux vols. Quant à la plupart des lois dont je viens de reproduire de nombreux articles, elles peuvent nous conduire à de sérieuses réflexions, et nous faire concevoir que les peuples primitifs n'étaient pas aussi simples et aussi vertueux qu'on s'est plû à nous le dire.

Moïse porte des lois contre les sacrifices humains, contre l'idolâtrie, contre l'adultère, contre la pédé-

rastie, contre l'accouplement des hommes et des femmes avec les bêtes; et cela prouve que tous ces vices existaient dans ces vieux temps. On ne parle pas de réprimer des vices quand ces vices sont inconnus. Moïse avait donc besoin de toute sa rigueur; et ses lois relatives aux abominations dont je viens de parler, ainsi que celles concernant les meurtres, portent nécessairement un cachet d'inflexible sévérité : *œil pour œil, dent pour dent;* quand la chose ne va pas au-delà. Et cependant ces lois, il faut le reconnaître, sont basées sur un principe de stricte justice.

Moïse donne des ordonnances et des lois sur le culte, sur les esclaves, sur les étrangers, sur le meurtre, le vol, les incendies, la négation des dépôts, les emprunts, les impudicités, les adultères, les maléfices, les idolâtries; sur les veuves, les orphelins, les pauvres, les grands; sur les prémices, sur les dîmes et les impôts; sur les devoirs des juges; sur la Pâque, le Sabbat, les fêtes de l'année; sur la construction de l'Arche sainte et tous ses accessoires; sur les prêtres, sur leurs habits et les cérémonies; sur les sacrifices, les holocaustes, les oblations, les répartitions et les expiations; sur les animaux purs et les animaux impurs; sur la purification des femmes; sur les lépreux, sur les mariages; contre les sacrifices humains; contre ceux qui consultent les devins; sur les mœurs, sur la pénalité, sur le jubilé, contre les blasphémateurs; sur la vente et le rachat des biens; sur le rachat des hommes et des bêtes; contre l'usure, etc., etc.

Critique sur les lois de Moïse.

Mais faut-il dire que tout est parfait dans les lois de Moïse ? Qu'on ne peut rien y trouver à reprendre ? Pour ma part, malgré l'admiration que je professe pour ce grand et sublime législateur, je ne puis tout approuver.

Oui, le sort de l'esclave hébreu est adouci, le temps de sa servitude est limité, et « si un homme « donne un coup dans l'œil à son esclave ou à sa « servante, et qu'ensuite ils en perdent l'œil, il les « renverra libres pour l'œil qu'il leur a fait perdre. « Il renverra encore libres son esclave ou sa servante « s'il leur a fait sortir une dent de la bouche. » Cela est bien, eu égard au temps ; et nos lois concernant les esclaves des colonies ne vont pas toujours aussi loin. Mais voici quelque chose de trop fort :

« Si un homme frappe son esclave ou sa servante « avec une verge, et qu'ils meurent entre ses mains, « il sera coupable de crime ; mais s'ils survivent un « ou deux jours, il n'en sera point puni, *parce qu'il « les a achetés de son argent* » (la Bible).

Cela est peu rassurant pour l'esclave et pour la servante, et s'éloigne considérablement de la stricte justice : on ne trouve pas là : *œil pour œil, dent pour dent.*

L'esclave hébreu qu'on aura acheté sera libre de s'en aller au bout de sept ans sans rien donner à son maître. Mais si le maître lui a fait épouser une femme, et s'il a d'elle des fils et des filles, la femme, les fils et les filles resteront dans la servitude « et « pour lui, il sortira avec son habit. »

« Si l'esclave dit : J'aime mon maître, et ma femme « et mes enfants, je ne veux point sortir pour être « libre : son maître le présentera devant les dieux « (devant les juges), et ensuite l'ayant fait approcher « des poteaux de la porte de sa maison, il lui percera « l'oreille avec une alène, *et il demeurera son esclave « pour jamais* » (la Bible).

Cela n'est-il pas terrible pour l'esclave hébreu? Et encore celui-là trouve dans la loi des clauses qui le favorisent; mais en est-il de même de l'esclave étranger? Non, et on va le voir :

Dieu dit; car c'est toujours Dieu qui parle dans la loi de Moïse : « Si la pauvreté réduit votre frère à « se vendre à vous, vous ne l'opprimerez pas en le « traitant comme les esclaves... Ainsi, qu'on ne le « vende pas comme les autres esclaves.

« Ayez des esclaves et des servantes des nations « qui sont autour de vous. *Vous les laisserez à votre « postérité par un droit héréditaire, et vous en serez les « maîtres pour toujours;* mais n'opprimez point par « votre puissance les enfants d'Israël qui sont vos « frères » (la Bible).

L'esclavage peut donc exister dans toute sa rigueur à l'égard des étrangers. Les adoucissements apportés à l'esclavage ne les concernent nullement, et alors l'utile modification de cette barbare loi perd une partie de sa vertu.

Les prêtres et les lévites n'ont point de terres; Moïse n'a pas voulu qu'ils fussent riches comme les prêtres égyptiens; ils doivent donc vivre des offrandes du peuple; et il est juste que le peuple, comme

le dit le livre sacré : « Ne se présente pas devant eux « les mains vides. » Mais du moment qu'on a proclamé l'égalité des conditions et la même origine pour tous les hommes, pourquoi défendre au prêtre « de mêler le sang de sa race avec une personne du « commun du peuple? » Pourquoi jeter à la fille du prêtre qui épouse un homme du peuple, une défaveur très-marquée? Pourquoi ne tirer les prêtres que de la famille de Lévi, et les rois de la famille de Juda? Pourquoi proclamer souillé celui qui approche d'un mort? N'est-ce pas là porter une grave atteinte au culte de la tombe? Pourquoi, à propos d'un différend survenu entre deux particuliers, autoriser les juges à administrer des coups à celui d'entre eux qui sera reconnu fautif? Un peuple libre et qui s'appelle le peuple de Dieu, doit-il être battu? Pourquoi défendre *l'usure* envers les Hébreux et la permettre envers les étrangers? Est-ce qu'un vice ne reste pas toujours un vice (1)?

Pourquoi tant de haine, de fureur de menaces de mort contre les autres peuples, qui sont cependant, aussi bien que les Israélites, enfants d'Adam et de Noé.

Enfin, la loi judaïque est-elle la loi de Dieu? Est-elle la perfection même? Est-elle comme loi politique, comme loi civile, comme loi sociale et religieuse, complète en toute chose? Est-elle la loi de

(1) « Vous ne prêterez point à usure à votre frère, ni de « l'argent, ni du grain, ni quelque autre chose que ce soit « *mais seulement aux étrangers* » (la Bible).

« Vous prêterez à beaucoup de peuples, et vous n'emprunterez rien vous-mêmes de personne, etc. » (la Bible).

tous les temps? la loi de tous les lieux? la loi capable de satisfaire à tous les intérêts? à tous les besoins? Je répondrai que, comme loi divine, elle laisse à désirer; qu'elle ne porte pas toujours le cachet de son auteur, si cet auteur c'est Dieu même; mais que, comme loi humaine et sortie du cerveau d'un mortel, elle est tout ce qu'on pouvait attendre de plus profond, de plus juste et de plus surprenant. Et en effet : unité de Dieu; unité de race parmi les hommes; repos réparateurs pour les travailleurs; prescriptions morales les plus élevées; modification de l'esclavage en faveur de l'Hébreu; paroles d'amour pour l'individu non Israélite; et le sol du peuple d'Israël devenu le sol de la liberté pour tout esclave étranger qui pourra s'y réfugier!..... Rien de plus beau!... Cela ne nous autorise-t-il pas à proclamer Moïse l'homme le plus extraordinaire qui eût vu la lumière jusque-là? Et depuis, l'humanité a-t-elle produit des hommes plus grands? Qui oserait l'affirmer? Oui, il fallait qu'il se fût recueilli en Dieu et qu'il aimât le peuple, celui qui produisait une si belle œuvre!...

On a vu Moïse flotter sur le Nil; on l'a vu grandir au milieu de ses frères, et se battre pour eux; on l'a vu passer au-delà de la mer Rouge, garder des troupeaux, et retourner ensuite en la terre d'Égypte; on l'a vu confondre Pharaon et ses prêtres, conduire les Hébreux jusqu'au SINAI, et là, rédiger l'histoire et les lois d'Israël. Tout cela est grand! tout cela est admirable!... Parlons maintenant des travaux industriels qu'il fit exécuter.

Ouvriers. Travaux ordonnés par Moïse.

Les Hébreux, peuple pasteur et cultivateur, n'étaient point habiles dans les arts industriels. Cependant, dans leur long séjour en Égypte, ils furent employés à des travaux de briquetage, et même forcés, d'après Flavius Joseph, « *d'apprendre avec peine divers arts et divers métiers.* » Cela devait leur servir plus tard. La Bible nous a parlé d'une multitude *de gens du petit peuple égyptien*, qui s'étaient enfuis avec les Hébreux. Il y avait nécessairement parmi eux des artisans de toutes sortes de professions. Quand donc Moïse, qui d'abord avait proscrit les colonnes et les travaux d'art, sentit la nécessité de faire un temple portatif et de donner au culte quelque chose d'extérieur, afin de retenir le peuple, qui déjà se livrait à l'adoration du veau d'or, il trouva autour de lui des ouvriers de beaucoup de talents et dignes de son estime : ajoutons que des Phéniciens, si habiles dans les arts industriels, durent se joindre aux travailleurs de Moïse.

Le plus célèbre de ces ouvriers était BÉSÉLÉEL, fils d'Uri, qui était fils de Hur, de la tribu de Juda. « Il était, dit la Bible, plein de sagesse, d'intelli-« gence, de science et d'une parfaite connaissance « pour inventer et pour exécuter tout ce qui peut « se faire en or, en argent et en airain; pour tailler « et graver les pierres, et pour tous les ouvrages de « *menuiserie.* »

Ooliab, fils d'Achisamech, de la tribu de Dan, lui était joint. Ils savaient travailler les pierres, les mé-

taux, les bois et sur toutes sortes d'étoffes. « *Dieu*, dit la Bible, *a répandu la sagesse dans le cœur de tous les artisans habiles;* » et cela, afin qu'ils puissent faire tous les travaux qui leur seront commandés. »

Les ouvrages de tous ces artisans remplis de *l'esprit de Dieu*, et qui devaient prendre tous les sept jours un jour de repos, sous peine de mort, furent:

Le *tabernacle*, ou temple portatif; l'*arche*, où se renfermaient les Tables de la loi; le propriatoire; la table des pains de proposition; le chandelier d'or; l'autel des parfums; l'autel des holocaustes; le bassin d'airain, les vases, les plats, les coupes, les encensoirs, les lampes, les vêtements des prêtres, brillants d'or et de pierreries.

Je ne puis parler longuement de tous ces travaux; cependant, pour donner une idée de leur richesse, j'entrerai dans quelques détails.

Le *tabernacle* était un temple portatif, formé, non de quatre murs, mais d'ais et de colonnes de bois de sétin, recouverts de lames d'or, avec chapiteaux d'or et bases d'argent. Des rideaux de chacun vingt-huit coudées de long sur quatre de large, et faits de fin lin retors, de fils d'hyacinthe, de pourpre et d'écarlate teinte deux fois, le tout en broderies de différentes couleurs; ils s'adaptaient sur les colonnes et formaient un grand espace carré, dans l'intérieur duquel on déposait l'arche. Le tabernacle, ou temple portatif, devait être dressé à chaque campement.

L'*arche* était en bois de sétin. « Elle avait deux « coudées et demie de long, une coudée et demie

« de large, et une coudée et demie de haut. » Un or très-pur la recouvrait dedans et dehors, une couronne d'or régnait tout autour. Il y avait aux quatre coins de l'arche quatre anneaux d'or fondu ; et des bâtons de bois de sétin, recouverts d'or, passaient par ces anneaux et servaient à la porter.

Il y avait deux *chérubins* en or battu aux deux côtés du propriatoire, au-dessus duquel ils étendaient leurs ailes qui venaient se toucher par les deux extrémités, et se regardaient l'un l'autre.

Le *chandelier*, de l'or le plus fin, battu au marteau, avait des branches, des coupes, des pommes et des lys qui sortaient de sa tige.

Six branches sortaient des deux côtés de sa tige, trois d'un côté, et trois de l'autre, etc.

« Le *rational* du grand prêtre était tissu du mé-
« lange de fils différents, comme l'éphod, d'or,
« d'hyacinthe, de pourpre, d'écarlate teinte deux
« fois, et de fin lin retors, dont la forme était car-
« rée, l'étoffe double, et la longueur et la largeur de
« la mesure d'une palme.

« Il mit dessus (Béséléel, ouvrier par excellence)
« quatre rangs de pierres précieuses. Au premier
« rang, il y avait la sardoine, le topaze et l'émeraude ;

« Au second, l'escarboucle, le saphir et le jaspe;

« Au troisième, la ligure, l'agathe et l'améthyste ;

« Au quatrième, la chrysolithe, l'onyx et le beryl;
« et les enchâssa dans l'or chacune en son rang.

« Les noms des douze tribus d'Israël étaient gra-
« vés sur ces douze pierres précieuses, chaque nom
« sur chaque pierre » (la Bible).

Je ne pousse pas plus loin l'énumération des travaux artistiques et *industriels*, j'ai voulu seulement prouver qu'au moment de leur sortie d'Égypte, les Israélites et ceux qu'ils s'étaient adjoints, savaient couper le bois, fondre les métaux, les battre sur l'enclume, tailler les pierres précieuses ; qu'ils connaissaient les couleurs les plus belles ; qu'ils savaient filer, tisser des étoffes remarquables, et les orner de riches broderies. Ils étaient fondeurs, sculpteurs, graveurs et tisseurs. Ils avaient acquis des connaissances variées dans les arts, et si l'Égypte n'avait pas été un pays détesté par eux, et pour cause, ils auraient pu lui témoigner quelque reconnaissance pour les talents qu'elle leur avait communiqués... Mais arrêtons-nous un moment, nous nous trompons peut-être jusqu'à un certain point ; peut-être que le génie égyptien n'avait pas présidé seul aux travaux dont nous venons de parler, et cela, nous l'avons fait pressentir ailleurs. En Égypte, les artisans ne devaient exercer qu'un seul métier ; et cependant nous voyons que Béséléel et Ooliab pratiquaient un grand nombre de métiers à la fois ; qu'ils étaient à la fois architectes, si je puis parler ainsi, conducteurs de travaux, et qu'ils travaillaient eux-mêmes sur toutes sortes de matières.

Enfin, étaient-ils les élèves des Égyptiens ? Étaient-ils les élèves des Phéniciens, ces habiles artisans amis de Moïse ? Nous ne pouvons rien affirmer à cet égard, mais nous croyons que la PHÉNICIE avait agi sur eux ; et, du reste, l'arche construite par les ouvriers de Moïse devint plus tard le modèle du temple

de Salomon, que des artisans de la PHÉNICIE construisirent presque exclusivement; et cela doit avoir pour nous une signification très-évidente.

Moïse avance vers la terre promise.

Moïse avait fait ses principales lois; les travaux qu'il avait commandés aux artisans étaient achevés; il fait le dénombrement des enfants d'Israël par tribus, par maisons et par têtes; il classe les tribus, assigne à chacune son emploi et le lieu qu'elle devra occuper dans la terre promise; et il se met en route avec cette multitude (1490 av. J.-C.). L'arche de l'alliance était portée à la tête du peuple; dans sa marche, Moïse complétait ses lois.

Les Hébreux, harassés de fatigues, murmurèrent. « Or, dit la Bible, une troupe *de petit peuple qui était « venu d'Egypte avec eux*, désira de la chair avec « grande ardeur, et s'assit en pleurant; et ayant « aussi attiré à eux les enfants d'Israël, ils commen- « cèrent de dire: Qui nous donnera de la chair? « Nous nous souvenons des poissons que nous man- « gions en Égypte presque pour rien; les concom- « bres, les melons, les poireaux, les ognons et l'ail « nous reviennent à l'esprit. Notre âme est toute sèche; » nos yeux ne voient que de manne »(1490 av. J.-C.).

Moïse voyant le peuple qui pleurait, chacun dans sa famille, en fut attristé. Il ne savait où prendre pour le faire subsister, et se plaignit à Dieu d'avoir à porter, lui tout seul, le poids d'un peuple entier. Il voulait mourir; mais bientôt son courage se ranima. Il s'adjoignit soixante-dix hommes des anciens d'Israël, des plus expérimentés et des plus

propres à gouverner ; il s'en fit un conseil et un puissant appui. Ces hommes se pénétrèrent de l'esprit de Moïse et le soulagèrent par leur concours. « Plût à Dieu, disait le législateur, *que tout le peuple « prophétisât*, et que le Seigneur répandît son esprit « sur eux! » (la Bible) On voit que ce grand homme aurait désiré conduire un peuple éclairé. Les tyrans seuls pensent autrement.

Cependant, aux murmures succédaient les calomnies et les séditions. Aaron et d'autres, inspirés par la jalousie, disaient : « Le Seigneur n'a-t-il parlé que « par le seul Moïse ? Ne nous a-t-il pas aussi parlé « comme à lui ? etc. » (la Bible).

Moïse avait envoyé des hommes visiter la terre promise, et ils en rapportèrent, suivant la Bible, « une branche de vigne avec sa grappe, et deux « hommes la portèrent sur un levier ; ils prirent « aussi des grenades et des figues de ce lieu-là. » La terre est bonne et produit de bons fruits, dirent ces envoyés, « mais elle a des habitants très forts, et « de grandes villes fermées de murailles. Nous y « avons vu la race d'Énac. Amalec habite vers le « Midi ; les Hethéens, les Jébuséens et les Amor- « rhéens sont dans les pays des montagnes ; et les « Chananéens sont établis le long de la mer et le « long du fleuve du Jourdain » (la Bible).

De nouveaux murmures s'élevèrent parmi les Israëlites, qui craignaient les peuples contre lesquels il fallait marcher. Ils criaient : *Plût à Dieu que nous fussions morts en Egypte !* Ils refusaient obstinément d'avancer. Moïse relève leur courage, et alors, passant de l'abattement à une extrême audace, les

Hébreux attaquent les Amalécites et les Chananéens sans en avoir reçu l'ordre de leur chef; ils se font repousser avec perte. C'était une punition de Dieu (1490 av. J.-C.).

De nouvelles conspirations fomentent. La Bible dit : « En ce même temps, CORÉ, fils d'Isaar, qui « était fils de Caath, comme Caath était fils de Lévi, « DATHAN et ABIRON, fils d'Éliab, et HON, fils de « Phéleth, tous les trois d'entre les fils de Ruben, s'é- « lèvent contre Moïse, *avec deux cent cinquante hommes « des enfants d'Israël, qui étaient des principaux de la « synaguogue, et qui dans le temps des assemblées étaient « appelés et distingués entre les autres par leur nom.* »

Les murmures, les plaintes, les insinuations, les excitations de Corée, de Dathan, d'Abiron, de Hon, des principaux de la synaguogue s'étant répandus, ayant agi sur les esprits, un parti puissant se forma, et ce parti s'insurgea contre Moïse (1489 av. J.-C.).

Les détails bibliques, à cet égard, sont très figurés et très voilés. Nous voyons seulement que la terre s'entr'ouvrit sous les pas des insurgés; qu'ils descendirent tous VIVANTS DANS L'ENFER, et qu'ainsi ils disparurent du milieu du peuple. Le lendemain de cette victoire de Moïse, il y eut d'immenses murmures et de nouveaux châtiments : quatorze mille sept cents hommes furent encore supprimés d'entre les enfants d'Israël. Ces révoltes, à la tête desquelles se trouvaient les plus illustres d'entre les Hébreux, durent être terribles, et nous ne savons ce que seraient devenus les fugitifs de l'Égypte; si leur terrible et sublime chef eût été vaincu.

Malgré de fréquents murmures, malgré les attaques des populations dont il traverse les territoires, malgré des combats meurtriers, Moïse marche en avant avec son peuple, et ne cesse jamais d'ajouter des lois à des lois, et complète ainsi son code.

Balaam vient au devant d'Israël et le bénit. Pourquoi Israël fait-il mourir Balaam (1452 av. J.-C.)?

Israël se livre à la fornication avec les filles de Moab; des crimes se commettent; de terribles châtiments éclatent. Les Israélites sont sans pitié pour les femmes et les enfants des vaincus. Ils pillent, saccagent, tuent; et c'est Dieu, dit-on, qui ordonne tout cela !... Combien les hommes sont coupables quand ils font de Dieu l'instigateur de leurs furieuses passions, de leurs sanglantes boucheries. Non, non, il n'est pas leur complice, celui dont ils invoquent ainsi le nom.

Enfin, les Israélites et leur chef arrivent en vue de la terre promise (1452 av. J.-C.). Il y avait quarante ans qu'ils avaient quitté l'Égypte, qu'ils erraient dans les déserts, et qu'ils combattaient. L'œuvre et la vie de Moïse touchaient à leur terme.

Moïse fait pour le peuple un dernier chant, et désigne Josué pour le remplacer à la tête des Hébreux. Il monte sur la montagne d'Abarim, puis sur celle de Nébo, qui est au pays de Moab, vis-à-vis Jéricho, et de là il considère la terre de Chanaan, qui doit bientôt appartenir au peuple qu'il a conduit à travers tant d'obstacles. Il n'est pas donné à ce grand homme *de fouler* de ses pieds la terre promise, et meurt sur le mont Nébo, âgé de cent vingt ans (1452 av. J.-C.).

Dernières réflexions sur Moïse.

Nous nous sommes étendu sur les Hébreux ; mais nous le devions; car ils sont tout peuple. Parmi eux, point d'intrigues de cour, point de guerre de dynastie ; chez eux c'est la vie patriarcale ; c'est la vie nomade sous les tentes et dans le désert, avec ses vices et ses vertus; avec ses affections naïves et ses fureurs sans bornes. Cette histoire des temps primitifs peint encore les mœurs actuelles des montagnards de la Syrie et d'une partie des Arabes africains, et elle méritait toute notre attention. Quant à Moïse, nous ne pouvions moins faire que de nous y attacher fortement. Souvenons-nous qu'il a puissamment remué les idées et agi sur le monde !...

Moïse était naturellement violent. En Égypte, il voit un Égyptien outrager un Hébreu ; il tue cet Égyptien et l'enterre dans le sable ; dans le pays de Madian, des jeunes filles, après avoir puisé de l'eau pour abreuver leurs brebis, sont mises en fuite par des bergers qui s'emparent de l'auge. Moïse se bat, se montre violent avec les violents, et son courage fait triompher le droit du faible. Quand il descend du Sinai, s'il voit le peuple adorer le veau d'or, il s'irrite, et dans sa colère, il brise les Tables de la loi. Moïse se montre plus d'une fois cruel envers Israël ; et des milliers d'hommes périrent sous ses coups. Mais avec un tel peuple, pouvait-il réaliser son œuvre et ses plans de réformes s'il n'eût eu un bras de fer ? Non. Et la preuve de ce que nous avançons se trouve dans ces paroles qu'il adresse aux Hébreux au moment de mourir :

« Je sais, dit-il, quelle est votre obstination, et « combien vous *êtes durs et inflexibles*. Pendant tout « le temps que j'ai vécu et que j'ai agi parmi vous, « vous *avez toujours disputé et murmuré* contre le Sei- « gneur : combien plus le serez-vous quand je serai « mort! » Et cette prédiction était vraie.

Mais si Moïse est colère, emporté, froidement cruel envers les ennemis des Hébreux et envers les Hébreux eux-mêmes dans les circonstances graves, combien aussi son cœur recèle de bonté! Quelques-uns de ses actes de violence même ne sont-ils pas inspirés par sa générosité ? Que nous l'aimons lorsque, en vue de la misère du peuple, il s'écrie vers Dieu avec dépit : « Est-ce moi qui ai conçu cette grande mul- « titude, ou qui l'ai engendrée? pour que vous me « disiez : Portez-les dans votre sein, comme une « nourrice a accoutumé de porter son enfant, et me- « nez-les en la terre que j'ai promise à leur père « avec serment ! Où trouverai-je de la chair pour en « donner à un si grand peuple? Ils pleurent et crient « contre moi, en disant : Donnez-nous de la viande « afin que nous en mangions. *Je ne puis porter seul « tout ce peuple, parce que c'est un trop grand fardeau « pour moi.* »(la Bible.)

Que nous l'aimons quand il dit qu'il faut aimer l'étranger ; que la loi doit être égale pour tous ; qu'il faut juger avec impartialité toutes les conditions; bu'il ne faut point faire mourir les enfants pour les pères, ni les pères pour les enfants ; qu'il faut relever l'âne de notre ennemi, s'il ploie sous le fardeau; qu'il faut protéger la veuve et l'orphelin ; qu'il faut laisser l'épi et la grappe du pauvre ; qu'il faut payer

exactement *le salaire du travailleur;* et surtout quand il prononce ces paroles : « *Il ne se trouvera parmi « vous aucun pauvre ni aucun mendiant, afin que le « Seigneur votre Dieu vous bénisse dans le pays qu'il « doit vous donner pour le posséder* » (la Bible).

Que nous l'aimons quand il dit : « Vous ne livre- « rez point l'esclave à son maître, quand il se sera « réfugié parmi vous. Il demeurera parmi vous où « il lui plaira, et il trouvera le repos et la sûreté dans « quelqu'une de vos villes, sans que vous lui fassiez « aucune peine » (la Bible).

Que nous l'aimons quand il dit : « Vous établirez « des juges et des magistrats *à toutes les portes des « villes* que le Seigneur votre Dieu vous aura don- « nées en chacune de vos tribus, afin qu'ils jugent « le peuple *selon la justice, sans se détourner ni d'un « côté ni d'autre. Vous n'aurez point d'égard à la qualité « des personnes*, et vous ne recevrez point de présents, « parce que les *présents aveuglent les yeux des sages et « corrompent les sentiments des justes. Vous vous atta- « cherez à ce qui est juste, dans la vue de la justice*, afin « que vous viviez, et que vous possédiez la terre que « le Seigneur votre Dieu vous aura donnée »(la Bible).

J'ai parlé ailleurs des dix commandements de Dieu et des plus beaux et des plus saints préceptes.

On le voit, les lois des Israélites respirent la justice, la charité, les sentiments démocratiques; et, nous le croyons, leur auteur était en droit de s'écrier : « Il n'y a point en effet d'autre nation, quel- « que puissante qu'elle soit, qui ait des dieux aussi « près d'elle... Car où est un peuple si célèbre, qui « ait, comme celui-ci, des cérémonies, des ordon-

« nances pleines de justice, et toute une loi sem-
« blable à celle que j'expose aujourd'hui devant vos
« yeux ? » (la Bible)

En effet, bien que les lois de Moïse fussent dures, non pour les étrangers pris individuellement, mais pour les nations étrangères ; bien qu'elles pussent laisser à désirer sur quelques points, il est vrai, positif, qu'il n'était pas possible qu'on leur opposât de lois aussi belles ; et ceci, nous le ferons encore mieux comprendre plus tard.

Quelle était l'opinion de Moïse sur l'immortalité de l'âme ? sur la vie future ? sur les peines et les récompenses que l'homme doit trouver au-delà de la tombe ? Moïse croit-il à une vie future ? Nous n'osons l'affirmer.

Il dit bien quelque part que Coré et sa troupe sont descendus vivants dans l'*enfer ;* que la fureur de Dieu brûlera les Israélites coupables d'idolâtrie jusques au fond *des enfers ;* qu'Abraham, que Jacob, qu'Aaron se sont réunis à leurs peuples ou à leurs ancêtres ; mais cet *enfer*, qu'est-ce ? Ces ancêtres, où sont-ils?

Quand Moïse veut produire un effet puissant sur les Hébreux, ce n'est ni des peines de l'enfer ni des joies célestes qu'il leur parle, c'est des peines et des joies de ce monde. Ils jouiront ou ils souffriront soit dans leurs personnes, soit dans leurs fortunes, soit dans leurs postérités.

Si les Israélites observent la loi de Dieu, ils auront en partage toutes sortes de biens ; dans le cas contraire, les maux les plus affreux vont fondre sur eux... Et voici une partie de l'énumération de ces maux :

Ils seront maudits dans les villes ; le Seigneur leur enverra l'indigence, la famine, la peste et des nuées de poussière au lieu de pluie. Dieu les frappera de pauvreté, de fièvre, de froid, d'une chaleur brûlante, de corruption d'air et de nielle. Le ciel sera pour eux d'airain et la terre de fer. Il les fera tomber devant les ennemis. Leurs corps, après leur mort, serviront de nourriture aux oiseaux du ciel et aux bêtes de la terre ; ils seront frappés d'ulcères, de gales, de frénésie, d'aveuglement, de fureur ; ils marcheront à tâtons en plein midi ; un peuple inconnu les dominera... ; ils sèmeront, d'autres recueilleront ; ils auront des fils et des filles ; on les leur emmènera captifs ; ils seront esclaves d'un peuple qui fondra sur eux comme un aigle ; ils le serviront dans la faim, dans la soif, dans la nudité, dans le besoin de toutes choses, et il leur fera porter un joug de fer jusqu'à ce qu'ils soient écrasés ; ils seront ramenés en Égypte ; ils seront vendus à leurs ennemis pour être leurs esclaves, et leurs femmes pour être leurs servantes.

Ainsi, d'après Moïse, les infractions aux lois sociales et aux lois religieuses reçoivent les mêmes châtiments. De l'âme, il n'en est point question ; elle est oubliée, complétement oubliée ; et cependant, malgré ce qu'il peut y avoir d'incomplet dans la loi, les menaces de Moïse contre les prévaricateurs font frissonner... Combien de peuples ont été frappés des châtiments dont Moïse fait l'énumération ! et cela, pour n'avoir point obéi à la loi du devoir et de la fraternité ? Combien de peuples ont péri, combien de peuples périront encore victimes

de leur orgueil, de leur avarice, de leur dureté, de leur injustice, de leur corruption, de leur hypocrisie et de leur lâcheté !... Peuples de la terre, croyez-le, les menaces de Moïse ne sont point des menaces vaines.... Elles ont tôt ou tard leur accomplissement... Malheur ! malheur donc aux peuples qui s'oublient, et qui ne tiennent plus de compte de leur dignité !.. Ils périront...

Peu avant de mourir, Moïse avait dit : « La terre « dont vous allez entrer en possession n'est pas comme « la terre d'Egypte d'où vous êtes sortis, où après « qu'on a jeté la semence, on fait venir l'eau par des « canaux pour l'arroser, comme on fait dans les jar- « dins; mais c'est une terre de montagnes et de « plaines, qui attend les pluies du ciel, que le Sei- « gneur votre Dieu a toujours visitée, et sur laquelle « il jette des regards favorables depuis le commen- « cement de l'année jusqu'à la fin » (la Bible).

Les paroles du libérateur étaient restées gravées au cœur des Israélites, qui marchaient désormais sous le commandement de Josué. Suivons-les ainsi que leur nouveau chef, et soyons rapides.

Le lecteur ne devra pas oublier que Moïse et Dieu ont traité de *têtes dures* et de cœurs inflexibles les Hébreux. Les séditions continueront, et le sang coulera à flots...

Josué et les juges d'Israël.

Les Israélites marchent en avant : le Jourdain, ainsi que l'avait fait la mer Rouge, sépare ses eaux et leur livre passage. Jéricho est prise ; on égorge tout, femmes, enfants, vieillards, et même les bœufs,

les brebis et les ânes. Tout est sacrifié dans cette ville, à l'exception de la *femme publique Rahab* et des siens. Cette courtisane s'était montrée bonne envers les espions israélites; il lui en fut témoigné de la reconnaissance (1452 av. J.-C.).

La ville de Haï est prise et brûlée, ses habitants sont égorgés, son roi est mis *en croix* (1).

Les Gabaonites sauvent leur vie par une ruse; ils sont réduits en servitude.

Cinq rois se liguent entre eux pour arrêter la marche des Hébreux. La lutte s'engage; Dieu combat avec les Israélites, et des pierres tombent du ciel sur leurs ennemis, et, afin que le massacre soit continué à la clarté du jour, Josué commande au soleil de s'arrêter, et le soleil obéit.

Les ennemis sont taillés en pièces; les cinq rois s'enfuient et se cachent dans une caverne, où ils sont découverts, et on les ramène à Josué, qui dit à ses principaux officiers : *Mettez le pied sur le cou de ces rois....* « Après cela, Josué frappa ces rois et les « tua, et les fit ensuite *attacher à cinq potences*, où ils « demeurèrent pendus jusqu'au soir. » (la Bible.)

Josué prend ensuite les villes de Macéda, Lebna, Lachis, Eglon, Hebron, Dabir. Peuples et rois, tout est passé au fil de l'épée; tout est détruit. Mais j'abrège l'énumération de ces conquêtes.

Les Israélites commencent à s'établir dans la terre promise; les partages sont faits. Les lévites seuls ne durent point avoir de part, selon la prescription de la loi (1444 av. J.-C.).

(1) Le supplice de la croix remonte bien haut chez les Hébreux.

Les Hébreux rencontrent des obstacles. Ils avancent cependant, et s'établissent; chaque tribu s'assujétit plusieurs peuples du pays conquis.

Les Israélites prennent la ville de Jérusalem et la brûlent. Josué meurt; Caleb et les anciens arrivent au commandement (1438 av. J.-C.).

Les Hébreux auraient certainement détruit tous les peuples de ces contrées; mais, dit la Bible, « le Seigneur les laissa vivre (ces peuples) pour servir « *d'exercice et d'instruction aux Israélites* et à tous ceux « qui ne connaissaient point la guerre des Chananéens; afin que leurs enfants apprissent après eux « à combattre contre les ennemis, et qu'ils s'accoutumassent à ces sortes de combats. Ces peuples furent les cinq princes des Philistins, tous les Chananéens, les Sidoniens et les Hévéens qui habitent « sur le mont Liban, depuis la terre Baal-Hermon, « jusqu'à l'entrée d'Emath. Le Seigneur laissa ces « peuples pour éprouver ainsi Israël.

« Les enfants d'Israël habitèrent donc au milieu « des Chananéens, des Héthéens, des Amorrhéens, « des Phérézéens, des Hévéens et des Jébuséens. Ils « épousèrent leurs filles, et donnèrent leurs filles en « mariage à leurs fils, et ils adorèrent leurs dieux. Ils « adorèrent Baalim et Astaroth. »

Les Hébreux étaient incorrigibles. Ils commettaient toujours de nouvelles infidélités envers la religion. Dieu les en punit; pendant huit ans ils furent assujétis à *Chusan-Rasathaïm*, roi de Mésopotamie. Et « ayant crié au Seigneur, dit la Bible, il leur suscita un « sauveur qui les délivra, savoir : OTHONIEL (1417 av. « J.-C.). L'esprit du Seigneur fut en lui, et il jugea

« Israël. » OTHONIEL releva les Israélites abattus, et grâce à lui, pendant quarante ans ils vécurent en paix.

A sa mort, les désordres recommencent, et les Israélites sont assujétis par *Eglon*, roi de Moab (1376 av. J.-C.). Il y avait dix-huit ans qu'il régnait sur eux.

« Après cela, dit la Bible, ils crièrent au Seigneur « et il leur suscita un sauveur nommé AOD (1357 av. « J.-C.). Les enfants d'Israël envoyèrent par lui des « présents à *Eglon*, roi de Moab.

« AOD se fit faire une dague à deux tranchants, qui « avait une garde de la longueur de la paume de la « main, et il la mit sous sa casaque à son côté droit « (il était gaucher), et il offrit ses présents à *Eglon*, « roi de Moab. Or, Eglon était extrêmement gros.

« Et AOD lui ayant offert ses présents, s'en re- « tourna avec ses compagnons qui étaient venus avec « lui. Puis étant retourné de Galgala, où étaient les « idoles, il dit au roi : J'ai un mot à vous dire en se- « cret, ô prince. Le roi ayant fait signe qu'on se tût, « et tous ceux qui étaient auprès de sa personne étant « sortis, Aod s'approcha du roi, qui était seul assis « dans sa chambre d'été, et lui dit : J'ai à vous dire « une parole de la part de Dieu. Aussitôt le roi se « leva de son trône ; et Aod ayant porté la main « gauche à la dague qu'il avait à son côté droit, la « tira et la lui enfonça si avant dans le ventre, que « la poignée y entra tout entière avec le fer... Aod « ayant fermé à clé avec grand soin les portes de la « chambre, sortit par la porte de derrière. »

Aod étant retourné auprès des Israélites, il marcha à leur tête, les conduisit contre les Moabites, et en fit un grand carnage. Après ces actions, qu'on

peut apprécier diversement, la paix fut dans Israël pendant quatre-vingts ans.

« Après Aod, dit la Bible, SAMGAR, fils d'Anath, « fut en sa place. Ce fut lui qui tua six cents Philis- « tins avec un soc de charrue, et il fut aussi le dé- « fenseur et le libérateur d'Israël. »

Comme après Aod, après SAMGAR, les Israélites retombèrent dans le mal et dans la sujétion ; mais après chaque chute il se présentait un bras vigoureux pour les relever. Les libérateurs d'Israël, qui se succédèrent les uns aux autres, portèrent le nom de *juges du peuple*. Leur autorité, ils la tenaient des services qu'ils avaient rendus dans les jours de crise, et le peuple les maintenait dans leur élévation. Je ne puis entrer dans toutes les péripéties du peuple d'Israël, ni donner l'histoire de ses juges ou sauveurs, ce serait trop long, et nous devons être bref.

La prophétesse d'EBBORA, et BARAC qu'elle s'associe, paraissent (1255 av. J.-C.). Ils relèvent le peuple d'Israël, qui retombe après eux.

GÉDÉON se manifeste (1207 av. J.-C.). Il a quitté les travaux des champs pour la guerre. Ce chef tua, soutenu par trois cents hommes seulement, cent-vingt mille Madianites. Il eut de plusieurs femmes légitimes soixante-dix fils, et d'une concubine qui résidait dans la ville de Sichem ou Jérusalem, un fils nommé ABIMÉLECH. Quand le père fut mort, il y eut trouble dans la famille. Le fils de la concubine tua ses soixante-dix frères, et se fit roi d'Israël (1166 av. J.-C.). Son règne dura trois ans. Celui qui s'était élevé par le sang périt dans le sang.

Les Israélites se divisèrent, se combattirent les uns

les autres avec fureur. Chez eux, on ne voit que troubles, meurtres, incendies, pillages.

Les sauveurs, les juges successifs d'Israël, après ceux dont nous avons déjà parlé, furent THOLA, JAÏR, JEPHTHÉ. Celui-ci, fils d'une courtisane, avait débuté par être chef de brigands. Il rendit des services à son pays (1099 av. J.-C). Chacun sait comment il sacrifia sa fille unique pour accomplir un vœu téméraire et barbare.

Après Jephthé parut ABESAN (1092 av. J.-C.), qui avait trente filles et trente garçons. Il fut juge d'Israël pendant sept ans. Il mourut et fut enseveli à Béthléem.

« AHIALON de Zabulon lui succéda (1085 av. J.-C.), « et il jugea Israël pendant dix ans. ABDON fut après « lui juge d'Israël (1075 av. J.-C.). Il eut quarante « fils, et de ces fils trente petits-fils, qui montaient « tous sur soixante-dix poulains d'ânesse. Il jugea « Israël pendant huit ans. » (la Bible.)

Après Abdon parut SAMSON, le symbole de la force brutale (il était né 1159 av. J.-C.). Je ne parlerai pas de son amour pour des femmes étrangères, qui lui arrachent constamment ses secrets, et les portent aux ennemis; je ne dirai point avec détails comment il déchira un lion furieux; comment il prit trois cents renards, leur attacha des flambeaux allumés à la queue, et les lâcha ensuite dans les champs à travers les blés des Philistins qu'ils incendièrent; comment au moment où les Philistins crurent le prendre attaché, il brisa ses liens, et tua mille d'entre eux en les frappant avec une mâchoire d'âne; comment, enfermé dans Gaya, il s'enfuit de cette ville après en avoir enfoncé les portes qu'il emporta sur ses épaules; comment, sachant qu'il devait mourir, il entraîna

dans la tombe tant de Philistins, qu'il fit périr avec lui sous les ruines d'un temple.

Samson était fort, très-fort et très-vindicatif; il aimait beaucoup les femmes, et il faisait aux prostituées de fréquentes visites. Samson était fort et faible, et c'est avec surprise qu'on le voit se livrer sans cesse à Dalila, qui tant de fois déjà avait tenté de le perdre en le livrant aux Philistins. Nous ne trouvons point en Samson la sainteté dont on le loue; ce que nous y trouvons, c'est l'incarnation de la force, de la bêtise et de la violence; rien de plus. Il fut un des juges d'Israël; il put servir Israël, mais il ne servit jamais l'humanité, qu'il ne pouvait comprendre.

Je ne puis dire toutes les luttes des Israélites contre les étrangers, ni celles des Israélites contre les Israélites; elles sont affreuses! Les pillages, les incendies, les massacres et les enlèvements de femmes s'y joignent; enlèvements qui ont précédé, et de beaucoup, ceux commis par les Romains au préjudice des Sabins.

Tels étaient les Hébreux. Les *Druses* et les *Maronites* de nos jours, bien qu'indisciplinés, bien que turbulents et cruels, sont moins anarchiques, moins inhumains, moins sanguinaires.

Héli, le grand prêtre, fut juge après Samson et gouverna quarante ans.

Nous arrivons aux temps du prêtre Samuel (qui naquit vers l'année 1139), des rois Saul, David et Salomon. Mais nous devons, pour le moment, suspendre l'histoire des Hébreux. Nous y reviendrons immédiatement après avoir traité des Assyriens et des Egyptiens.

ASSYRIENS OU CHALDÉENS.

La *Genèse* nous apprend que Caïn fonda une ville qu'il nomma Enoch, du nom de son fils; mais cette ville ne nous est point connue d'ailleurs. Nous puisons dans le même livre les renseignements suivants qui se trouvent en partie confirmés par divers auteurs, et par les Grecs surtout :

« *Chus* engendra NEMROD, qui commença d'être « puissant sur la terre. Il fut violent chasseur devant « le Seigneur. La ville capitale de son royaume fut « BABYLONE, outre celles d'*Arach*, d'*Achad* et de *Cha-* « *lanné* dans la terre de Sennaar (Assyrie). ASSUR « sortit de ce même pays, et il bâtit NINIVE et les « rues de cette ville, et *Chulé*. »

BABYLONE, NINIVE, sont certainement des plus anciennes villes connues. L'une aurait été fondée en 2640 avant Jésus-Christ, l'autre aurait reçu son nom de Ninus, en 2174. Cependant, rien de positif, rien d'incontestable sur des dates que nous nous bornons à reproduire.

La *Bible* donne pour fondateurs à ces villes Nemrod, qui est le même que Belus, et Assur, que l'on dit être le père des Assyriens, auxquels il donna son nom. Mais les deux personnages les plus célèbres qui figurent en tête de l'histoire qui nous occupe en ce moment, sont NINUS et SÉMIRAMIS; on leur attribue aussi la fondation de Ninive et de Babylone. Mais des écrivains très-sensés pensent qu'ils ne sont que les restaurateurs ou les embellisseurs de ces deux antiques et célèbres villes.

Quoi qu'il en soit, si quelques contradictions sur les origines et les dates se font remarquer dans les citations de divers auteurs dont nous aurons à faire usage, qu'on n'en soit pas trop surpris. Que voulons-nous? Nous faire une idée assez nette des temps anciens. Ne soyons donc pas trop rigoureux sur quelques faits et sur quelques variations de dates, peu importants du reste pour la marche de l'humanité. Après avoir pris ces précautions, laissons parler Diodore de Sicile sur les premiers temps de l'empire des Chaldéens ou Assyriens.

Le roi Ninus.

« Il ne nous reste des rois primitifs de l'Asie aucun fait remarquable, aucun nom digne de mémoire. Le premier dont l'histoire fasse mention est NINUS, roi des Assyriens. Né avec des dispositions guerrières et jaloux de se distinguer, il arma une troupe choisie de jeunes gens, les prépara pendant longtemps par des exercices de corps et les habitua à toutes les fatigues et aux dangers de la guerre.

Ayant ainsi composé une armée redoutable, il conclut un traité d'alliance avec Aiéus, roi de l'Arabie, contrée qui, vers ce temps (2174 av. J.-C.) passait pour peuplée d'hommes robustes. La nation arabe est en général jalouse de sa liberté et toujours opposée à reconnaître un chef étranger. (Son caractère n'a point changé depuis.)

« Ninus, roi des Assyriens, menant avec lui le chef des Arabes, marcha à la tête d'une puissante armée contre les Babyloniens qui habitaient un pays limitrophe. A cette époque, Babylone n'était pas encore fondée; mais il y avait d'autres villes remarquables dans la Babylonie. Ninus défit sans peine des hommes non aguerris, leur imposa un tribut annuel, amena prisonnier le roi et ses enfants et le tua. De là, il conduisit ses troupes en Arménie et épouvanta les indigènes par le sac de quelques villes. Barzanès, leur roi, se voyant hors d'état de résister, alla au-devant de son ennemi avec des présents, et lui offrit sa soumission. Ninus se conduisit à son égard avec générosité; il lui accorda la souveraineté de l'Arménie et n'exigea qu'un envoi de troupes auxiliaires. Son armée grossissant de plus en plus, il dirigea une expédition contre la Médie. Pharnus, qui en était roi, s'avança avec une armée considérable; mais abandonné des siens, et ayant perdu la plupart de ses troupes, il fut fait prisonnier avec sa femme et ses sept enfants; il fut lui-même *mis en croix*.

« Ces succès inspirèrent à Ninus le violent désir de subjuguer toute l'Asie, comprise entre le Tanaïs et le Nil. Tant il est vrai que la prospérité ne fait

qu'augmenter l'ambition de l'homme. Il établit un de ses amis satrape de la Médie, et s'avança lui-même vers la conquête des nations de l'Asie; dans un espace de dix-sept ans, il se rendit maître de toute la contrée, à l'exception de l'Inde et de la Bactriane. Aucun historien n'a décrit en détail les batailles qu'il a livrées, ni le nombre des peuples qu'il a vaincus; nous ne signalerons de ces derniers que les principaux sur l'autorité de Ctésias de Cnide. Parmi les contrées littorales, il soumit à sa puissance l'Egypte, la Phénicie, la Cœle-Syrie (ou Judée), la Silicie, la Pamphylie, la Lycie, la Carie, la Phrygie, la Mysie et la Lydie; il ajouta encore à ses conquêtes la Troade, la Phrygie sur l'Hellespont, la Propontide, la Bithynie, la Cappadoce et les nations barbares qui habitent le Pont jusqu'au Tanaïs. Il se rendit aussi maître du pays des Cadusiens, des Tapyrs, des Hyrcaniens, des Drangiens, des Derbices, des Carmaniens, des Choromnéens, des Borcaniens et des Parthes. Il pénétra jusque dans la Perse, dans la Susiane et dans la région Caspienne où se trouvent les défilés connus sous le nom de *portes caspiennes*. Il réduisit encore bien d'autres peuples de moindre importance dont nous ne parlerons point. Quant à la Bactriane, contrée d'un accès difficile et peuplée de guerriers, après plusieurs tentatives inutiles, il ajourna la guerre, ramena sa troupe dans la Syrie (ou Assyrie), et choisit un emplacement convenable pour fonder une grande ville.

« Après avoir, par l'éclat de sa victoire, effacé ses prédécesseurs, il conçut le dessein de fonder une

ville si considérable que, non-seulement elle devait surpasser toutes les autres villes du monde alors connues, mais encore il devait être difficile à la postérité d'en avoir jamais une pareille. Il renvoya le roi des Arabes dans ses états avec ses troupes, après l'avoir comblé de présents et de magnifiques dépouilles. Quant à lui, il rassembla de tous côtés, sur le bord de l'Euphrate, *des ouvriers* et des matériaux pour bâtir une ville bien fortifiée, à laquelle il donna la forme d'un quadrilatère oblong. Les plus longs côtés de la ville étaient de cent cinquante stades (1), et les plus courts de quatre-vingt-dix, de telle façon que la totalité de l'enceinte était de quatre cent quatre-vingt stades. Et le fondateur ne se trompa point dans son attente, car aucune ville n'a jamais égalé celle-ci en magnificence; ses murs avaient cent pieds de haut et étaient assez larges pour que trois chariots attelés pussent y marcher de front. Les tours qui les défendaient étaient au nombre de quinze

(1) Environ 27,000 mètres, ce qui fait près de 7 de nos lieues. Cette dimension paraît exorbitante. Maintenant, j'ajoute ceci : on dit que le stade est de 125 pas géométriques; le pas géométrique de 1 mètre 85 centimètres; il faut 3,898 mètres pour faire une lieue commune de France, dite lieue de poste, de 25 au degré. Mais ces détails que je puise dans les savants, recèlent une foule de contradictions, et déroutent tout calcul. Pour concilier, disons que le pas géométrique n'a pas toujours 1 m. 85 c., qu'il y a plusieurs sortes de stades, et que pour ne pas faire confusion, nous rapporterons tout au stade ANCIEN, de 180 mètres de longueur, afin que chacun puisse le réduire en mètres et en lieues, et se faire au moins à peu près une idée des mesures et des distances mentionnées par les vieux auteurs que nous citons.

cents, et avaient chacune deux cents pieds d'élévation. La plus grande partie de la ville était habitée par les plus riches Assyriens, mais le roi y admit tous les étrangers qui voulurent s'y établir. Il appela cette ville du nom de NINIVE, et partagea entre les habitants une grande partie des pays environnants.

« Après la fondation de cette ville, Ninus se mit en marche contre la Bactriane, où il épousa Sémiramis. Comme c'est la plus célèbre de toutes les femmes que nous connaissions, il est nécessaire de nous y arrêter un moment et de raconter comment d'une condition humble elle arriva au faîte de la gloire. »

Je ne suivrai pas Diodore dans le récit de sa fable de la déesse Dercéto, mère présumée de Sémiramis : il faut le résumer en peu de mots. On prétend que Sémiramis était d'une humble condition ; qu'elle naquit en Syrie, près d'Ascalon, d'un commerce secret ; que, dès sa naissance, abandonnée, ainsi que le furent plus tard Moïse et Romulus, elle fut élevée d'une manière toute miraculeuse *par des colombes*, ensuite par des bergers, et surtout par le nommé Simma, chef des bergeries royales, qui l'accepta comme sa fille et lui donna les soins les plus empressés. Laissons maintenant Diodore reprendre le récit :

« Cependant Sémiramis était arrivée à l'âge nubile et surpassait en beauté toutes ses compagnes. Un jour le roi envoya visiter ses bergeries. Ménonès, président du conseil royal et administrateur de toute la Syrie, fut chargé de cette mission ; il descendit chez Simma, aperçut Sémiramis et fut épris de ses

charmes. Il pria Simma de la lui donner en mariage; il l'épousa, la mena à Ninive et eut d'elle deux enfants, Hyapate et Hydaspe. Sémiramis, qui joignait à la beauté de son corps toutes les qualités de l'esprit, était maîtresse absolue de son époux qui, ne faisant rien sans la consulter, réussissait dans tout. Vers l'époque où la fondation de Ninive fut achevée, le roi songea à conquérir la Bactriane. Informé du nombre et de la valeur des hommes qu'il avait à combattre, ainsi que de la difficulté des contrées dans lesquelles il allait pénétrer, il fit lever des troupes dans toutes les contrées de son empire; car, ayant échoué dans sa première expédition, il avait résolu d'attaquer les Bactriens avec des forces considérables. Il rassembla donc de tous les points de son empire une armée qui, au rapport de Ctésias, s'éleva à un million sept cent mille fantassins, à plus de deux cents dix mille cavaliers, et à près de dix mille six cents charriots armés de faulx. Une armée aussi nombreuse semble incroyable à celui qui en entend parler; mais elle ne paraît pas impossible à celui qui connaît l'étendue de l'Asie et le nombre des nations qui habitent cette région.

« Ninus s'étant donc mis en marche contre la Bactriane avec une aussi puissante armée, fut obligé de partager celle-ci en plusieurs corps à cause des défilés qu'il avait à traverser. Parmi les grandes et nombreuses villes dont la Bactriane est remplie, on remarquait surtout celle qui servait de résidence royale; elle se nommait Bactres et se distinguait de toutes les autres par sa grandeur et ses fortifications.

Oxiarte, qui était alors roi (1), appela sous les armes tous les hommes adultes, qui s'élevaient au nombre de quatre cent mille. Avec cette armée il s'avança à la rencontre de l'ennemi, vers les défilés qui défendent l'entrée du pays; il laissa s'engager une partie des troupes de Ninus; et lorsqu'il pensa que l'ennemi était arrivé dans la plaine en nombre suffisant, il se rangea en bataille. Après un combat acharné, les Bactriens mirent en fuite les Assyriens, et les poursuivant jusqu'aux montagnes qui les dominaient, ils tuèrent jusqu'à cent mille hommes. Mais peu à peu tout le reste de l'armée de Ninus pénétra dans le pays; accablés par le nombre, les Bactriens se retirèrent dans les villes, et chacun ne songea qu'a défendre ses foyers. Ninus s'empara facilement de toutes ces villes; mais il ne put prendre d'assaut Bactres, à cause de ses fortifications et des munitions de guerre dont cette ville était pourvue.

« Comme le siége traînait en longueur, l'époux de Sémiramis, qui se trouvait dans l'armée du roi,

(1) La religion des mages, qui fut celle des Perses, est née dans l'Arie, disent les uns; dans la Bactriane, disent les autres. Quant à son fondateur, c'est Zoroastre; tout le monde est d'accord là-dessus. Mais là où l'on diffère, c'est sur le temps dans lequel a vécu Zoroastre. Les uns le font contemporain de Darius, père de Xercès, d'autres le font contemporain de Ninus et de Sémiramis, et prétendent qu'il n'est autre que le roi de Bactres dont il est ci-dessus question, et que Diodore appelle Oxiarte. Peu m'importe que Zoroastre ait été roi ou non, je crois même que cette attribution royale aurait nui à sa qualité de réformateur; mais à coup sûr, il vécut dans des temps bien loin de nous, et je ne refuse pas de croire qu'il fut le contemporain de Ninus et de Sémiramis, et peut-être leurs devanciers.

envoya chercher sa femme qu'il était impatient de revoir. Douée d'intelligence, de hardiesse et d'autres qualités brillantes, Sémiramis saisit cette occasion pour faire briller de si rares avantages. Comme son voyage devait être de plusieurs jours, elle se fit faire un vêtement par lequel il était impossible de juger si c'était un homme ou une femme qui le portait. Ce vêtement la garantissait contre la chaleur du soleil; il était propre à conserver la blancheur de la peau, ainsi que la liberté de tous les mouvements, et il seyait à une jeune personne; il avait d'ailleurs tant de grâce, qu'il fut d'abord adopté par les Mèdes lorsqu'ils se rendirent maîtres de l'Asie, et plus tard par les Perses. A son arrivée dans la Bactriane, elle examina l'état du siége; elle vit que les attaques se faisaient du côté de la plaine et des points d'un accès facile, tandis que l'on n'en dirigeait aucune vers la citadelle, défendue par sa position; elle reconnut que les assiégés, ayant en conséquence abandonné ce dernier poste, se portaient tous au secours des leurs qui étaient en danger à l'endroit des fortifications basses. Cette reconnaissance faite, elle prit avec elle quelques soldats habitués à gravir les rochers; par un sentier difficile, elle pénétra dans une partie de la citadelle, et donna le signal convenu à ceux qui attaquaient les assiégés du côté des murailles et de la plaine. Epouvantés de la prise de la citadelle, les assiégés désertent leurs fortifications et désespèrent de leur salut. Toute la ville tomba ainsi au pouvoir des Assyriens.

« Le roi, admirant le courage de Sémiramis, la

combla d'abord de magnifiques présents; puis, épris de sa beauté, *il pria son époux de la lui céder*, en promettant de lui donner en retour sa propre fille, Sosane. Ménonès ne voulant pas se résoudre à ce sacrifice, le roi le menaça de lui faire crever les yeux s'il n'obéissait pas promptement à ses ordres. Tourmenté de ces menaces, saisi tout à la fois de chagrin et de fureur, ce malheureux époux se pendit. Sémiramis parvint aux honneurs de la royauté.

« Ninus s'empara des trésors de Bactres, consistant en une grande masse d'argent et d'or; et après avoir réglé le gouvernement de la Bactriane, il congédia ses troupes. Ninus eut de Sémiramis un fils, Ninyas; en mourant, il laissa sa femme souveraine de l'empire (2122 av. J.-C.). Sémiramis fit ensevelir Ninus dans le palais des rois. (Diodore de Sicile.)

Sémiramis, reine de Babylone.

« Sémiramis, dont l'esprit était porté vers les grandes entreprises, jalouse de surpasser en gloire son prédécesseur, résolut de fonder une ville dans la Babylonie.

« Elle fit venir de tous côtés des *architectes* et des *ouvriers* au nombre de deux millions, et fit préparer tous les matériaux nécessaires. Elle entoura cette nouvelle ville, traversée par l'Euphrate, d'un mur de trois cent soixante stades (1), fortifiée, selon Ctésias de Cnide, de distance en distance par de grandes et fortes tours. La masse de ces ouvrages

(1) Environ 64,800 mètres. Plus de 16 lieues.

était telle que la largeur des murs suffisait au passage de six charriots de front, et leur hauteur paraissait incroyable. Au rapport de Clitarque et de quelques autres, qui, plus tard, suivirent Alexandre en Asie, le mur était d'une étendue de trois cent soixante-cinq stades qui devaient représenter les jours de l'année. Il était construit avec des briques cuites et enduites d'asphalte. Son élévation était, d'après Ctésias, de cinquante orgyes (1); mais, selon des historiens plus récents, elle n'était que de cinquante coudées, et sa largeur était de plus de deux charriots attelés; on y voyait deux cent cinquante tours d'une hauteur et d'une épaisseur proportionnées à la masse de la muraille. Il ne faut pas s'étonner si le nombre des tours est si petit comparativement à l'étendue de l'enceinte; car, dans plusieurs endroits, la ville était bordée de marais, en sorte que la nature rendait inutile la fortification de main d'homme. On avait laissé un espace de deux plèthres (2) entre les maisons et le mur d'enceinte.

« Pour hâter l'exécution de ces travaux, la reine avait assigné l'espace d'un stade à chacun de ses amis, et leur fournissait les matériaux nécessaires avec l'ordre d'achever leur tâche dans l'année. Pendant qu'ils s'acquittaient de leur devoir avec zèle, elle construisit, dans la partie la plus étroite du

(1) Environ 86 mètres. L'orgye équivaut à la toise ou brasse des modernes.

(2) Environ 60 mètres. Le plèthre vaut 30 mètres; il en faut six pour faire un stade.

fleuve un pont de cinq stades de longueur (1), reposant sur des piles enfoncées à une grande profondeur et à intervalle de douze pieds l'une de l'autre ; les pierres étaient assujéties par des crampons de fer, et les jointures soudées avec du plomb fondu. Les faces de chaque pile, exposées au courant de l'eau, étaient construites sous forme de saillies anguleuses qui, coupant les flots et amortissant leur impétuosité, contribuaient à la solidité de la construction. Le pont était recouvert de planches de cèdre et de cyprès (2), placées sur d'immenses madriers de palmiers ; il avait trente pieds de large, et n'était pas le moins beau des ouvrages de Sémiramis. De chaque côté du fleuve elle éleva des quais magnifiques, presque aussi larges que les murailles, dans une étendue de cent soixante stades; elle fit construire à chaque extrémité du pont un palais d'où elle pouvait voir toute la ville. Ces deux palais étaient, pour ainsi dire, les clefs des deux quartiers les plus importants. Comme l'Euphrate, traversant Babylone, coule vers le Midi, l'un de ces palais regardait l'Orient, l'autre l'Occident, et tous deux étaient d'une grande magnificence. Celui qui était situé vers le couchant, avait soixante stades de circuit ; il était fortifié par de beaux murs très-élevés et construits en briques cuites. En dedans de ce

(1) Environ 900 mètres.

(2) Hérodote dit qu'on retirait ces planches chaque soir, de peur que les habitants d'un quartier n'allassent voler ceux d'un autre. Si Hérodote ne fait pas là une calomnie, il fait du moins une peinture de mœurs singulières.

mur était une autre enceinte, faite avec des briques crues, sur lesquelles étaient imprimées des figures de toutes sortes d'animaux; ces figures étaient peintes avec tant d'art qu'elles semblaient être vivantes. Cette enceinte avait quarante stades de longueur. Son épaisseur était de trois cents briques, et sa hauteur, suivant Ctésias, de cinquante orgyes, la hauteur des tours était de soixante et dix orgyes. Enfin, en dedans de cette seconde enceinte, il y en avait une troisième qui entourait la citadelle, dont le périmètre était de vingt stades et qui dépassait en hauteur le mur intermédiaire. Sur les tours et les murailles on avait représenté toutes sortes d'animaux, parfaitement imités par les couleurs et le relief. On y voyait une chasse, composée de différents animaux qui avaient plus de quatre coudées de haut. Dans cette chasse, Sémiramis était figurée à cheval, lançant un javelot sur une panthère; auprès d'elle était Ninus, son époux, frappant un lion d'un coup de lance. On pénétrait dans la citadelle par une triple porte, derrière laquelle étaient des chambres d'airain, s'ouvrant par une machine; enfin, ce palais l'emportait de beaucoup en étendue et en beauté sur celui qui était situé sur la rive opposée. Ce dernier n'avait qu'un mur d'enceinte en briques cuites de trente stades de circuit. Au lieu de figures d'animaux, on y voyait les statues d'airain de Ninus, de Sémiramis, des gouverneurs de province et la statue de Jupiter que les Babyloniens appellent Bélus (ou Baal) on y remarquait, cependant, des représentations de combats et de chasses très-agréables à la vue.

« Sémiramis choisit ensuite le lieu le plus bas des environs de Babylone pour y construire un réservoir carré, dont chaque côté était de trois cents stades. Ce réservoir était fait de briques cuites et d'asphalte; sa profondeur était de trente-cinq pieds. Elle fit détourner le fleuve pour le conduire dans ce réservoir, et construire une galerie souterraine, communiquant avec les palais situés sur chaque rive; les voûtes de cette galerie étaient bâties en briques cuites de quatre coudées d'épaisseur, et enduites d'une couche d'asphalte bouilli. Les parois de la galerie avaient vingt briques d'épaisseur, douze pieds de haut, jusqu'à l'arc de la voûte, et la largeur de la galerie était de quinze pieds. Cet ouvrage fut terminé en sept jours; elle fit entrer le fleuve dans son lit, de telle façon, qu'au moyen de la galerie souterraine, elle pouvait se rendre d'un palais à l'autre sans traverser l'eau. Les deux extrémités de la galerie étaient fermées par des portes qui ont subsisté jusqu'à la domination des Perses. Après cela, Sémiramis éleva au milieu de la ville un temple consacré à Jupiter que les Babyloniens nomment Bélus, ainsi que nous l'avons dit. Comme les historiens ne sont pas d'accord sur ce monument, et qu'il est tombé en ruines par la suite des temps, il est impossible d'en donner ici une description exacte. On convient, cependant, qu'il était extraordinairement élevé, et qu'à cause de son élévation, les Chaldéens y faisaient *leurs travaux astronomiques*, en observant soigneusement le lever et le coucher des astres. Tout l'édifice était construit avec beaucoup

d'art, en asphalte et en brique ; sur son sommet se trouvaient les statues de Jupiter, de Junon et de Rhéa (1), recouverts de lames d'or. Celle de Jupiter représentait ce Dieu debout et dans la disposition de marcher ; elle avait quarante pieds de haut et pesait mille talents babyloniens (2) ; celle de Rhéa, figurée assise sur un char d'or, avait le même poids que la précédente ; sur ses genoux étaient placés deux lions, et autour d'elle étaient figurés d'énormes serpents en argent, dont chacun pesait trente talents ; la statue de Junon, représentée debout, pesait huit cents talents ; elle tenait dans sa main droite un serpent par la tête, et dans la main gauche un sceptre garni de pierreries. Devant ces trois statues était placée une table d'or plaquée, de quarante pieds de long sur quinze de large, et pesant cinq cents talents. Sur cette table étaient posées deux urnes du poids de trente talents ; il y avait aussi deux vases à brûler des parfums, dont chacun pesait trois cent talents ; et trois cratères d'or, dont l'un, consacré à Jupiter, pesait douze cents talents babyloniens, et les autres, chacun six cents. Tous ces trésors furent plus tard pillés par les rois de Perse (Darius et Xercès). » (Diodore de Sicile.)

Hérodote (3) parle ainsi de la tour de Babel, ou

(1) C'était là le soleil, la lune et la terre.

(2) Environ 31,000 kilogrammes. Le talent *attique* valait 4,839 fr. 50 cent. de notre monnaie.

(3) Hérodote est né à Halicarnasse, en Carie (Asie mineure), l'an 484 avant Jésus-Christ. Il fut voyageur persévérant et le plus naïf, le plus profond, le plus démocrate et le plus instruc-

temple aux portes d'airain consacré à Bélus, et qui subsistait encore de son temps : « C'est un carré régulier, qui a deux stades en tous sens. On voit au « milieu une tour massive, qui a un stade, tant en « longueur qu'en largeur ; sur cette tour s'en élève « une autre, et sur cette seconde encore une autre, « et ainsi de suite ; de sorte que l'on en compte jusqu'à huit. On a pratiqué en dehors des degrés *qui « vont en tournant*, et par lesquels on monte à chaque tour. Au milieu de cet *escalier* se trouve une « loge et des siéges, où se reposent ceux qui montent. Dans la dernière tour est une grande chapelle, dans cette chapelle un grand lit magnifique, « et près de ce lit une table d'or. On n'y voit point « de statues. Personne n'y passe la nuit, à moins

tif de tous les historiens. Ses neuf livres, qui composent son histoire portent les noms des neuf Muses et sont vraiment remarquables. Ils lui méritèrent les récompenses et l'amour de toute la Grèce. On lui attribue aussi une biographie d'Homère, dont nous ferons usage en son lieu.

Hérodote est un historien philosophe des moins prétentieux et du plus grand poids. Il n'embouche pas la trompette quand il veut agir sur les hommes; il procède toujours très-simplement; mais sa simplicité, que l'on croirait dénuée d'art, cache l'art le plus profond et le rend par là plus efficace. C'est dans ses récits de bonhomme, dans ses digressions variées à l'infini, qu'il a répandu les scènes pathétiques ou touchantes, et des réflexions qui vont au cœur. Il sait merveilleusement émouvoir son lecteur, et le bonhomme est moins simple qu'on ne le suppose.

Je le répète, Hérodote, qu'on a si justement appelé le père de l'histoire, est le plus démocrate et le plus instructif de tous les historiens des temps passés,

« que ce ne soit une femme du pays, dont le dieu « a fait choix, comme le disent les Chaldéens, qui « sont les prêtres de ce dieu. »

Revenons à Diodore :

« Il y avait, dit-il, dans la citadelle, le jardin suspendu, ouvrage, non pas de Sémiramis, mais d'un roi Syrien (Assyrien), postérieur à celle-ci : il l'avait fait construire pour plaire à une concubine. On raconte que cette femme, originaire de la Perse, regrettant les prés de ses montagnes, avait engagé le roi à lui rappeler par des plantations artificielles la Perse, son pays natal. Ce jardin, de forme carrée, avait chaque côté de quatre plèthres ; on y montait par des degrés, sur des terrasses posées les unes sur les autres, en sorte que le tout présentait l'aspect d'un amphithéâtre. Ces terrasses ou plates-formes, sur lesquelles on montait, étaient soutenues par des colonnes qui, s'élevant graduellement de distance à distance, supportaient tout le poids des plantations; la colonne la plus élevée, de cinquante coudées de haut, supportait le sommet du jardin, et était de niveau avec la balustrade de l'enceinte. Les murs, solidement construits à grands frais, avaient vingt-deux pieds d'épaisseur, et chaque issue dix pieds de largeur. Les plates-formes des terrasses étaient composées de blocs de pierres dont la longueur, y compris la saillie, était de seize pieds sur quatre de largeur. Ces blocs étaient recouverts d'une couche de roseaux mêlés de beaucoup d'asphalte ; sur cette couche reposait une double rangée de briques cuites, cimentées avec du plâtre ; celles-ci

étaient, à leur tour, recouvertes de lames de plomb, afin d'empêcher l'eau de filtrer à travers les atterrissements artificiels, et de pénétrer dans les fondations. Sur cette couverture se trouvait répandue une masse de terre suffisante pour recevoir la racine des plus grands arbres. Ce sol artificiel était rempli d'arbres de toute espèce, capables de charmer la vue par leur dimension et leur beauté. Les colonnes s'élevaient graduellement, laissaient par leurs interstices pénétrer la lumière, et donnaient accès aux appartements royaux, nombreux et diversement ornés. Une seule de ces colonnes était creuse depuis son sommet jusqu'à sa base ; elle contenait des *machines hydrauliques* qui faisaient monter du fleuve une grande quantité d'eau, sans que personne pût rien voir à l'extérieur. Tel était ce jardin qui, comme nous l'avons dit, fut construit plus tard.

« Sémiramis fonda, sur les rives de l'Euphrate et du Tigre, beaucoup d'autres villes, dans lesquelles elle établissait des entrepôts pour les marchandises venant de la Médie, de la Parétacène et des pays voisins. Après le Nil (1) et le Gange, les fleuves les plus célèbres de l'Asie sont l'Euphrate et le Tigre ; ils ont leurs sources dans les montagnes de l'Arménie, et sont à la distance de deux mille cinq cents stades l'un de l'autre. Après avoir arrosé la Médie et la Parétacène, ils entrent dans la Mésopotamie, contrée qu'ils embrassent et qui doit son nom à cette

(1) Il y a plusieurs erreurs en cet endroit. D'abord le Nil n'est pas en Asie, mais en Afrique.

circonstance ; traversant ensuite la Babylonie, ils se jettent dans la mer Érythrée (golfe Persique). Comme ces fleuves sont considérables, et qu'ils parcourent une vaste étendue de pays, ils offrent de grandes facilités pour les relations commerciales ; aussi voit-on sur leurs rives de riches entrepôts qui ne contribuent pas peu à la splendeur de Babylone. Sémiramis fit extraire des montagnes de l'Arménie et tailler un bloc de pierre de cent trente pieds de longueur sur vingt-cinq d'épaisseur ; l'ayant fait traîner par un grand nombre d'attelages de mulets et de bœufs, sur les rives de l'Euphrate, elle l'embarqua sur un radeau, et le conduisit, en descendant le fleuve, jusqu'à Babylone, où elle le dressa dans la rue la plus fréquentée. Ce monument, admiré de tous les voyageurs, et que quelques-uns nomment *obélisque*, en raison de sa forme, est compté au nombre des sept merveilles du monde.

« Parmi les curiosités de Babylone, on remarque surtout la quantité d'asphalte qui s'y produit. Cette quantité est telle qu'elle suffit, non-seulement pour des constructions aussi immenses que nombreuses, mais encore le peuple recueille cette matière en abondance et *la brûle en guise de bois* après l'avoir desséchée. Un grand nombre d'habitants la puisent dans une grande source qui reste intarissable. Voilà ce que nous avions à dire des curiosités de la Babylonie. » (Diodore de Sicile.)

Résumons : des réservoirs immenses, construits de briques cuites et d'asphalte ; une galerie souterraine voûtée, passant sous le fleuve ; la citadelle, les

jardins suspendus en terrasse; le temple de Bélus, ou tour de BABEL; des palais, des monuments divers embellissaient Babylone; et l'on ne nous en voudra pas si, pour bien faire connaître ces anciens et célèbres travaux, nous avons cité longuement Diodore surtout.

Sémiramis fonda, sur les rives de l'Euphrate et du Tigre, beaucoup d'autres villes, qui furent très-commerçantes; elle se livra ensuite à ses travaux guerriers. Elle combattit les Bactriens, les Mèdes, les Perses, les Égyptiens, les Éthiopiens, les Indiens; et partout, sur son passage, elle construisit des palais, des digues, des fortifications, perçait des montagnes, ouvrait des routes, comblait des précipices, creusait des canaux, des lacs, faisait écarter ou briser des rochers. Outre les ouvriers qu'elle avait appelés de tous les côtés, « elle fit venir de la Phénicie, de « la Syrie, de Cypre, et de la contrée littorale, *des* « *constructeurs de navires*, auxquels elle fournissait « d'immenses matériaux. » (Diodore de Sicile.)

Nous ne pouvons suivre Sémiramis dans toutes ses expéditions, ni donner le détail de tous ses travaux; mais arrêtons-nous un moment avec elle en Arménie, aux environs de la ville de Van, où elle occupe des multitudes d'ouvriers. Laissons, au reste, Moïse de Khoren (1) nous donner la plus intéressante peinture.

(1) Moïse de Khoren, évêque arménien, naquit au village de Khoren, en Arménie, dans les premières années du cinquième siècle de notre ère. On cite de lui, entre autres ouvrages, une *Histoire d'Arménie depuis le commencement du monde, jusqu'à l'an 440 de J.-C.*, en trois livres. C'est de cet écrit qu'est tirée la citation ci-dessus.

« Sémiramis, après s'être reposée quelques jours dans la plaine d'Ararad, ainsi nommée du roi Ara, s'avance vers une région montueuse, située au Nord (car c'était la saison d'été), pour se récréer dans ces riantes campagnes et ces champs en fleur. La beauté du pays, la pureté de l'air, la limpidité des sources et le murmure de rivières majestueuses dans leur cours, frappèrent sa vue : « Il faut, dit-« elle, bâtir une ville et un palais propre à habiter « ce lieu, où l'air, l'eau et la terre sont si salubres, « afin de passer agréablement, en Arménie, la qua-« trième partie de l'année, l'été, et de rester à Ni-« nive pendant les trois autres saisons plus froides. »

« Ayant traversé une certaine étendue de pays, elle arriva au bord d'un lac salé. Elle aperçoit sur ces rives une colline allongée, s'étendant de l'ouest à l'orient, et légèrement inclinée vers le Nord, tandis qu'au Midi était une caverne profonde, ouverte vers le ciel. Il y avait aussi, un peu plus au Sud, une vallée longue et plane qui, en tournant du côté oriental de la montagne, redescendait vers le bord du lac, comme un torrent long et sinueux. De grands cours d'eau, d'une agréable saveur, sortant de la montagne, après s'être infiltrés à travers les ravins et s'être réunis dans la partie inférieure, s'épandaient en larges rivières. A droite et à gauche s'élevaient de nombreux édifices ; et, à l'orient de cette montagne enchantée, on voyait une autre colline plus petite.

« Sémiramis, ayant fixé son choix en ces lieux, y fit venir sur-le-champ, dans l'endroit qui la

charmait, *vingt-deux mille manœuvres de l'Assyrie et des autres parties de ses états, puis six cents de ses plus habiles ouvriers exercés à travailler le bois et la pierre, l'airain et le fer;* ce qui fut exécuté conformément à ses ordres. On lui amena donc promptement une *multitude d'ouvriers* apprentis, sous la conduite *d'architectes et de maîtres* instruits dans leur art.

« La reine *divisa en plusieurs ordres la troupe des ouvriers, et proposa à chacun de ces ordres des maîtres habiles dans leur art.* Ayant pressé de cette manière l'ouvrage, au bout de quelques années elle termina ce monument admirable par ses murs indestructibles, et dont les portes étaient d'airain. Au milieu de la ville, elle fit bâtir en grande quantité des maisons dont *les pierres étaient de différentes couleurs et à deux et trois étages*, toutes convenablement exposées au soleil; elle divisa les quartiers de la ville en un certain nombre de rues spacieuses et régulières, et elle y construisit des bains somptueux. Une branche du fleuve détournée fut distribuée au milieu de la ville pour les divers besoins des habitants et pour l'arrosement des vergers, des jardins et des parties environnantes de la ville, sur la rive droite et la rive gauche du lac. Tous les lieux exposés au Nord, au Midi et au levant furent embellis de châteaux, d'arbres touffus aux fruits et aux feuillages variés. Elle planta la vigne dans beaucoup de fertiles vallons, et lorsque la ville fut ceinte d'une muraille remarquable par sa structure, elle y fit habiter une colonie d'hommes innombrables. »

Nous avons reproduit un assez long fragment de

Moïse de Khoren, sans l'épuiser toutefois, car il parle avec étendue des travaux de Sémiramis, et M. Boré, qui a écrit une histoire de l'Arménie et voyagé dans ce pays, nous dit qu'une partie des monuments qu'il énumère sont encore debout et étonnent l'œil du voyageur. Mais en tout ceci, ce qui nous occupe le plus, ce que nous voulons faire remarquer, c'est que Sémiramis fit *travailler des multitudes d'ouvriers tailleurs de pierre, briquetiers, coupeurs de bois, constructeurs de navires;* et que c'est de la PHÉNICIE, de TYR, de SIDON, d'ASCALON, villes industrielles par excellence, qu'elle les tirait plus particulièrement.

On l'aura remarqué, suivant l'auteur que nous avons cité, les ouvriers étaient classés par ordres, et des chefs habiles les conduisaient. Ce classement, on l'attribue à Sémiramis, mais on sait qu'il est d'usage de faire honneur aux rois de tous les travaux, de tous les progrès, et chacun comprend que ce n'est là qu'un langage figuré.

Pour ma part, je crois que l'organisation des ouvriers appartient aux ouvriers eux-mêmes, qu'eux seuls pouvaient la concevoir et la réaliser, et que leur association est aussi vieille que le monde.

Des auteurs disent que Bélus fut le fondateur de Babylone, et que Sémiramis ne fit qu'embellir cette ville. Ils ajoutent que plusieurs souverains et souveraines ont fait exécuter des travaux, et que l'histoire, bien à tort, en a glorifié dans la suite la veuve de Ninus, la fière Sémiramis. Sans doute, il doit y avoir de nombreuses injustices de cette sorte dans l'histoire

et nous sommes loin de le nier; mais, pour nous, ce que nous tenons surtout à constater, c'est l'état réel des ouvriers dans ces vieux temps. On vient de voir qu'on les appelait de toutes parts, qu'ils pouvaient se déplacer à leur gré et entreprendre des voyages lointains; qu'à la voix de Sémiramis, ils accourent de l'Assyrie, de la Phénicie, et d'autres pays qui ne sont point soumis au même sceptre. Cela prouve une chose, c'est que les artisans n'étaient point complétement esclaves en ces temps reculés, ainsi qu'on l'a cru trop généralement, et que pour bien écrire l'histoire, il faut se garder avec soin de s'en rapporter aux seuls modernes.

Donnons quelques détails sur les Chaldéens de Babylone et sur leur antiquité.

Science des Chaldéens, prêtres Assyriens.

« Les Chaldéens, dit Diodore de Sicile, sont les plus anciens des Babyloniens; ils forment dans l'État une classe semblable à celle des prêtres d'Égypte. Institués pour exercer le culte des dieux, ils passent toute leur vie à méditer les questions philosophiques, et se sont acquis une grande réputation dans l'astrologie. Ils se livrent surtout à la science divinatoire et font des prédictions sur l'avenir; ils essaient de détourner le mal et de procurer le bien, soit par des purifications, soit par des sacrifices ou par des enchantements. Ils sont versés dans l'art de prédire l'avenir par le vol des oiseaux; ils expliquent les songes et les prodiges. Expérimentés dans l'inspection des entrailles des victimes, ils

passent pour saisir exactement la vérité. Mais toutes ces connaissances ne sont pas enseignées de la même manière que chez les Grecs. La philosophie des Chaldéens est une tradition de famille; le fils qui hérite de son père est exempté de toute charge publique. Ayant pour précepteurs leurs parents, ils ont le double avantage d'apprendre toutes ces connaissances sans réserve et d'ajouter plus de foi aux paroles de leurs maîtres. Habitués à l'étude dès leur enfance, ils font de grands progrès dans l'astrologie, soit à cause de la facilité avec laquelle on apprend à cet âge, soit parce que leur instruction dure plus longtemps..... Les Chaldéens, demeurant toujours au même point de la science, reçoivent leur tradition sans altération. »

Diodore ne remarque pas que la routine peut, en cette occasion, prendre parfois la place de la science; et que si l'homme, trop fier des connaissances qu'il a reçues comme un don sacré, cesse de se livrer à de nouvelles recherches, à de plus profondes investigations, il laisse alors reculer la science au lieu de la faire progresser... Diodore continue ainsi :

« Les Chaldéens enseignent que le monde est éternel de sa nature, qu'il n'a jamais eu de commencement et qu'il n'aura point de fin. Selon leur philosophie, l'ordre et l'arrangement de la matière sont dus à une providence divine; rien de ce qui s'observe au ciel n'est l'effet du hasard; tout s'accomplit par la volonté immuable et souveraine des dieux. »

Enfin, les Chaldéens connaissent le cours des

astres et leur influence sur les hommes; prédisent à tout le monde l'avenir; ils connaissent le mouvement des planètes, annoncent les ouragans, les pluies, les chaleurs excessives, l'apparition des comètes, les éclipses de soleil et de lune, les tremblemets de terre, etc., etc.

Après avoir parlé de la science des Chaldéens, nous reproduirions bien ce qu'Hérodote dit de leurs mœurs, si sa peinture ne nous paraissait pas un peu trop crue, trop extraordinaire et par trop fabuleuse;... revenons donc de préférence à Sémiramis, ou plutôt à ses successeurs.

On prétend que Ninyas, son fils, conspira contre sa mère, et que la grande reine, que des écrivains accusent d'avoir empoisonné son mari, disparut subitement de la scène du monde, tombant sous les coups de son fils. Elle était alors âgée de soixante-deux ans et en avait régné quarante-deux (2080 av. J.-C.).

Successeurs de Sémiramis.

« Après la mort de Sémiramis, dit Diodore de Sicile, son fils Ninyas, qu'elle avait eu de Ninus, hérita de l'autorité royale. Il régna en paix et ne fut nullement jaloux d'imiter l'humeur entreprenante et guerrière de sa mère. Il passait toute sa vie dans son palais et ne se montrait qu'à *ses femmes et à ses eunuques*. Il n'ambitionnait que les plaisirs, l'oisiveté et une vie exempte de souffrances et de soucis; il ne faisait consister le bonheur de régner que dans la jouissance incessante des voluptés de la vie.

« Le soin qu'il avait de ne jamais se montrer en public avait pour but de cacher ses débauches ; et personne n'osait maudire le roi, comme si c'eût été un dieu invisible. Cependant, il nommait dans chaque province les commandants de l'armée, les satrapes, les administrateurs, les juges et pourvoyait à tous les besoins du gouvernement ; quant à lui, il passait toute sa vie à Ninive. Tous ses successeurs, qui ont régné de père en fils pendant trente générations jusqu'à Sardanapale, se sont conduits de la même manière. Sous ce dernier roi, l'empire des Assyriens tomba au pouvoir des Mèdes, après avoir subsisté plus de treize cent soixante ans, comme l'indique Ctésias de Cnide, dans le second livre de son ouvrage.

« Il est inutile de dire les noms de tous ces rois, et la durée de chaque règne, car ils n'ont rien fait qui soit digne de mémoire. »

Ils n'ont rien fait qui mérite de rester dans le souvenir des hommes, à ce que dit Diodore, et qu'en sait-il ? Combien de peuples ont vécu avec éclat, et dont on ignore jusqu'au nom ! Combien de peuples ont eu l'existence la plus longue, et dont on ne connaît que quelques années de leur vie ! Et pourquoi cela ? Parce que ces peuples ont péri, et que leurs annales ont été détruites avec eux ; en totalité pour les uns, en partie pour les autres, et cela ne doit point étonner. Dans un temps où l'imprimerie était inconnue, et où n'existait, par conséquent, qu'un bien petit nombre d'exemplaires des meilleurs ouvrages ; on pouvait, d'un seul coup,

détruire un peuple dans le présent et dans le passé. Que saurions-nous des Hébreux, si nous n'avions pas la Bible? Que saurions-nous de l'Assyrie, de l'Égypte, de la Médie, de la Perse, des premiers temps de la Grèce, de la Sicile et de Carthage, si les écrits de trois auteurs seulement, Homère, Hérodote et Diodore avaient été détruits à un certain moment donné? Remarquons-le, il est des cas où la perte d'un livre équivaut, aux yeux de la postérité, à l'anéantissement, à la non-existence même de nombreuses générations, et de peuples qui ont été jadis puissants.

C'est, je le crois, la perte d'un livre, qui nous fait le vide fâcheux que nous trouvons dans l'histoire d'Assyrie; et cela se reproduit pour d'autres nations.

Nous savons par la Bible que les rois d'Assyrie firent de fréquentes invasions sur les terres de Sodome et de Gomorrhe, et qu'Abraham, issu de l'Assyrie, lutta contre eux. Parmi les rois assyriens cités par la Bible, nous trouvons les noms suivants: Nemrod, Amraphel, Évéchous, Chomas-Bel, Abius, Oniballus, Phul, et autres, tels que Tiglat, Salmanasar, Sennachérib, Assaradon, Nabuchodonosor, qui appartiennent au second empire d'Assyrie, et dont nous dirons peut-être quelques mots en complétant notre travail sur les Hébreux et en traitant des Perses.

Mais, bien que Diodore avance qu'il est inutile de dire les noms de tous ces rois assyriens et la durée de chaque règne, je pense bien faire en agissant différemment; je donne donc ici la liste de quarante personnages que l'on dit avoir régné sur l'Assyrie.

depuis les plus beaux jours de cette nation jusqu'à sa chute. Ce tableau, indiquant le commencement de chaque règne, je le puise dans les *tablettes chronologiques* de Lenglet Dufrenois, travail remarquable, sur lequel je m'appuie le plus souvent (1).

	Avant J.-C.
Assur	2640
Bélus	2229
Ninus	2174
Ninyas, ou Zameïs	2008
Arius	2042
Aralius	2012
Xercès, ou Baleus	1972
Armamithrès	1942
Bélochus	1904
Balaeus	1869
Sethos, ou Altadas	1817
Mamythus	1785
Manchaleus	1755
Sphaerus	1727
Mamylus	1705
Sparetus	1675
Ascaladès	1633
Amyntès	1595
Belocus II, et Atossa, sa fille, connue sous le nom de Semiramis II (*)	1550
Belatorès, époux d'Atossa	1525
Lampridès	1495
Sosarès	1465
Lampraés	1445
Panyas	1415
Sosarmus	1370
Mitræus	1348
Teutame	1321
Teutæus	1289
Arabelus	1245
Chalaüs	1203
Anabus	1158
Babius	1120
Thinæus	1083
Dercylus	1053
Eupacmès, ou Eupalès	1013
Laosthenès	975
Pyritiadès	930
Ophratoeus	900
Ephcaherès, ou Anacyndarax	828
Sardanapale	785

(1) Pour la chronologie de l'histoire, j'ai consulté beaucoup de livres, Larchet, Bossuet, nos historiens les plus remarquables, une foule de travaux spéciaux; mais plus je consultais, plus je trouvais de diversité et de confusion dans les dates: de sorte qu'en désespoir de cause, je me suis rejeté sur les *Tablettes chronologiques de l'Histoire universelle*, par l'abbé Lenglet Dufresnoy, travail très-savant, du reste, que beaucoup de chronologistes récents ont copié, usurpé, en se donnant un air de profondeur qu'ils n'avaient pas. Lenglet Dufresnoy s'est

(*) Cette Sémiramis II passe pour avoir fait une grande partie des travaux attribués à sa devancière.

C'est du dernier de ces rois, c'est de Sardanapale seulement que nous allons parler ; et nous avertissons que ce n'est que dans la Bible que l'on trouve quelques détails sur quelques-uns des autres, mais sous des noms qui ne sont point les mêmes que ceux cités ci-dessus, comme nous l'avons déjà dit ailleurs.

Sardanapale.

Sardanapale, roi des Assyriens, régnait en 785 avant Jésus-Christ. Il habitait tantôt Babylone, tantôt Ninive. Laissons Diodore de Sicile nous peindre ce roi et la destruction de son empire :

« Sardanaple, le dernier roi des Assyriens et le trentième (1) depuis Ninus, qui avait fondé la monarchie, surpassa tous ses prédécesseurs en luxure et en fainéantise. Non-seulement il se dérobait aux yeux du public, mais il menait tout-à-fait la vie d'une femme ; passant son temps au milieu de ses concubines, il travaillait la pourpre et la laine la plus fine, portait une robe de femme, se fardait le visage avec

éclairé des travaux du Syncelle, d'Ussérius, d'Eusèbe, de Vassius, de des Vignoles, et de tous ses savants devanciers. C'est donc avec raison que nous nous appuyons sur lui, ne trouvant ailleurs rien de plus satisfaisant. Nous ne puiserons nos dates dans d'autres livres que pour les points sur lesquels Lenglet nous ferait défaut, en recommandant toutefois à nos lecteurs de ne pas se montrer trop exigeants sur les dates chronologiques à de certaines époques; et de ne point trop disputer sur un pareil sujet.

(1) Le nombre des rois de Babylone n'est pas le même dans tous les historiens. Mais il serait inutile de discuter à ce sujet.

de la céruse et s'enduisait tout le corps avec des préparations dont se servent les courtisanes; enfin, il se montrait plus mou que la femme la plus voluptueuse. De plus, il s'efforçait de donner à sa voix un timbre feminin et s'abandonnait sans réserve, non-seulement au plaisir que peuvent procurer les boissons et les aliments, mais encore aux jouissances de l'amour des deux sexes, abusant sans pudeur de l'un et de l'autre. Enfin, il était arrivé à un tel degré de honteuses débauches et d'impudence, qu'il composa lui-même son épitaphe qu'il fit mettre sur son tombeau par ses successeurs. Cette épitaphe, écrite en langue barbare, fut plus tard ainsi traduite par un Grec :

« Passant, sûr que tu es né mortel, ouvre ton « âme aux plaisirs; il n'y a plus de jouissances pour « celui qui est mort. Je ne suis que de la cendre, « moi, jadis roi de la grande Ninive; mais je pos- « sède tout ce que j'ai mangé, tout ce qui m'a di- » verti, ainsi que les plaisirs que l'amour m'a pro- « curés. Ma puissance et mes richesses seules ne « sont plus. »

« Tel était Sardanapale. Non-seulement il termina honteusement sa vie, mais encore il perdit l'empire des Assyriens, qui est de tous les empires celui qui a duré le plus longtemps.

» Arbace, Mède d'origine, homme remarquable par sa valeur et son caractère, commandait le corps des Mèdes qui étaient tous les ans envoyés à Ninive. Il s'était, dans le camp, lié d'amitié avec le commandant des Babyloniens, lequel lui fit part du

projet de renverser la dynastie des Assyriens. Ce commandant se nommait Bélésys ; il était le plus considéré parmi les prêtres que les Babyloniens appellent Chaldéens. Versé dans l'astrologie et la divination, il avait, bien des fois, prédit l'avenir. Ainsi devenu un objet d'admiration, il se mit à prédire au commandant des Mèdes, que lui, son ami, règnerait un jour sur tous les pays dont Sardanapale était roi. Arbace accueillit cette prédiction avec joie, et promit au devin le gouvernement de la Babylonie, dans le cas où l'entreprise réussirait ; aussitôt, comme encouragé par la voix d'un dieu, *il rechercha l'amitié des autres chefs, les invita à des réunions et à des festins, en essayant de les attirer dans son parti.* Il fut aussi curieux de voir le roi dans l'intérieur de son palais et d'examiner tout son genre de vie. Il fut introduit dans le palais par un *eunuque auquel il avait donné une coupe d'or ;* et témoin de la mollesse et des mœurs efféminées de Sardanapale, il méprisa ce roi indigne et s'affermit plus que jamais dans les espérances que lui avait données le Chaldéen. Enfin, le plan de la conspiration fut arrêté : Arbace devait soulever les Mèdes et les Perses, tandis que Bélésys ferait entrer les Babyloniens dans cette conspiration, à laquelle il tâcherait aussi d'entraîner son ami, le roi des Arabes. Cependant, le terme du service des troupes était expiré ; d'autres troupes arrivaient pour relever celles qui rentraient dans leurs foyers. De retour dans sa patrie, Arbace engagea les Mèdes à secouer le joug du roi des Assyriens, et il appela les Perses à la liberté. Bélésys, de son

côté, en fit autant pour les Babyloniens ; et il envoya des députés en Arabie, pour solliciter le roi de ce pays, son ami et hôte, à seconder son entreprise. Au bout d'une année, tous les chefs de la conspiration ayant rassemblé leurs soldats, arrivèrent en masse devant Ninive, sous le prétexte de relever, suivant la coutume, les troupes anciennes, mais en réalité pour renverser le trône des Assyriens. Les quatre nations désignées (Mèdes, Perses, Babyloniens et Arabes) se concentrèrent sur un seul point, au nombre de quatre cent mille combattants; ils délibérèrent ainsi en commun sur leur entreprise.

« Averti de cette trahison, Sardanapale marcha aussitôt contre les révoltés, à la tête de l'armée qui lui restait. Un premier combat fut livré dans la plaine; les rebelles furent battus, perdirent beaucoup de monde et se réfugièrent dans une montagne éloignée de soixante-dix stades de Ninive. Ils en descendirent bientôt, et se préparèrent à un second combat. Sardanapale rangea son armée en bataille et envoya des hérauts dans le camp ennemi, pour annoncer qu'il donnerait douze talents d'or (16,900,000 francs) à ceux qui tueraient Arbace, le Mède, et le double avec le gouvernement de la Médie à ceux qui le lui amèneraient vivant. Il promit des récompenses semblables à ceux qui tueraient Bélésys, le Babylonien, ou qui le prendraient vivant. *Personne ne se rendant à cette invitation*, Sardanapale engagea le combat et tua un grand nombre de rebelles; le reste se retira dans les montagnes. Arbace et les siens se consultèrent sur le

parti qu'ils devaient prendre. La plupart étaient d'avis de retou ner chex eux, de s'emparer des places fortes, et d'y faire tous les préparatifs nécessaires pour soutenir la guerre. Mais, Bélésys, le Babylonien, assura que les dieux lui avaient déclaré par des signes manifestes, qu'à la suite de longs efforts et de beaucoup de fatigues, on arriverait à la fin de l'entreprise, et il les exhorta tous à braver le péril. Il se fit donc un troisième combat, dans lequel le roi fut de nouve vainqueur ; il se rendit maître du camp des rebelles et les poursuivit jusqu'aux frontières de la Babylonie. Arbace, après avoir fait des prodiges de valeur et tué un grand nombre d'Assyriens, fut lui-même blessé. Découragés par tant de revers, les chefs des conjurés désespérèrent de la victoire et songèrent à se retirer chacun dans ses foyers. Mais Bélésys, qui avait passé toute la nuit à observer les astres, leur déclara que, s'ils voulaient tenir encore cinq jours, il leur arriverait du secours inopiné, et que la fortune changerait en leur faveur. Il assurait que ce changement de fortune était annoncé par les astres, et qu'il ne leur demandait que ce délai pour leur donner une preuve de sa science et de la faveur des dieux.

« Au moment où ces promesses rappelèrent les soldats sous les armes, et que tous consentirent à tenir la campagne pendant le terme fixé par le devin, il arriva la nouvelle qu'un puissant renfort, envoyé de la Bactriane pour seconder le roi, approchait en diligence. Arbace et les autres conjurés jugèrent à propos d'aller à sa rencontre avec l'élite des

troupes légères, afin que, s'ils ne parvenaient pas à persuader les Bactriens d'embrasser leur parti, on eût recours aux armes pour les y contraindre. *Cet appel à la liberté* fut joyeusement accueilli par les chefs des Bactriens, et leur exemple fut suivi par les troupes qu'ils commandaient. Cependant, le roi des Assyriens, ignorant la défection des Bactriens, et enflé de ses succès, était retombé dans sa mollesse ; il distribuait aux soldats, pour leurs festins, les animaux immolés, une grande quantité de vin et beaucoup d'autres provisions. Averti par quelques transfuges que le camp ennemi s'abandonnait à l'oisiveté et à l'ivresse, Arbace vint l'attaquer à l'improviste pendant la nuit. Ses colonnes s'avançant en bon ordre tombèrent sur les troupes relâchées, s'emparèrent du camp, tuèrent un grand nombre de soldats et poursuivirent le reste jusqu'à la ville. Après cette défaite, le roi remit le commandement de son armée à Salémène, frère de sa femme, et lui-même s'enferma dans Ninive pour la défendre. Les rebelles livrèrent, sous les murs de la ville, deux combats dont ils sortirent vainqueurs, tuèrent Salémène et massacrèrent une partie des fuyards ; les autres, coupés dans leur retraite sur la ville, furent forcés de se jeter dans l'Euphrate où ils périrent presque tous. Le nombre des morts fut si grand que le fleuve conserva dans un long trajet la couleur du sang dont il était teint. Le roi, assiégé dans l'enceinte de la ville, fut abandonné de presque toutes les provinces, impatientes de recouvrer leur liberté. Réduit à la dernière extrémité, Sarda-

napale envoya ses trois fils et deux filles, ainsi que beaucoup de ses trésors, dans la Paphlagonie, auprès de Cotta, le plus dévoué de ses gouverneurs. En même temps, il dépêcha dans toutes les provinces des courriers, chargés d'un ordre écrit, pour y faire lever des troupes et préparer tout ce qui était nécessaire pour soutenir un siége. Un ancien oracle avait dit que Ninive ne serait jamais prise d'assaut, à moins que le fleuve lui-même ne se déclara ennemi de la ville. Or, ne s'imaginant pas que pareille chose pût jamais avoir lieu, et plein d'espérance, il se disposa à soutenir le siége en attendant les secours qu'il avait demandés.

« Exaltés par leurs succès, les rebelles pressèrent l'attaque, mais ils ne purent faire aucun mal aux assiégés, défendus par leurs fortifications ; car les catapultes, les tortues et les béliers, machines destinées à battre les murs en brèche, n'étaient point encore inventées, et le roi avait eu soin de fournir la ville de vivres et de provisions en abondance. Le siége traînait ainsi en longueur : pendant deux ans on se contentait d'attaquer les murs et de couper les convois. La troisième année, il tomba des pluies si abondantes que les eaux de l'Euphrate inondèrent une partie de la ville et renversèrent les murs dans une étendue de vingt stades ; ce fut alors que le roi, persuadé de l'accomplissement de l'oracle, désespéra de son salut ; et pour ne pas tomber vivant au pouvoir de l'ennemi, il fit dresser, dans son palais, un immense bûcher sur lequel il plaça son or, son argent et tous ses vêtements royaux ; s'enfer-

mant avec ses femmes et ses eunuques dans une chambre construite dans le milieu du bûcher, il se fit réduire en cendres avec ses gens et son palais. »

Il faut avouer que Sardanapale, le fils des rois corrompus, et trop avili lui-même, était doué d'un mâle courage et d'un beau génie. Que n'eût-il pas fait, ce roi efféminé, si l'éducation et les leçons de l'adversité fussent venues fortifier son caractère, agrandir son âme, et si Dieu eût permis que toutes ses facultés pussent se développer, non dans l'enceinte d'une cour licencieuse, mais sur une scène plus agreste, plus noble et plus glorieuse?..... Il y avait dans cet homme l'étoffe d'un héros.

Laissons Diodore continuer son récit :

« Instruits de la mort de Sardanapale, les rebelles entrèrent par la brèche dans la ville et s'en emparèrent ; ils revêtirent Arbace du manteau royal, le proclamèrent roi et lui déférèrent l'autorité souveraine.

« Le nouveau roi distribua à ses compagnons des récompenses et nomma les gouverneurs des provinces. Bélésys, le Babylonien, celui qui avait prédit l'avènement d'Arbace, se présenta alors à lui pour lui rappeler ses services et réclamer le gouvernement de la Babylonie, qui lui avait été promis. Il lui déclara aussi que, dans le temps où le sort était encore incertain, il avait fait vœu à Bélus que, si on réussissait à se rendre maître de Sardanapale et à brûler ses palais, il en transporterait les cendres à Babylone, et qu'il élèverait, auprès du temple de ce dieu, un monument destiné à rappeler aux naviga-

teurs de l'Euphrate le souvenir immortel de la destruction de l'empire des Assyriens. Il faisait cette demande, parce qu'il avait appris d'un eunuque qui s'était réfugié chez lui, que de l'or et de l'argent avaient été mis dans le bûcher. Arbace ne sachant rien de tout cela, parce que le roi s'était fait brûler dans son palais avec tous les siens, remit les cendres à Bélésys et lui accorda toute la Babylonie exempte de tribut. Bélésys fit aussitôt appareiller des barques et les envoya à Babylone, chargées de la plus grande partie de ces cendres avec l'or et l'argent qui y étaient contenus. Cependant, la chose s'étant ébruitée, le roi nomma, pour juge de cette affaire, les chefs qui avaient été ses compagnons d'armes. L'accusé avoua son crime devant le tribunal, qui le condamna à mort. Mais le roi, plein de magnanimité, et voulant signaler le commencement de son règne par un acte de générosité, fit grâce à Bélésys et lui laissa l'argent et l'or dérobés. Il ne lui ôta pas non plus le gouvernement de la Babylonie, jugeant les services rendus plus grands que les torts qu'il avait reçus. Le bruit de cette modération se répandit partout ; il recueillit une estime universelle : tout le monde jugeait digne de la royauté celui qui savait ainsi pardonner. Arbace se conduisit avec douceur à l'égard des habitants de Ninive ; il leur remit tous leurs biens, et après leur avoir assigné pour demeure les villages d'alentour, il fit raser la ville. Il fit ensuite transporter à Ecbatane, en Médie, l'or et l'argent sauvés du bûcher et dont la somme s'élevait à plusieurs talents. L'empire des Assyriens, qui

fut ainsi détruit par les Mèdes, avait, depuis Ninus, subsisté pendant trente générations, comprenant un intervalle de plus de treize cents ans. »

L'empire des Chaldéens, ou Assyriens, fut continué sous un autre nom, mais il fut divisé et moins puissant; il y eut une longue suite de rois de Babylone, il y eut aussi les rois de Ninive, car cette ville rasée d'abord, fut relevée aussitôt.

Parmi les rois de ces deux empires parallèles, qui ne vivaient presque que d'une seule vie, on cite Nabonassar, Salmanazar, Asserhadon, et bien d'autres dont je ne crois pas devoir rappeler les noms ici. Si je dois m'en occuper ailleurs, ce sera en parlant des Israélites et des Perses. Ce second empire divisé des Assyriens, appelé empire de Babylone et empire de Ninive, dura deux cent dix ans. Les Mèdes qui avaient contribué à détruire le premier, devaient envahir et soumettre le second à leur puissance, nous dirons comment.

Les révolutions dont nous venons de parler profitèrent-elles aux peuples, aux travailleurs? leur furent-elles nuisibles? L'histoire ne le dit pas. Elle s'occupe des princes, des intrigants, des ambitieux de toutes sortes, et ne nous éclaire malheureusement pas de ce qui serait pour nous du plus grand intérêt.

La religion des Assyriens était le culte de la nature; ils adoraient les astres, le feu, la terre.

Leurs mœurs, moins rudes et moins simples que celles des Hébreux, leur ressemblaient néanmoins sous beaucoup de rapports. Nous aurions à parler

ici de la religion et des mœurs, mais cette matière sera traitée ailleurs, et lorsque nous traiterons des peuples qui ont le plus de points de similitude avec celui qui vient de nous occuper, et pour lequel, il faut bien le dire, les auteurs anciens ont fait tous les frais ; pour ma part, je me suis borné à réunir, à grouper ce qu'ils en ont dit de plus intéressant. La destruction du premier empire des Assyriens eut lieu 770 ans avant Jésus-Christ.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages

PRÉFACE. 5
INTRODUCTION. — Création du monde et son antiquité, suivant divers peuples. 21
Comment le monde s'est formé, et le *cahos* débrouillé, suivant Diodore de Sicile. 22
Note biographique sur *Diodore de Sicile*, historien. . *id.*
Les hommes dans l'état d'enfance, comment les *sociétés* se forment et se développent. 24
Le ciel, par la *foudre, donne le feu* aux hommes. . . 26
Les *troupeaux* se forment. . . . . *id.*
Origine de la culture des champs. 27
Etats divers par lesquels les hommes passent. . . . *id.*
Naissance des *industries*. . . . . *id.*
Comment le *langage* se forme. . . . . *id.*
Naissance des *gouvernements*. 28
Naissance du *sacerdoce*. . . . . *id.*
Invention de l'*écriture*. . . . . *id.*
Formes diverses des *gouvernements*. 29
Naissance du *commerce*. . . . . *id.*
Naissance du *chant* et de la *poésie*. . . . . *id.*
La *peinture*, la *sculpture* sont des arts d'imitation. . . 30
Sur les *industries* naissantes. . . . . *id.*
Construction des cabanes; comment les *métiers* se divisent et se multiplient . . . . . *id.*
Que le globe a éprouvé plusieurs révolutions physiques. 31
Sur quel point de la terre, d'après Diodore, les hommes et les animaux ont-ils été créés.. . . . . *id.*
Si les hommes ont eu trois *berceaux primitifs* et forment trois races.. 32

Hébreux.

Le monde. Les premiers *hommes sont créés*. 35
Meurtre. L'aîné des fils d'Adam, *Caïn*, tue *Abel*, son frère. . . . . *id.*

Pages
Caïn fuit et trouve d'autres hommes ; d'où viennent-ils? 36
Note biographique sur Flavius Joseph, historien. . . *id.*
Il y avait une *population* au temps d'Adam et de Caïn. 37
Jabel, Jubal, Tabalcain; premiers artisans. 38
Enos, le *premier prêtre.* . . . . . *id.*
Extension de la postérité d'Adam. Corruption des hommes. *id.*
Il y avait des *géants* sur la terre. 39
Noë et ses fils. Déluge. . . . . *id.*
Dieu dit aux hommes : *Croissez et multipliez.* . . . 42
Le *berceau de la race humaine* fut en Asie. 43
Enfants de Noë. Les hommes se multiplient et se dispersent. 44
Les trois enfants de Noé. *Japheth* peuple l'Europe. . *id.*
Cham peuple l'Afrique. . . . . *id.*
Sem peuple l'Asie plus particulièrement. . . . . *id.*
Nemrod, vaillant guerrier (on croit que c'est là Ninus). *id.*
Tour de Babel, que Nemrod fait construire. . . . . *id.*
Abraham. Il sort de la terre de Sénnaar, ou Chaldée. . 45
Et va en Chanaan avec Saraï, sa femme, et Lot, son neveu. . . . . *id.*
Abraham va en Egypte, il fait passer sa femme pour sa sœur. . . . . *id.*
Abraham retourne en Chanaan. Rois de ce pays. . . 46
Abraham combat les rois de Syrie. . . . . *id.*
Il est béni par *Melchisedech*, roi et prêtre du *Dieu Très-Haut.* 47
Abraham a un enfant de sa servante Agar, nommé Ismaël. 48
Destruction de *Sodome* et de *Gomorrhe.* . . . . . *id.*
Isaac, fils d'Abraham et de Saraï. 49
Esaü et *Jacob*, fils d'Isaac et de Rébécca. . . . . *id.*
Esaü frustré de son droit par Jacob. . . . . *id.*
Jacob part pour la Mésopotamie; épouse les filles de Laban; s'enrichit, retourne dans sa patrie, poursuivi par son beau-père. 50
Esaü va au devant de Jacob, et le pardonne. 51
Jacob s'établit aux environs de Salem ou Jérusalem. . 52

Pages

SCÈNE DE MOEURS ORIENTALES. — *Dina*, fille de Jacob, *violée par Sichem*, fils d'Hemor. . . . . *id.*
Cruautés des fils de Jacob envers les *Sichemites*. . . 55
Les *vieilles mœurs*, moins pures qu'on ne le dit. . . 56
Jacob fort rusé et fort coupable ici. . . . . *id.*
Les familles d'Esaü et de Jacob se séparent complétement. 57
Esaü épouse, avec d'autres femmes, une *Ismaélite, qu'il* aime beaucoup. Le sang arabe est en lui. 58
Les douze fils de Jacob. Leurs noms, leurs mères. . . *id.*
JOSEPH. — Préférence de *Jacob* pour Joseph. 59
Songes de *Joseph*; haine de ses frères à son égard. . 60
Joseph vendu par ses frères 20 *pièces d'argent*. . . . 61
Joseph repousse la *séduction*. Il est emprisonné. . . 62
Dans sa prison, il *devine les songes*. 63
Songes de Pharaon, que Joseph explique . . . . . *id.*
Joseph devient *intendant* de Pharaon. 64
Sept années d'*abondance* et sept années de *stérilité*. . . *id.*
Joseph vend du *blé*, même à ses frères. Leur histoire. 65
Jacob part pour l'Egypte avec toute sa famille. Ils habitent la terre de *Gessen*. 76
Jugement porté sur Joseph. Sa philantropie ne profita point au pauvre peuple. Pourquoi ? 78
Les *prêtres restent propriétaires*, le peuple non. . . . 79
COUP D'OEIL RÉTROSPECTIF. — Mœurs corrompues. . . . 81
Noë s'enivre et maudit l'un de ses fils. . . . . *id.*
Abraham fait passer sa femme pour sa sœur. . . . 82
Tours plus que subtils de *Jacob*. . . . . *id.*
Combien les *fils de Jacob* furent coupables. . . . . *id.*
Ruben a dormi avec l'une des femmes de son père. . 83
Juda fornique avec la femme de son fils. . . . . *id.*
Polygamie, sodomie. . . . . *id.*
Royaumes divers de la Judée, etc. 83
OPPRESSION ET SERVITUDE DES ISRAÉLITES. — Postérité de Jacob. 84
Les *Hébreux opprimés par ordre du roi*. . . . . *id.*
Pharaon parle des *travailleurs* comme les mauvais rois

Page
et les mauvais ministres de tous les peuples . . . 84
Travaux extrêmes auxquels les Israélites étaient astreints. 85
MOÏSE. — Prophétie qui l'annonce dans Flavius Joseph. 86
L'histoire de l'enfance de Moïse ressemble à celle de Jésus. Il y a un massacre des *Innocents*. 86
Moïse était fils d'*Amram et de Joçabel*. 87
Histoire de Moïse suivant la Bible. 88
Naissance de Moïse. Moïse sauvé des eaux par la fille de Pharaon, qui le fait élever. 89
Moïse devenu grand, *tue un Egyptien*. . . . . *id.*
Moïse veut séparer deux Hébreux qui se battent. Il est mal reçu. 90
MOÏSE S'EXPATRIE. — Il va en Arabie ; protége les jeunes filles qui abreuvaient leurs troupeaux. 90
Il est admis à l'hospitalité de *Jéthro*, père de ces filles, et devient son *gendre*. . . . . *id.*
Moïse garde les troupeaux de son beau-père. . . . 91
Les cris des Israélites malheureux viennent jusqu'à lui. Dieu lui parle. Il part pour l'Egypte. . . . . *id.*
Moïse en Egypte. Pharaon lui répond en tyran. . . . 92
Les Israélites s'en prennent à Moïse de ce que, après sa réclamation en leur faveur, Pharaon les surcharge de travaux. Dans nos temps modernes, on eut dit qu'il arrêtait le commerce, le commerce eût-il été arrêté d'avance. 94
Prodiges, plaies d'Egypte. Les prêtres confondus par Moïse. 95
Moïse part de l'Egypte avec les Israélites. 97
Institution de la *fête de Pâque* et de celle *des Azymes*. 98
Les Israélites *passent la mer Rouge*. 99
Moïse chante l'*hymne de la délivrance*. 100
Les Hébreux arrivés dans les déserts d'Arabie *murmurent*. 101
Belles *paroles de Moïse en faveur de la liberté*. . . . *id.*
La *manne* tombe. Réflexion à ce sujet. 102
Moïse, par le mouvement de ses bras, agit sur son armée (note), ... *id.*
Moïse et son beau-père. Belles paroles de celui-ci. . . 103

Pages

Jéthro conseille à Moïse d'instituer des chefs divers, des juges, et lui est fort utile. 104
COSMOGONIE DE MOÏSE.—*Création du monde*, suivant Moïse. 105
Coup d'œil sur Moïse. Appréciation. 110
Moïse sur le mont SINAÏ, converse avec Dieu. . . . 111
LE MONT SINAÏ couvert d'éclairs, ébranlé par les bruits du tonnerre et de la trompette. Le peuple dans l'effroi. 112
Les *dix Commandements de Dieu*. . . . . *id.*
Le peuple dit à Moïse de parler lui-même dorénavant. 113
Moïse monte sur la montagne à plusieurs reprises. . *id.*
Venger les iniquités des pères sur les enfants. . . . 114
Ne point se faire des dieux d'or, etc. Réflexions. . . *id.*
Les *prêtres* ne doivent point avoir des *terres*. . . . 115
En faveur de l'*esclave* et de l'étranger 116
La *justice* doit être égale pour tous. 117
Contre les *juges* qui reçoivent des présents. . . . . *id.*
En faveur du jour du *sabat*. Bonne mesure. . . . . *id.*
Le *Jubilé*, fête d'affranchissement, qui avait lieu tous les cinquante ans. 118
La *terre est à Dieu;* il la loue aux hommes. . . . . *id.*
Beaux préceptes de morale et de charité important.. . 119
Lois pénales de Moïse. 123
Les *lois* relatives au *vol* sont les moins sévères. . . . 125
Enumération de toutes les *lois* de Moïse. 126
Critique des lois de Moïse. 127
OUVRIERS. TRAVAUX ORDONNÉS PAR MOÏSE. 131
BÉSELÉEL et OOLIAB, *artisans habiles*. . . . . *id.*
Tabernacle, arche, travaux divers. 132
Moïse marche vers la terre promise. 135
Le *peuple affamé murmure* contre Moïse. . . . . *id.*
Moïse est *attristé*. Il s'adjoint des chefs divers. . . . *id.*
Calomnies, murmures contre Moïse. 136
Coré. Dathan, Abiron, etc., se révoltent avec leurs troupes contre Moïse. Ils se font écraser. 137
Barbarie des Israélites. Les filles de Moab 138
Mort de Moïse. . . . . *id.*

Pages
RÉFLEXION SUR MOÏSE ET SON CARACTÈRE. 139
Opinion de Moïse sur la *vie future*. 142
Peines futures contre les infracteurs aux lois du devoir. 143
Description de la *Terre promise*. 144
JOSUÉ ET LES JUGES. — Marche des Israélites. Prise de *Jéricho*. 144
Conquêtes diverses. . . . . *id.*
Les *Israélites laissent vivre des peuples par politique*. . *id.*
Les Israélites s'établissent dans la Terre promise. . . 146
Othoniel, juge d'Israël. *Aod. Idem*. 147
Aod, Samgar, juges d'Israel.. . . . . *id.*
Débora, la prophétesse, et *Barac*, juge d'Israël. . . 148
Gédéon, juge d'Israël. . . . . *id.*
Thola, Jaïr, Jephthé, Abesan, autres juges. 149
Ahialon, Abdom, Samson, juges. . . . . *id.*
Travaux de Samson, ... 150
Guerres civiles des Israélites. 151
Héli, grand prêtre. . . . . *id.*
La suite des Hébreux après la partie qui traite de l'Egypte.

Assyriens ou Chaldéens.

Chus, Nemrod, Belus, Assur, Ninus, Sémiramis, fondateurs de Babylone et de Ninive. 151
Les dates sont fort incertaines dans ces premiers temps. 152
Le roi NINUS. Ses conquêtes sur diverses nations. . . *id.*
Fondation de NINIVE. Sa description. *Ouvriers. Étrangers admis*. 155
SÉMIRAMIS, sa naissance, son enfance, son génie, son influence. 156
Note sur Zoroastre, fondateur de la religion des mages. 158
Grâce au conseil de Sémiramis, Ninus conquiert la Bactriane. 159
Ninus épouse Sémiramis, qu'il arrache à son mari. . 160
Mort de Ninus, règne de *Sémiramis*. . . . . *id.*
Sémiramis fait embellir et fortifier Babylone. . . . *id.*
Description de Babylone. 161

Pages
Architectes. Multitude d'*ouvriers* qui y furent occupés. 161
Le *travail* confié à plusieurs chefs des ouvriers. . . *id.*
Note biographique sur *Hérodote*, historien grec. . . . 162
Tour de Babel, ou temple consacré à Bélus. 165
Degrés qui vont en tournant. 166
Jardin suspendu. 167
Fondation de plusieurs villes. Travaux divers, commerce, guerre. 168
Ouvriers de la Phénicie, de la Syrie, etc. 170
Travaux que Sémiramis fait exécuter à Van, en Arménie. *id.*
Note biographique sur Moïse de Khoren, historien arménien. . . . . *id.*
Description de la ville et des campagnes de Van. . . 171
Ouvriers, leurs *travaux*, leurs divisions par ordres ou groupes. 172
Sur les *ouvriers* en général. Réflexions. 317
Science astronomique, *physiques* et *surnaturelles* des *Chaldéens*. 174
Ninyas et les *successeurs* de Sémiramis. 176
La perte d'un seul livre peut détruire, en certains cas, le passé de tout un peuple. 177
Note sur la chronologie de l'histoire. 179
Sardanapale, son caractère; destruction de son empire. 180
Division de l'empire des Assyriens en royaume d'Assyrie et en royaume de Babylone. 187
Les *Mèdes*, d'abord amis des destructeurs de l'empire de Ninus, deviennent leurs ennemis et leurs maîtres. . *id.*
Culte des Assyriens. . . . . *id.*
Errata. 198

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

ERRATA.

Page 50, 1re ligne, au lieu de : arriva chez Laban, le PÈRE de sa mère, lizez : arriva chez Laban, le FRÈRE de sa mère.

AVIS.

Les **PEUPLES ANCIENS** formeront de 8 à 9 volumes, dont voici l'ordre et la composition :

Conception et plan de l'ouvrage, introduction, Hébreux, Assyriens.	1 volume.
Ethiopiens, Egyptiens, suite des Hébreux, Grecs.	1
Chinois, Indiens, Perses et Grecs.	1
Grecs.	1
Siciliens, Grecs d'Italie, Carthaginois.	1
Romains, de 3 à.	4

Le deuxième volume paraîtra, au 1er mai prochain. Les autres suivront successivement et de mois en mois. On peut souscrire pour un volume, pour plusieurs ou pour tout l'ouvrage. Envoyer 35 centimes en plus par volume pour recevoir *franco* par la poste.

DU MÊME AUTEUR :

Le livre du Compagnonnage, 2 volumes in-32.	2 fr	50 c.
Histoire d'une scission dans le Compagnonnage, 1 vol.	1	»
Biographie de l'auteur du livre du Compagnonnage, 1 vol..	1	»
Discours sur la fixation des heures de travail.	»	5
Statistique du salaire des ouvriers (sous presse).		
Dialogue sur maître Adam le menuisier (sous presse).		

—

Frais d'affranchissement à la poste : ce volume, 40 centimes : le *Livre du Compagnonnage*, 50 cent. ; la *Scission*, 20 cent. ; la *Biographie*, 20 cent. ; le *Discours*, 3 cent. On expédie par la diligence quand il y a beaucoup de volumes à envoyer, et c'est moins cher.

RO
2